

Créativité et travail de deuil¹

Marie-José FLORENT

Résumé

L'auteure s'interroge sur l'utilisation de médiateurs créatifs dans sa pratique d'animation de groupes de parents endeuillés. Après avoir revisité le processus du travail de deuil, elle aborde divers aspects réflexifs sur la notion de créativité, ce qui l'amène à une comparaison entre création et perte, entre processus créatif et processus de deuil. Puis, elle établit une analogie entre le concept de travail de deuil, le processus créatif et le cycle de contact. À travers deux exemples concrets, nous découvrons comment la créativité peut s'inscrire dans l'accompagnement du travail de deuil.

Quand on vit créativement, on voit que tout ce que l'on fait renforce le sentiment que l'on est vivant, que l'on est soi-même.

D.W. Winnicott (1975)

Cette réflexion émane d'une pratique d'accompagnement de «groupes d'entraide de parents endeuillés» constitués d'une dizaine de personnes. Ces parents assistent aux séances seuls ou en couples. Ce groupe, fermé pour l'ensemble des douze rencontres, débute dans les trois années après le décès de l'enfant, quelles que soient les circonstances de la mort. Les rencontres sont réparties sur une période de neuf mois, de septembre à juin, ce qui permet de revisiter la majorité des événements importants vécus autour de l'enfant : rentrée scolaire, Toussaint, Noël, fête des Mères, fête des Pères, mais aussi dates anniversaires de la naissance et du décès. Chaque séance dure deux heures et demie.

De façon intuitive, j'ai introduit dans cet accompagnement des supports d'expression : bâton de parole, carte de vœux, carte de vacances, météo du cœur, ainsi que des outils créatifs comme la lettre à l'enfant, le conte, le jeu des familles, le mandala des émotions.

1 Cet article est une version légèrement remaniée de celui que l'auteure a publié dans la Revue de la Société française de Gestalt, n° 21.

Au début, l'utilisation de supports n'avait ni une visée thérapeutique, ni une finalité d'art-thérapie, ni même une intention de diagnostic. Ils étaient simplement utilisés comme médiateurs, pour favoriser l'expression des parents. Après trois années de pratique, je constate que ces supports créatifs permettent d'optimiser l'accompagnement des parents dans le travail de deuil. La verbalisation qui suit la création a un effet thérapeutique dans le sens où elle permet un dégagement. Je remarque également des similitudes entre travail de création et travail de deuil.

Les différents outils généralement utilisés dans l'animation de groupe sont des moyens d'expression qui permettent de stimuler l'imaginaire, de faire émerger des sentiments et des émotions, de susciter l'expression ou encore de projeter vers l'extérieur ses perceptions intérieures.

Peut-on dire que l'acte de créer dans le deuil est une manière de « réparer » le lien réel perdu avec l'enfant pour en faire un lien intériorisé? Dans cet article, je développe le processus de travail de deuil en m'appuyant sur ma pratique gestaltiste; j'apporte ma réflexion sur le processus créatif; enfin, je présente deux exemples d'accompagnement du processus de deuil à partir de supports créatifs.

TRAVAIL DE DEUIL ET APPROCHE GESTALTISTE

En quoi consiste l'accompagnement d'un travail de deuil? Je ne reprends pas ici l'ensemble de ce concept que nous pouvons trouver dans de nombreux ouvrages, mais j'expose ce qui me semble fondamental dans cette démarche.

Processus du travail de deuil

Selon M. Hanus (1994), « le deuil est à la fois l'état dans lequel nous met la perte d'un être cher (être en deuil), les coutumes qui accompagnent un événement (porter le deuil) et le travail psychologique que cette situation implique (travail de deuil) ». J'ai choisi cette définition car elle prend en compte le processus dans sa globalité autant interpsychique qu'intrapsychique.

« Le deuil est un processus naturel et personne ne peut en faire l'économie. » (Fauré, 1995). Le travail de deuil est consécutif à la perte d'un objet qui sera vécue différemment selon la manière dont la personne a intégré ses premiers objets d'attachement (Freud, 1915). Les circonstances de la mort n'ont qu'un impact secondaire

sur le processus du deuil. Le travail de deuil est incontournable lors d'une perte. Il s'agit de transformer une présence physique externe en une présence intérieure. Il a par ailleurs pour finalité « de donner sens à ce qui vient de se passer, à ce déchirement dont il faut, coûte que coûte, combattre l'absurdité » (Fauré, 1995).

Le travail de deuil comporte deux versants :

- un versant somatique avec des mécanismes biologiques, immunitaires et hormonaux. L'endeuillé présente généralement des réactions somatiques importantes en relation avec la cause du décès de l'enfant (sensations d'épuisement physique, gorge serrée, souffle court, insomnies, maux de tête, troubles de mémoire, troubles du transit digestif, vertiges, bourdonnements d'oreilles...)
- un versant psychologique qui comprend deux parties parallèles. Une partie visible : cheminement jalonné de sentiments, d'états apparents pour autrui (douleur morale, tristesse, colère...); une partie invisible intérieure : travail de deuil avec sa dynamique psychique (régression qui s'exprime par la difficulté à affronter ses responsabilités, identification au disparu...).

Le tableau qui suit présente les étapes du travail de deuil selon différents auteurs :

E. Kübler Ross	M. Hanus	M-F Augagneur	E. Feldman	G. Deslauriers
Déni	Choc - Déni	Phases passant de la	Phase de choc	Rupture
Colère	État dépressif	Désorganisation à la	Phase d'état	Errance
Marchandage	Rétablissement	Réorganisation	Phase de résolution	Relance
Dépression				
Acceptation				

Ces différentes phases sont en théorie bien différenciées et décrites de façon linéaire, mais dans la pratique, elles sont imbriquées et vécues dans un processus en spirale. Pour des raisons pratiques, j'ai généralisé le vécu de la perte, tout en sachant que chacun va vivre son deuil de manière unique et que de nombreux critères interviennent pour construire l'expérience du parent.

Dans ma pratique d'accompagnement, je me réfère au modèle de G. Deslauriers qui présente davantage un processus en mouvement. Ce psychoéducateur québécois ne met pas un point final au travail de deuil; il l'intègre dans le processus de vie, dans une « relance ». La cicatrice de la perte reste présente, mais la souffrance diminue avec le temps.

Le travail de deuil peut induire une co-morbidité entre les différents axes du DSM. Nous constatons que l'endeuillé présente des perturbations dans les cinq pôles suivants (Ginger, 1987) :

– Pôle intellectuel:

Baisse des capacités à acquérir, mémoriser et utiliser des connaissances. Difficulté à penser et à s'exprimer. Diminution de la capacité d'adaptation à l'environnement.

– Pôle social:

Difficulté à garder des contacts sociaux ; la personne endeuillée a souvent tendance à se mettre en retrait, à se replier dans son chagrin et ses souvenirs.

– Pôle émotionnel:

Émotion primaire : chagrin et colère.

Émotion sensorielle : des douleurs apparaissent.

Émotions relatives à l'appréciation de soi : sentiment d'échec (aussi dans la fonction parentale), culpabilité, parfois honte sociale.

Émotions associées aux relations avec les autres : conflit entre l'amour et la haine.

– Pôle physique:

La personne endeuillée a souvent des difficultés à dormir, à s'alimenter, à prendre soin d'elle. Elle présente fréquemment des somatisations, parfois en rapport avec la pathologie de la personne décédée.

La sexualité est souvent perturbée, ce qui accentue les difficultés des couples.

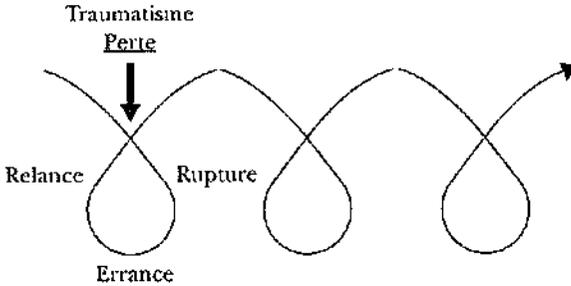
– Pôle spirituel:

Les différentes données existentielles (la quête de sens, la finitude, la limitation et la solitude) sont réactivées lors d'une perte. Par ailleurs, le deuil remet souvent en cause l'orientation spirituelle et philosophique de l'endeuillé.

Il est donc important d'entendre la répercussion du deuil sur chacun des pôles, mais aussi les interrelations de chaque pôle sur les quatre autres. Tous les événements, les émotions et les attitudes de la personne sont exacerbés et les différentes angoisses existentielles sont réactivées pendant cette période du travail de deuil.

Processus gestaltiste

Pour Deslauriers et Dell’Aniello (2001), le cycle de la vie est composé de cycles d’expérience. Je vais représenter un cycle où un événement est venu faire rupture dans la vie de la personne.



Phases du travail de deuil selon G. Deslauriers

Je vous propose maintenant de comparer le processus du travail de deuil avec l’état psychologique du parent endeuillé, puis avec le cycle de contact gestaltiste.

<p>Processus du travail de deuil</p>	<p>État psychologique</p>	<p>Cycle de contact en Gestalt</p>

Il existe un parallèle entre états psychologiques, phases du travail de deuil et cycle d’expérience gestaltiste. Je vais illustrer cela par des paroles d’endeuillés :

La phase de rupture au moment de la perte est caractérisée par le choc et le déni (phase de pré-contact) : « C’est pas possible, j’ai l’impression que c’est un cauchemar, je vais me réveiller... » Ce que l’on nomme parfois relation nostalgique à l’objet. Il y a alors une anesthésie, un engourdissement mental et physique : « Je savais qu’ils étaient morts et en même temps, je ne voulais pas y croire... j’étais comme un zombie, j’étais ralentie... la seule chose dont je me souviens de l’enterrement, c’est que les gens passaient entre les cercueils blancs... »

Le déni est rarement complet, il oscille entre espoir et prise de conscience de la perte. « J'étais engourdie, je ne sais même plus si j'ai réussi à pleurer. » « Le pire, c'est le matin, c'est comme si je ne voulais pas ouvrir mes yeux ; tant que je ne les ai pas ouverts, je peux croire que j'ai fait un cauchemar, qu'ils sont encore vivants, mais après je réalise qu'ils ne sont plus là. »

La phase d'errance : c'est la phase de plein contact avec la perte. Le symptôme dominant est la douleur morale, mais à la différence du déprimé, l'endeuillé ne vit pas une auto-dévalorisation. Cette phase peut cependant se transformer en véritable dépression. « Au début, c'était comme s'ils étaient partis en colonie, mais maintenant, je réalise qu'ils ne reviendront plus jamais, c'est encore plus dur, c'est seulement maintenant que je réalise, c'est le vide, je pleure sans cesse, je pense sans arrêt à eux, je n'ai qu'une envie, c'est de les rejoindre. »

La phase de relance : c'est la phase de retrait et d'intégration de la perte. Dans la plupart des cas, la vie et ses espérances narcissiques vont s'opposer à la relation douloureuse de la perte de l'objet. Le Moi va donc choisir entre cette relation douloureuse et les satisfactions narcissiques de la vie et ainsi, rompre la relation à l'objet. Avec le temps, le Moi va élaborer psychiquement la perte et va redistribuer ses investissements sur d'autres objets (le Moi devient libre).

Pour des raisons de compréhension, je fais ici une description linéaire et littéraire d'un processus humain complexe et douloureux, où apparaissent de nombreux sentiments mêlés, imbriqués. Tout comme un tricot, le lien qui unit le parent endeuillé à l'enfant décédé va devoir être revisité à maintes reprises, pour pouvoir être détricoté.

Ces trois phases vont être accompagnées de l'expression intense de sentiments très variés. Ces sentiments sont universels dans le cas du deuil mais chaque parent s'exprime de manière très singulière. Dans le cas du décès d'un enfant, les sentiments les plus présents sont la tristesse, la colère et la culpabilité.

L'expression des sentiments

La tristesse : elle est présente dès le début du deuil et en particulier pendant la phase dépressive. Mais n'oublions pas que si elle s'atténue avec le temps, le moindre événement peut la réactiver. « Je me réveille, j'espère que j'ai fait un cauchemar, mais non... et je pleure... ». « Il y a des moments, j'ai l'impression de pleurer toute la journée... »

La colère : « Et après, on dira qu'il y a un bon Dieu ! » La colère se manifeste contre la famille, les amis, contre le monde entier, ...

parfois contre l'enfant décédé. « Eux, ils sont partis, mais ils m'ont laissée... » C'est la recherche d'un coupable. C'est aussi, face à l'incompréhension, la recherche d'un sens à donner à ce drame ce qui se concrétise par d'interminables questionnements.

La culpabilité : une maman qui a vécu la mort de ses trois enfants dans l'incendie de sa maison survenue en pleine nuit répétait sans cesse : « J'aurais pu empêcher tout cela si je m'étais réveillée... (...) J'aurais dû quand même essayer d'aller les chercher, mais ils étaient au deuxième... j'aurais jamais dû reposer Antoine sur le lit... avec la fumée, je n'ai pas réussi à le retrouver... » L'endeuillé se culpabilise de ce qu'il a fait ou n'a pas fait, de ce qu'il a dit ou n'a pas dit. Seul le partage de cette culpabilité peut permettre de sortir de ce sentiment, d'où le besoin des endeuillés de contacter d'autres personnes dans la même situation. La culpabilité est inhérente au travail de deuil, elle fait référence aux sentiments ambivalents envers l'enfant décédé.

Dans l'accompagnement d'un endeuillé, il est avant tout nécessaire de contenir la douleur morale en accueillant les différents sentiments présents dans ce moment très difficile où l'endeuillé peut passer d'une grande tristesse à la joie, de la culpabilité à la colère... C'est aussi contenir les sentiments de folie, de solitude, de perte de sens.

C'est dans ce moment particulier que l'écoute du récit du parent endeuillé prend toute son importance. Il s'agit de revisiter le lien existant entre le parent et l'enfant, du début de la vie de l'enfant jusqu'à sa mort et son enterrement. Le parent va pouvoir se remémorer les souvenirs, les anecdotes, et surtout les émotions qui constituent la partie vivante de la personne. Le partage du vécu va permettre de diminuer la charge émotionnelle associée à chaque souvenir. Le récit permet d'introduire un processus d'historicité : il y a un avant, un pendant et un après.

Si l'écoute est primordiale dans cette phase de récit, elle ne suffit cependant pas. Il est important de faire un va et vient entre les souvenirs et la réalité présente de la perte. Le parent me raconte cela « à moi », et je deviens le témoin de la réalité de cette perte, de ce « plus jamais ». Il s'agit d'aider le parent à dire ce qu'il éprouve et à éprouver ce qu'il dit.

Contrairement aux idées reçues, le moment le plus difficile dans le deuil n'est pas celui qui suit immédiatement le décès. Il apparaît souvent huit à dix mois plus tard et se caractérise par une grande solitude et le sentiment pénible de ne pas pouvoir s'en sortir.

L'endeuillé vit souvent difficilement l'attitude de l'entourage familial, social ou professionnel qui, présent au début, insiste ensuite

pour « tourner la page ». Ce qui va à l'encontre du travail de deuil qui ne consiste pas à oublier les liens, mais à garder ces liens pour les intérioriser, passer du lien avec l'enfant extérieur à soi, au lien avec l'enfant intériorisé.

PROCESSUS DE CRÉATIVITÉ ET CYCLE DE L'EXPÉRIENCE

Définition de la créativité

Créer signifie « faire quelque chose de rien », « réaliser quelque chose qui n'existait pas auparavant ». Nous avons donc deux premiers éléments : faire émerger une « forme » qui soit *nouvelle*. La créativité est tantôt définie comme une « aptitude à », tantôt comme « un processus de ». Paul Valéry disait : « Le désordre est la condition de la fécondité de l'esprit : il en contient la promesse, puisque cette fécondité dépend de l'inattendu plutôt que de l'attendu, et plutôt de ce que nous ignorons, et parce que nous l'ignorons, que de ce que nous savons. » Dans ce sens, c'est l'aptitude à la créativité qui est valorisée.

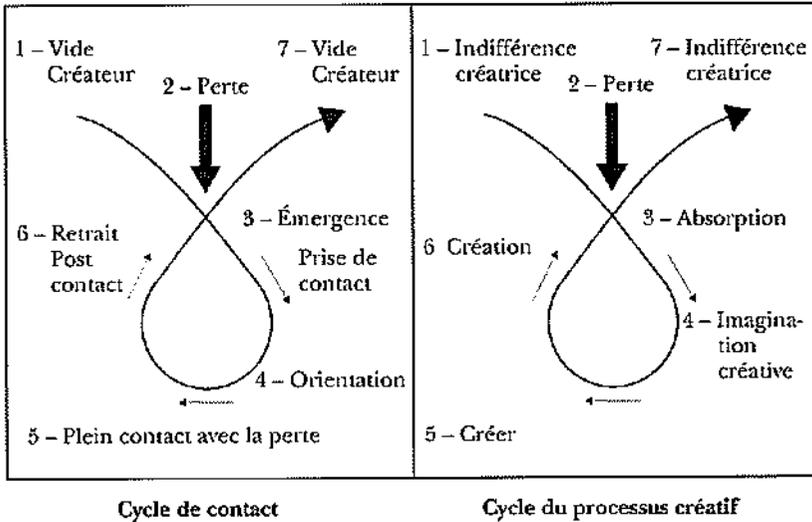
Pour Beaudot (1980) : « ... la créativité [est] la capacité à produire des combinaisons d'éléments sans qu'il en résulte obligatoirement une œuvre élaborée et reconnue, sans non plus que l'esprit critique y soit appliqué. Donc sans jugement de valeur de la part de celui qui les a produites. »

Pour avoir un langage commun, je vous propose de garder tout au long de cet écrit les repères suivants :

- Vide créateur : vide fertile – indifférence créatrice : vacuité
- Absorption : laisser venir à soi toutes les sensations possibles
- Imagination créative : association d'idées avec des faits, des objets, des images, sans rapports préétablis, pour structurer, élaborer, organiser. Pour J. Zinker (1981), « la projection créative implique un dialogue avec soi-même qui se concrétise ensuite dans un concept, une peinture, une sculpture ou un comportement ».
- Créer : mise en action
- Création : résultat de la mise en action associée à l'imagination créative
- Créativité : décrit l'ensemble du processus

Dans la créativité, il y a « deux mécanismes clés : laisser venir à soi les sensations et associer des choses a priori sans rapports » (Beaudot – 1980). L'*awareness* est donc l'un des fondements de la créativité. Il peut y avoir créativité sans fabrication d'un « produit ».

Si je replace ces différents éléments sur notre cycle de l'expérience et si je compare ces deux processus, je pourrai les représenter sur les schémas ci-dessous :



La créativité, dans le travail thérapeutique, pourrait donc être définie non pas comme la capacité à inventer quelque chose, mais comme la capacité à faire de nouvelles combinaisons avec des éléments déjà connus. En termes gestaltistes, nous pourrions parler d'ajustement créateur par rapport à l'ajustement conservateur.

Processus créatif et travail de deuil

Le processus créatif permet au parent de sortir de la répétition qui l'enferme dans sa douleur pour oser la nouveauté dans l'expression de sa souffrance. Selon Marquet (2000) : « Si je crée, c'est que j'accepte qu'émerge de moi-même ce qui n'a encore jamais été, ce que je ne connais pas. Ce qui en moi m'est encore étranger, ce qui en moi va me surprendre. Me déranger peut-être. » Il y a donc créativité quand d'un « fond » connu, apparaît une forme nouvelle, ce qui implique de renoncer à la maîtrise, à la sécurité.

B. Cyrulnik défend l'idée selon laquelle il faut qu'il y ait vide – absence – perte pour que la créativité apparaisse. Dans ce sens, la créativité serait conjointe à la perte.

Je me suis aussi interrogée sur les synonymes du mot « créer », et je retrouve : « accoucher, composer, concevoir, découvrir, donner

l'existence, donner la vie, enfanter, faire naître, imaginer, mettre au monde, procréer... ». J'ai été surprise de voir à quel point ce verbe était relié à la notion de « donner la vie ».

Un parent endeuillé, c'est une personne qui un jour a choisi de donner la vie. Malheureusement, cette jeune vie a été interrompue... La mort d'un enfant intervient de façon illogique, insensée. Il peut alors sembler surprenant de proposer au parent de créer, dans un moment d'intégration de la perte de son enfant, symbole de la création parentale.

Peut-on dire que créer, c'est perdre...? Peut-on penser que pour pouvoir accepter de perdre, il faut pouvoir de nouveau créer, et alors rejoindre Goodman (cité par Piriou, 1994) pour qui « l'expression créative est un moyen de réintégration, l'acte créateur est la condition de la santé ».

CRÉATIVITÉ ET GROUPE DE PARENTS ENDEUILLÉS

En quoi l'utilisation de la créativité dans un groupe de parents endeuillés facilite le processus de travail de deuil?

L'expression des émotions et des sentiments

La créativité ne prend son importance que parce qu'elle permet une verbalisation des affects, un partage de l'imaginaire de celui qui crée. En effet, le processus créatif facilite l'expression des sentiments et des émotions éprouvés tout au long du travail de deuil. Dans mon expérience, j'ai pu constater que le processus créatif permettait au parent d'exprimer des sentiments positifs, mais aussi des sentiments jugés négativement telle que la colère envers l'enfant.

Par le processus créatif, et donc à travers les mots, les couleurs, les formes, le graphisme, le parent traduit ses émotions, ses paysages intérieurs, ses représentations du monde, de la vie et de la mort. La création est donc l'expression individuelle d'une expérience unique, dans un moment précis inscrit dans une culture. C'est la manifestation de son « être au monde ». Comme J. Zinker (1981) l'a souligné, « le processus créateur est thérapeutique en lui-même parce qu'il nous permet d'exprimer et d'examiner le contenu et l'envergure de nos vies intérieures. »

La créativité comme le jeu sont des processus relationnels d'expression du monde interne, « le jeu lie la relation de l'individu à la réalité personnelle intérieure et sa relation à la réalité extérieure ou

partagée ». Winnicott (1972) ajoute aussi que d'ailleurs, « le jeu, c'est la preuve continue de la créativité qui signifie la vie ».

Un phénomène transitionnel

Le médiateur permet de passer par la « production » pour reconnaître la problématique qui imprègne de toute façon la vie symbolique de l'endeuillé et aborder indirectement le deuil. La création est alors une projection du monde interne du parent. La créativité est une manière de faire passer l'expérience interne à la frontière contact. Elle permet le passage de l'interne à l'externe (Rossignol, 1996). Cette expérience créative constitue une véritable aire transitionnelle (Winnicott, 1979) qui, selon Pontalis (1971), « assure une transition entre moi et non moi, la perte et la présence ».

De plus, la créativité apporte une certaine maîtrise de l'angoisse de la séparation et de la perte d'avec l'enfant. C'est une phase intermédiaire qui permet de supporter la réalité. La créativité « se situe entre la toute-puissance et l'impuissance » (Rossignol, 1996), miroir du passage de la toute-puissance à l'impuissance dans le travail de deuil. La créativité a aussi l'avantage d'introduire un tiers médiateur dans la relation « fusionnelle » que le parent reforme avec l'enfant décédé.

Le lien social

La créativité permet un processus de socialisation. Le parent endeuillé partage la création réalisée, il la montre et par là se montre. Grâce à un support créatif tel la lettre ou le conte, il partage son expérience douloureuse : « cela peut être dit », « je peux le partager », « cela peut être entendu » (Cyrulnik, 1999). Comme le soulignait J. Zinker (1981), créer « n'est pas la simple expression de l'expérience totale de chaque personne et de son sentiment d'être unique, c'est aussi un acte social ».

Si la perte n'est pas représentable et partageable, elle n'est pas seulement une blessure mais devient un véritable traumatisme. Pour Cyrulnik (2001), « la mise en scène » de l'événement traumatisant, par le dessin, le récit, le jeu ou le théâtre est un facteur de résilience. Le processus créatif permet un remaniement de la vision des événements : le deuil devient une partie de la relation à l'enfant et une partie de l'histoire du parent. Mettre des mots, c'est se repositionner dans l'échange social, se réinscrire dans le monde des vivants.

Devenir acteur de son cheminement

L'utilisation de médiateurs artistiques permet de rétablir la communication, d'exprimer l'indicible. C'est une manière originale et

douce de replacer le parent endeuillé dans une position active, donc de le sortir de la sidération face à ce traumatisme de vie.

La créativité, croit Bonnefon (1997), « donne la sensation de vivre, d'être acteur; d'être relié à autrui, d'être un sujet ». C'est amener le parent, explique Tisseron (1992), à « se réapproprier sa propre histoire dans la complexité des blessures subies, personnelles, familiales et sociales. » Ce qui va permettre « ... que la personne objet de ses souffrances devienne sujet de l'action, c'est à dire maître de sa propre vie ». C'est donner à ces endeuillés la possibilité de reprendre leur vie en main, en devenant maître de leur souffrance actuelle face à la perte. Dans ce moment de rupture de vie, le parent se replace en tant que sujet de son histoire avec le sentiment d'avoir une place sociale (Gaulejac, 1997).

Consentir à perdre

Le médiateur n'a de valeur que s'il permet une verbalisation qui augmentera la prise de conscience du vécu du parent. En rendant compte à l'autre de son vécu, la créativité permet de se différencier dans un groupe dont la raison d'être est la recherche de confluence autour du « trauma ». Le processus créatif permet d'éviter un repli identitaire des parents endeuillés, par une ouverture aux autres, avec cette blessure.

L'activité artistique permet de réorganiser ses sensations, sa vie, dans un contexte de désorganisation psychique que représente pour un parent la mort de son enfant. À partir du moment où le parent est capable d'accepter de créer, il se réinscrit dans un mouvement, dans un processus de vie, car « la créativité est inhérente au fait de vivre » (Winnicott, 1975). Par la reconnaissance de ce qu'il a vécu, le parent endeuillé peut accéder à une renaissance.

La création et la perte ont des liens. À partir du moment où je crée, je fais le deuil de ce à quoi je renonce. Je consens à « perdre » cette création en la montrant. J'accepte de « me montrer », et permets à l'autre de se projeter à travers ma création. Larcanche (1998) écrit : « Ce type de travail demande une écoute suffisamment attentive de ce que le groupe est capable de mettre en jeu à tel ou tel moment de son histoire, de ce que chacun dans le groupe est en mesure de donner ou de recevoir en fonction de ses propres difficultés psychologiques. »

Les différents outils utilisés modifient les mécanismes de résistance des parents en les assouplissant. Mais que ce serait-il passé sans l'aide de la créativité? Quelles sont les limites à l'utilisation de tels médiateurs?

EXEMPLES

Voici deux exemples d'animation que j'ai menées dans mes groupes. Le premier concerne un travail symbolique qui consiste pour le parent à écrire une lettre qu'il adresse à son enfant décédé. Le second reprend la réalisation d'un conte en guise de bilan du parcours dans le groupe.

« Lettre à mon enfant... »

Après avoir vérifié la solidité de l'alliance thérapeutique et la capacité de contenance du groupe, je propose au parent d'écrire une lettre à l'enfant décédé pour lui faire part de ce qu'il aurait voulu lui dire ou ne pas lui dire, de ce qu'il aurait voulu faire ou ne pas faire... J'incite le parent à s'adresser directement à son enfant. Ainsi, le parent ne parle plus *de son enfant* ou de *sa relation à son enfant*, mais parle *à son enfant*. Cette lettre permet l'expression du sentiment de culpabilité.

Dans cet écrit, les parents peuvent « crier » leur colère, leurs sentiments d'injustice et d'impuissance. Quand le partage de la situation traumatisante ne peut se faire dans le groupe social, il n'y a pas symbolisation et donc intégration de cette expérience. Cela est pourtant particulièrement important pour dépasser la culpabilité, sentiment si présent chez le parent endeuillé. Cette lettre permet parfois de remplacer la lettre qui a manqué aux parents, suite au suicide de leur enfant.

L'élaboration se fait dans le travail d'écriture et dans le partage de cette lettre avec le groupe. Raconter à l'autre, c'est prendre possession de ce qui s'est passé. Raconter à l'autre, à un tiers, un témoin, c'est réintroduire l'événement dans un rapport social. Raconter à l'autre, c'est s'approprier l'expérience tout en la mettant à distance, c'est intégrer le traumatisme en soi, dans sa vie, en le déchargeant de la partie émotionnelle.

« Moi, parent endeuillé... »

À la fin des neuf mois de rencontre du groupe, je propose aux parents de créer un conte à partir de leur histoire avec l'enfant décédé. Historiquement, la fonction du conte est d'expliquer ce qui semble mystérieux. Les récits sont ensuite racontés lors des veillées, fêtes ...

Nous retrouvons dans le conte l'individu et le collectif, la part de réalité et de l'imaginaire. Dans cette création « tous les registres de l'existence sont mobilisés, que ce soit la conscience, les émotions,

les fantasmes, le contexte familial et social, les événements historiques... » (Gaulejac, 1999). Créer un conte, ce n'est pas uniquement faire le récit de son deuil, c'est rédiger, dessiner, décorer, relier cet écrit.

Dans ce processus créatif, la personne intègre son histoire, par un phénomène de narration. Il permet une revalorisation narcissique (Freud, 1915). Retracer les événements, c'est laisser une trace de la souffrance, en restaurant les faits, la fonction, le vécu, le ressenti ; c'est aussi se mettre des repères temporels : la vie avant, la vie pendant et la vie après la perte. C'est stimuler le parent à parler de cet enfant, de sa relation à lui, de la place de cet enfant dans la famille, parfois même de l'enfant imaginaire que chaque parent porte en lui.

Pour Vincent de Gaulejac (1999), « raconter son histoire est un moyen de jouer avec le temps de la vie, de reconstruire le passé, de supporter le présent et d'embellir la vie ». Il travaille trois temps de l'histoire de l'individu à travers une approche psychosociale : « sur le passé afin de restaurer, de réparer, de relier ; sur le présent, sur l'histoire « incorporée », c'est à dire sur la façon dont elle est agissante en soi, aujourd'hui ; sur l'avenir en tant que celui-ci est déterminé par l'histoire ».

Le processus créatif est une manière de conscientiser l'inconscient et de le révéler par l'imagination créative. La partie souffrante n'est plus niée ou refoulée mais réduite à ce que le parent peut supporter. Aussi, « le sens le plus profond du conte est différent pour chaque individu, et différent pour la même personne à certaines époques de sa vie » (Bettelheim, 1976). Le conte rend la perte assimilable dans l'histoire de l'individu.

La rencontre, le contact s'établit dans l'écriture du conte, mais une partie du dégageant va se faire par la mise en mots (Tisseron, 1992), par le partage avec un autre. Pour dépasser son passé, il faut l'intégrer. Mais pour cela, il est vital de pouvoir en parler aux autres, explique Cyrulnik (1999) : « Raconter son désastre, c'est le faire exister dans l'esprit d'un autre et se donner ainsi l'illusion d'être compris, accepté malgré sa blessure. C'est aussi faire de son épreuve une confiance qui prend valeur de relation... ».

Le conte ne change pas leur drame, mais amène les parents à modifier la vision de leur histoire. Créer un conte, ce n'est pas simplement inventer une histoire. Un conte parle avant tout de son auteur. Le parent peut oser dire ce qui est socialement censuré et ainsi dépasser ses conflits internes, sortir de « son rôle » pour dialoguer, sortir du repli et intégrer la perte.

Traverser le deuil, c'est intégrer l'impossibilité de changer le passé, c'est accepter de changer son regard sur ce passé et se réapproprier les événements qui gravitent autour de la mort de l'enfant. Dans le processus créatif du récit de vie, « ce n'est pas le passé qui change, mais le rapport qu'un sujet entretient avec son histoire » (Gaulejac, 1999). Le processus d'écriture permet de donner du sens à son histoire et de redonner une cohérence aux différents événements d'un parcours de vie. C'est écrire, lire pour ensuite tourner la page quand le parent en sera capable.

B. Cyrulnik (1999) souligne cet aspect: « dès qu'on fait un récit, on donne un sens à nos souffrances ». Il ne faudrait cependant pas croire que la mort de l'enfant devient supportable, mais c'est la mémoire de ce malheur qui est métamorphosée. De nombreux auteurs donnent une importance capitale au récit et en font un facteur de résilience. Comme le souligne S. Vanistaendael (2000) « tous les chagrins sont supportables si on en fait un récit ».

CONCLUSION

Le support créatif, tel que je le conçois dans ma pratique, se situe sur divers niveaux: facilitateur de l'animation, médiateur de la relation, levier de la souffrance, moyen de re-naissance à travers la création. J'ai utilisé l'apport de la créativité dans le processus du travail de deuil, dans un premier temps pour l'accompagnement de groupes d'entraide de parents endeuillés, avant de l'intégrer dans ma pratique individuelle.

Il importe que l'utilisation de ces supports créatifs se constitue en accord avec soi-même, avec ce que l'on est en tant que thérapeute. La création ne doit pas être au détriment, mais au service de la relation. L'emploi de la créativité ne doit donc pas être un but en soi, ce qui pourrait être davantage une défense de la part du thérapeute pour éviter les angoisses du silence, du rien, du vide. L'objectif n'est pas tant de créer un objet, mais d'être créatif dans la relation. Car, écrit Martino (in Cavallier et Martino, 1990), « il faut se garder de confondre l'accompagnement que l'on risque avec une recette que l'on applique ».

Notre posture gestaltiste est particulièrement favorable à un ajustement empathique aux besoins des parents endeuillés et à l'expression de leurs émotions. Certains éléments théoriques comme le cycle de contact, les contraintes existentielles, etc. sont des repères importants pour nourrir le dialogue herméneutique. En effet, il ne suffit pas de mettre un support, un médiateur pour que la verbalisation, la symbolisation soient possibles. Il est indispensable de s'ajuster

aux endeuillés, aux émotions présentes, au thème abordé et à ce qui se vit dans le groupe. L'aire de créativité permet de se laisser aller, de se surprendre parfois à « dire », « partager » un aspect de souffrance jusque là inexploré. Le processus créatif restaure alors progressivement une parole et laisse subtilement émerger les affects, les souvenirs ; car chacun peut s'investir à sa façon, selon son rythme et ses possibilités, mais aussi prendre ce dont il a besoin sur le plan émotionnel, intellectuel, social...

La créativité, avec sa palette de possibles, a une fonction d'ouverture et de décharge pour vider la souffrance, tandis que l'objet créé a une fonction réparatrice et vient remplir le manque, le vide de sens, de parole parfois. Il ne s'agit pas pour le parent « de répéter son passé mais de le re-jouer, de le re-crée symboliquement par une parole qui passe par l'expression graphique et qui est reçue par un autre » (Cyrułnik, 1999). L'activité créatrice a ainsi une fonction réparatrice car elle permet de re-mobiliser le monde interne qui a été figé lors du « trauma » de la perte de l'enfant. Ainsi, nous pouvons comprendre que, selon le même auteur, « le deuil et la créativité sont liés puisque celui qui a perdu est contraint à se représenter ce qu'il ne perçoit plus ».

En ce sens, le processus créatif est un moyen d'expression de la réalité psychique dans ce difficile travail de deuil. Outre la signification symbolique que peut lui conférer l'individu, c'est avant tout la dynamique relationnelle qu'elle apporte qu'il est intéressant d'exploiter. Ce travail de créativité a la valeur symbolique d'un rituel de séparation.

L'apport des neurosciences me permet aujourd'hui de mieux comprendre l'intérêt de la créativité dans le cas de l'accompagnement thérapeutique du travail de deuil. Il y aurait cependant à se demander si ces interventions thérapeutiques affectent le cerveau de manière durable et si cette pratique permet l'intégration des circuits neuronaux dissociés ou inadéquatement intégrés.

Références

- Augagneur, M.-F. (1987). *Vivre le deuil : De la désorganisation à une réorganisation*. Paris : Éd Chronique Sociale.
- Beaudot, A. (1980). *Vers une pédagogie de la créativité*. Paris : PUF.
- Bettelheim, B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées*. Paris : Éd R. Laffont.
- Bonnefon, G. (1997). *Art et lien social*. Paris : Éd Desclée de Brouwer.
- Cavallier, F. et Martino, B. (préface) (1990). *Accompagner la vie*. Paris : Éd Médiaspaul.

- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Éd O. Jacob.
- Cyrulnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Paris : Éd O. Jacob.
- Deslauriers, G. et Dell'Aniello, M. (2001). *Rencontre entre un thérapeute et une famille en deuil*. Paris : Éd L'harmattan.
- Fauré, C. (1995). *Vivre le deuil au jour le jour*. Paris : Éd Albin Michel.
- Freud, S. (1915). *Deuil et mélancolie*.
- Gaulejac, V. de (1997). *Les sources de la honte*. Paris : Éd Desclée de Brouwer.
- Gaulejac, V. de (1999). *L'histoire en héritage*. Paris : Éd Desclée de Brouwer.
- Ginger, S. (1987). *La Gestalt – une thérapie du contact*. Paris : Éd Hommes et Groupes Editeurs.
- Hanus, M. (1994). *Les deuils dans la vie*. Paris : Éd Maloine.
- Kübler-Ross, E. (1989). *Les derniers instants de la vie*. Genève : Éd Labor et Fides.
- Kübler-Ross, E. (1996). *La mort est une question vitale*. Paris : Ed Albin Michel.
- Kübler-Ross, E. (1996). *Vivre avec la mort et les mourants*. Monaco : Éd du Rocher.
- Larcanche, C. (1998). « L'art-thérapie ». *Revue Art et Psyché*, 1^{er} trimestre.
- Marquet, D. (2000). « Dossier Créativité ». *Revue Psychologie*, 184, 74.
- Pirion, J.-P. (1994). « Créativité, volonté, psychothérapie ». *Revue GESTALT*, 7, 53-60.
- Rossignol, F. (1996). « Propos sur la créativité ». *Revue GESTALT*, 10, 7-16.
- Tisseron, S. (1992). *La honte: Psychanalyse d'un lien social*. Paris : Éd Dunod.
- Vanistendael, S. et Lecomte, J. (2000). *Le bonheur est toujours possible. construire la résilience*. Paris : Bayard Éd.
- Winnicott, D. W. (1972). *L'enfant et le monde extérieur*. Paris : Éd Payot.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Éd Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1979). *L'enfant et sa famille*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Zinker, J. (1981). *Se créer par la Gestalt*. Montréal : Les Éditions de l'Homme.

Abstract

The author reflects on the use of creative mediators in her group work with mourning parents. After having revisited the process of grief work, she considers various reflexive aspects about creativity which leads her to a comparison between creation and loss, creative process and grieving process. She then proceeds by stating an analogy between the concept of grief work, the creative process and the contact awareness cycle. Two case materials illustrate how creativity may be included in the practice of bereavement care.

Comprendre la Gestalt-thérapie en situation groupale à partir de la théorie du Self

Jean-Marie DELACROIX

Résumé

L'auteur propose de regarder comment les concepts de la théorie du Self présentée par Perls, Hefferline et Goodman en 1951, et repris par un certain nombre d'écoles de formation, peuvent permettre d'aborder la psychothérapie de groupe. Dans cet article, il pose l'hypothèse suivante : pour que des figures puissent émerger dans la situation groupale, il est nécessaire d'être attentif d'abord à la création d'un fond groupal. L'auteur développe plus particulièrement les concepts de fond groupal, Ça groupal, «*in*-formation» et «figurabilité» ; il parle d'une «beauté naturelle» qui viendrait de la spontanéité créatrice mise en mouvement par le Self, «agent intégrateur» et «force agissante».

INTRODUCTION

La théorie du Self développée par Perls, Hefferline et Goodman (ci-après PHG) dans le livre *Gestalt-thérapie* paru en 1951, et qui sert de fondement à un certain nombre d'écoles de formation, s'appuie sur le concept de «champ organisme-environnement». Cette conceptualisation s'inspire de Kurt Lewin qui avait créé dans les années 1940 son laboratoire de psychologie sociale et dont les idées servent toujours de référence à l'apprentissage de la psychologie sociale et de la dynamique des groupes restreints. En s'inspirant de la physique et des champs électromagnétiques, il a appliqué le concept de champ à l'étude de la vie et de la dynamique des groupes.

Malcom Parlett, co-fondateur du Gestalt Psychotherapy Training Institute de Grande-Bretagne, reprend dans l'un de ses articles traduit en français en 1999 les cinq principes qui nous permettent de saisir ce concept de champ appliqué à la psychothérapie gestaltiste en situation groupale. Rappelons-les : principes d'organisation et d'interdépendance, de contemporanéité, de singularité, de processus changeant, de la pertinence possible.

Dans l'œuvre de PHG, il n'est jamais question, à ma connaissance, de l'individu seul. Il est toujours question du « champ organisme-environnement », c'est-à-dire d'un espace dans lequel l'un pourrait être considéré comme l'organisme, l'autre comme l'environnement et vice-versa. Si l'on applique cette théorie au contexte psychothérapeutique à deux, il s'agit du champ formé par la rencontre patient-thérapeute où chacun en tant qu'organisme est environnement pour l'autre.

Ainsi présentée, la Gestalt-thérapie serait plus appropriée à l'étude de la psychologie sociale qu'à ce que nous appelons habituellement la « psychothérapie individuelle ». Et cette appellation de psychothérapie individuelle elle-même est un non-sens par rapport à l'anthropologie même de la Gestalt qui nous invite à conscientiser ce qui se passe et comment cela se passe à la frontière entre deux ou plusieurs individus et à la frontière entre un individu et ses différents environnements.

L'anthropologie de la Gestalt contient l'idée que l'être humain est un être de champ, un être social, constamment en interactions. Elle n'est plus dans le paradigme individualiste sur lequel reposait la psychanalyse avec sa conceptualisation de l'intrapsychique. Nous sommes dans la dimension de l'inter: interactionnel, intersubjectif, interpsychique où le processus se joue dans l'inter, à deux dans la relation thérapeute-patient et dans l'inter à plusieurs en situation groupale. Et nous savons que l'individu met en scène dans l'ici et maintenant le social, le groupal, les « objets partiels » qu'il a introjectés et avec lesquels il est en confluence. Nous savons aussi que ce que nous appelons psychisme est une création sociale.

Il est curieux, d'ailleurs, que *Gestalt Therapy* ne fasse pas explicitement référence à la thérapie de groupe. En effet, l'une des idées développées par les auteurs est de regarder comment les institutions sont névrotiques et de proposer une forme de thérapie anarchiste, qui remettrait en question le rapport individu/société et qui proposerait un modèle incitant l'un et l'autre à devenir créateurs. Créateurs pour la croissance de l'un et de l'autre mais aussi par répercussion pour la croissance de l'environnement et du champ social.

Au cours de mes réflexions sur la psychothérapie de groupe gestaltiste, je me suis demandé si l'on pourrait parler d'un Self groupal. Ce questionnement a suscité à l'époque, en France, un certain nombre de réactions défensives. Aujourd'hui, c'est une question qui est à l'ordre du jour à l'Institut de Gestalt de New York.

Le praticien que je suis s'est ensuite posé la question à savoir si les concepts de la théorie du Self étaient applicables à la situation

groupale. Le lecteur pourra se reporter aux chapitres X et XI de mon ouvrage intitulé *La troisième histoire* (2006). Le chapitre X traite du Self en groupe et le chapitre XI aborde le rêve en tant que phénomène de champ dans la situation groupale.

Aujourd'hui, je ne me demande plus si l'on pourrait parler d'un Self groupal, car il me semble beaucoup plus intéressant d'interroger les concepts de la théorie du Self appliqués au groupe et je proposerais plusieurs orientations de recherche :

- regarder comment ils peuvent nous faire comprendre le groupe, le « champ groupal » ;
- décoder la dynamique du groupe et ses phénomènes à la lumière du cycle de contact et de ses interruptions ;
- de cette réflexion, dégager des points de repères pour la gestion du groupe et les interventions (leur nature, à quel moment, dans quel objectif) ;
- mettre en valeur l'apport de la Gestalt-thérapie à l'histoire de la pensée et de la pratique de la psychothérapie de groupe, depuis les premiers travaux de K. Lewin et de J. L. Moreno en psychodrame.

Ainsi, mes observations et réflexions à partir de nombreux groupes de thérapie que j'ai animés dans ma carrière dans des contextes très différents et dans des cultures très différentes m'ont amené à poser les points de repère suivants, dont je traiterai plus particulièrement dans cet article, surtout dans la première partie :

- fond groupal: parler de rapport figure-fond pose la question du fond, et je considère que le groupe devient le fond, à partir duquel les formes vont émerger et se déployer ;
- Ça groupal: pour que l'on puisse parler de groupe, cela suppose qu'il y ait quelque chose qui fasse liant, qui relie les individus et qui mette un minimum de cohésion dans le groupe. C'est l'affect qui va faire liant, et l'on peut parler de Ça groupal ;
- interdépendance individu-champ: le groupe est beaucoup plus que la somme de ses individus, c'est un champ constitué par les différentes personnes qui le composent, et ces différentes personnes sont influencées et constituées par le champ ;
- champ et co-création groupale: les figures qui émergent et qui sont mises au travail sont une co-création du groupe, et si un individu fait un travail plus personnel au sein du groupe, il est l'élément du champ qui fait évoluer le groupe.

Je développerai ici plus particulièrement les questions du fond groupal, du Ça groupal, et de la *figurabilité* ou mise en figure, car je

pense que le groupe se constitue à partir de l'attention portée à ces thèmes qui me semblent être la base et la condition du déploiement du processus thérapeutique groupal et du processus individuel de chacun dans et par le processus groupal.

1 – FOND GROUPAL ET ÇA DE LA SITUATION GROUPEALE

Rebondissement et liant

L'observation clinique des groupes dits de thérapie nous montre le phénomène classique de résonance, ou de contagion. Ceci se manifeste souvent par des phrases comme : « Je rebondis sur ce que tu viens de dire... ». Ce terme de rebond montre bien que le thème énoncé par l'un résonne pour l'autre et que cette parole énoncée par l'un, venant de ce membre-là du groupe en ce moment, permet l'émergence plus rapide ou plus claire d'une figure pour l'autre.

Ce qui fait figure pour l'un et qui est déposé à l'intérieur de l'enveloppe groupale permet l'énoncé de ce qui fait figure pour l'autre et qui est du même registre tout en étant un peu différent. Puis, quelqu'un d'autre se redresse et dit en se tournant vers le précédent : « Tu as fini ? ». Ce *tu as fini* est souvent chargé, cela s'entend dans le ton de la voix, se voit dans la posture du corps et se ressent dans ce quelque chose de subtil et étrange qui traverse votre corps.

Ensuite, une autre personne énonce son thème, son contenu, avec une certaine émotion, réelle et visible parfois, ou bien encore contenue, émotion qui se montrera peut-être plus tard quand plusieurs autres personnes auront pris la parole et que l'une d'entre elles aura exprimé son quelque chose du moment et que cela viendra la toucher dans sa fragilité du moment.

Et *ça* continue à rebondir. Ce rebondissement, ce mouvement qui va de l'un à l'autre, signifie bien que ce qui passe par l'un touche aussi l'autre. Et le « je prends la balle au vol » signifie aussi que l'on tient à signifier sa présence et à prendre sa place dans ce qui est là et qui prépare ce qui va venir. « On » fait tous partie du même « jeu » ou du même espace ou de la même « aire transitionnelle » préparant une sorte de happening sur le thème du contact dans un chassé-croisé complexe dans lequel l'individu croise l'autre, les autres et dans lequel le collectif réclame aussi son dû. Et ce « croisement » est aussi de l'ordre du fondamental. Il évoque le point de rencontre et de contact de l'horizontalité et de la verticalité dans la croix, l'enrichissement des races et des espèces par la fécondation à partir de la rencontre de races et de groupes différents, parfois très opposés,

et enfin il évoque les croisades où l'on s'en va en guerre à la recherche du Graal. Le groupe serait un lieu de « croisement » dans les différents sens du terme.

La Fonction Ça à l'œuvre dans le champ groupal dans sa fonction de liant

Ce que je décris là, c'est quelque chose qui relève de la fonction Ça. C'est la fonction Ça en mouvement, ce qui bouge chez l'individu et qui provoque ressentis, réactions corporelles, émotions, impulsions, images, souvenirs, rêves... La fonction Ça à l'œuvre chez l'individu se propage comme une onde chez l'autre, puis chez les autres. C'est la raison pour laquelle je défends l'hypothèse que c'est cette fonction Ça, qui circulant d'un individu à l'autre dans la conscience ou dans la non conscience, crée ce que nous appelons le groupe. C'est elle qui constitue le « liant », élément qui est dans une double fonction : celle d'être le précurseur du lien, et celle de mettre en évidence très tôt les coupures ou les failles dans la construction du lien. Ceci nous renvoie, bien sûr, aux modalités de contact et à leur récupération, leur capture, par nos systèmes névrotiques pour en faire de la coupure, de l'interruption dans le cycle du contact et donc dans notre rapport à l'autre, au monde surtout dans les moments délicats où il y a tension, déséquilibre, conflit ou peur de l'affrontement.

Je voudrais illustrer cette idée de ce qui circule et fait liant par un exemple clinique. Il s'agit d'un groupe que j'ai animé il y a un certain nombre d'années quand je travaillais à l'Institut Philippe-Pinel de Montréal, structure à la fois psychiatrique et carcérale qui recevait les détenus de la province de Québec nécessitant une prise en charge psychiatrique. En arrivant dans cette institution, je fus affecté dans une unité recevant des patients aux pathologies lourdes et chronicisées, pour lesquels on n'avait plus grand espoir d'évolution.

Le responsable de cette unité, qui était un criminologue, avait mis sur pied un « programme de stimulation », qui consistait à occuper le plus possible ces patients à travers des activités sportives, manuelles et des jeux de société avec l'objectif de les maintenir malgré tout dans une certaine autonomie pour les activités de base de la vie. La plupart d'entre eux venaient de milieux défavorisés, s'exprimaient verbalement très peu et avaient des capacités d'élaboration limitées (c'est ce qui se disait dans les équipes soignantes, discours auquel j'adhérais).

Je me demandais ce que je pourrais faire avec eux. Un jour, un sociothérapeute de l'équipe me propose : « Et si on leur faisait faire des jeux d'enfants ? » Ce fut le début.

Une fois par semaine, nous les emmenions dans une grande salle et nous leur propositions pendant une demi-heure les jeux classiques que nous avions connus dans notre enfance dans la cour de l'école. Ils réagirent très bien. Rapidement, ils se mirent à attendre cette activité alors que la plupart du temps, ils traînaient et cherchaient à éviter l'activité.

Ainsi, au bout de deux mois, nous avons constaté qu'ils venaient régulièrement, qu'ils participaient aux jeux avec beaucoup de plaisir, qu'ils en demandaient davantage, si bien que nous avons allongé les séances à 45 minutes et à quelques minutes de verbalisation à la fin de chacune. Car en observant leur comportement dans cette activité, je me disais qu'il serait certainement possible d'évoluer progressivement vers un groupe de parole. J'étais étonné de constater que même si cette parole était courte et peu élaborée, elle était vive et pleine de sens. Elle leur permettait, notamment, de mettre quelques mots simples sur un vécu corporel et un ressenti et d'entendre d'autres s'exprimer de la même façon.

Il y eut un passage important: celui de la bagarre avec les pseudo boules de neige.

Ces hommes avaient tous commis des actes antisociaux et agressifs graves qui les avaient menés en prison. Je me demandais comment les faire travailler sur l'agressivité, y compris sur le plan physique, mais sans les mettre dans la crainte de perte de contrôle. C'est ainsi que nous leur avons proposé de faire deux équipes qui s'affronteraient dans un combat avec des boules de journaux froissés, de la taille d'une grosse boule de neige. La consigne était aussi de mobiliser le corps par le geste du bras, le mouvement, la voix, le son et le cri. Nous avons vu alors ces hommes ralentis par les médicaments, ayant souvent pris beaucoup de poids, s'animer et se mettre en mouvement d'une façon étonnante. Le temps de parole à la fin de chaque séance s'allongeait. L'étape suivante fut d'introduire progressivement, après la période d'échauffement, des petits moments de psychodrame où, là encore, la participation fut étonnante. Au bout de trois mois, les séances duraient une heure et demie et le temps de parole était passé à une durée de trente à quarante minutes.

Je donne cet exemple pour montrer que dans cette situation, ce qui a fait groupe, c'est le plaisir ressenti au niveau individuel et partagé avec d'autres et qui a créé chez eux une sorte d'excitation qui entretenait le désir de poursuivre l'expérience et de retrouver le même plaisir. Dans un contexte cadré, nous avons stimulé l'organisme par le mouvement du jeu avec d'autres qui étaient l'environnement, et cette excitation qui s'était investie sur le jeu et le plaisir de jouer

ensemble a pu s'investir ensuite sur un début de parole, puis sur ces jeux d'une autre nature que sont la théâtralisation, le jeu de rôle et le psychodrame au service du processus thérapeutique et de la symbolisation.

2 – ÇA GROUPAL ET VIE AFFECTIVE DES GROUPES

De l'in-forme au Ça groupal

Max Pagès (2002), psychosociologue et psychothérapeute qui fut directeur du laboratoire de psychologie sociale clinique de l'université Paris VII, a écrit un ouvrage intitulé La vie affective des groupes. Il y développe, à sa façon à lui, la question de l'affect en groupe, de ce que j'appelle le Ça de la situation groupale. Oui, il y a une vie affective des groupes, et il s'agit de prendre en considération le fait que les affects de premiers niveaux qui marquent l'ici et maintenant de la vie d'un groupe annoncent et préparent l'émergence des formes, laquelle émergence des formes, puis leur reconnaissance, et enfin leur mise au travail, va modifier la nature de l'affectation aux niveaux individuel et groupal.

Ainsi vont apparaître en avant-plan certains affects qui, jusque là, étaient restés dans le fond. On a parfois entendu dans l'histoire de la psychothérapie de groupe qu'un affect pouvait être une « résistance ». Ce point de vue n'est pas cohérent avec la théorie du champ et de l'autorégulation organismique qui nous dit que l'organisme est suffisamment sage et intelligent pour produire ce dont il a besoin pour retrouver son équilibre quand il se trouve dans un contexte propice à cela. Et en terme de processus, nous allons considérer l'affect présent et ses formes d'expression comme l'étape préalable et nécessaire qui prépare le « next », la suite du processus thérapeutique.

La théorie du Self nous amène à poser le postulat suivant à partir des concepts de fonction Ça et du Ça de la situation groupale: le groupe se construit et évolue sur de l'affect, sur de l'affectation mutuelle, ou co-affectation, qui constitue le fond qui contient l'*in-formation* qui est à la base de la genèse de la formation des formes.

Arrêtons-nous un instant sur ce terme *in-formation* que j'emprunte à R. Sheldrake (2001), biologiste anglais qui a travaillé sur les champs morphogénétiques et selon qui le champ est à la fois un immense émetteur et un immense capteur d'*in-formations*. Les individus, les éléments, les situations qui le composent y déposent constamment ce qu'ils sont, ce qui les traverse et à leur insu. Nous mettons là où nous sommes de l'*in-forme*, du non encore formé consciemment et surtout

non consciemment. Et notre organisme peut capter cet *in-forme* que d'autres y ont déposé à leur insu. Et ça capte là où ça résonne. Le Ça de chacun dépose dans l'enveloppe groupale ses mouvements d'affects, mais aussi chez chacun ça peut capter ce qui passe, ce qui flotte et l'on peut penser que quand ça converge un début de forme peut naître. On observe dans les groupes ces phénomènes de convergences là où ça fait écho chez les uns et chez les autres et où ça commence à sortir de la confusion ou de l'éparpillement pour s'orienter vers un début de forme.

Le groupe est le lieu de l'affect, chacun *in-forme* le groupe de ses fluctuations d'affects et sans être conscient que ça se fait. Venir exposer son intimité, ses souffrances et les petits et grands secrets de son histoire devant d'autres que l'on ne connaît pas encore dans un premier temps et qui ne nous sont pas toujours d'emblée sympathiques est une entreprise difficile. Cette entreprise mobilise l'affect parfois rapidement et le fait monter en haute intensité.

Comprenons le mot affect dans son sens premier: l'individu est affecté par l'environnement et par le fait qu'il va devoir s'exposer au regard, à la parole, à la critique, au jugement, en se montrant avec ses questions, ses faiblesses, ses peurs, ses problèmes psychologiques, ses dépendances, ses errances sexuelles... L'angoisse de fond, habituellement en basse intensité va être stimulée par la situation et mobiliser l'organisme dans ses mécanismes de protection. N'oublions pas que la tendance d'un organisme sain est de se protéger en cas de danger et que la protection est le seul ajustement créateur possible dans certaines situations.

L'affect est mobilisé plus ou moins intensément chez chacun et nous l'avons vu, il se propage comme une onde invisible de l'un à l'autre, onde qui a sans doute comme fonction de tenter d'unifier des affects disparates, ressentis confusément comme pouvant le mettre dans un état chaotique ou de morcellement. C'est ce qui donne les ambiances, les atmosphères de groupe.

Les manifestations de la fonction Ça situent l'individu dans son originalité du moment, le situent dans son « être là » du moment, mais l'individu en groupe a besoin de se sentir relié et pour qu'il y ait groupe il est nécessaire qu'il y ait *reliance*. Et dans un groupe de thérapie il n'y a pas de tâche matérielle précise à réaliser. Le projet de venir dans un groupe pour y parler de soi avec d'autres est suffisamment vague mais assez dérangeant et angoissant pour émouvoir. À leur insu, les participants vont chercher du liant dans cette *émou-*
vance qui apparaît finalement comme la chose commune dans le moment.

Je fais bien sûr référence à la fonction Ça, dans les premiers temps de l'histoire d'un groupe, c'est-à-dire à ce qui de l'individu se manifeste à son insu, malgré lui, dans son état intérieur, dans sa physiologie, dans ses gestes, dans ses images, ses paroles, ses pensées. À tout cela qui est réaction intime à un environnement inconnu ou peu connu ou devenu trop connu et lieu de projections dérangeantes. Il est question de tout ça qui apparaît mais n'a pas encore trouvé sens et orientation. Qui par le fait même qu'il se manifeste signifie que l'organisme est en état d'éveil, éveil parfois dans le sens d'ouverture, parfois dans le sens de être aux aguets.

Du Ça groupal à l'émotionnalité groupale

L'affect va créer de l'*émotionnalité*, puis de l'affectivité puis de l'affectif au fur et mesure des séquences de contact. Dans le pré contact, il y a apparition de ce que j'appelle l'*émotionnalité*, à partir du moment où l'on passe dans la mise en contact, il y a changement de niveau puisque c'est à ce moment-là que l'autre commence à apparaître et que l'on passe de l'animal à l'humain, au psychologique. De l'*émotionnalité* de fond apparaissent des émotions puis des sentiments.

J'emprunte l'expression *émotionnalité groupale* à Ophélie Avron (1985), psychanalyste et psychodramatiste, qui m'a initié autrefois au psychodrame et à la psychothérapie de groupe dans le cadre de l'université Paris VII. « Pour moi, écrit-elle, la question simple et redoutable reste toujours la même : quelle est donc cette force de liaison qui unit les activités psychiques des individus en groupe ? » Et elle ajoute :

Dans leur ensemble les psychanalystes de par leur formation continuent davantage à s'intéresser aux expressions du discours (fut-il groupal) et à son sens latent plutôt qu'aux expressions assez insaisissables, il est vrai, des mouvements émotionnels. Or ceux-ci ne correspondent pas uniquement à des affects hystériques en chaîne pris dans le scénario libidinal des identifications et des substitutions représentatives... Je fais l'hypothèse d'une expressivité émotionnelle primaire inconsciente qui ne serait pas encore liée à l'objet et à ses représentations.

Il me semble qu'elle décrit à travers les notions d'*émotionnalité groupale* et d'*expressivité émotionnelle primaire inconsciente*, beaucoup mieux que nous ne l'avons fait jusque là, ce que j'appelle la fonction Ça groupale.

Dans le chapitre X de mon livre *La troisième histoire* (2006), intitulé « Le Self en groupe : du concept à une force agissante », je définis le Self comme une « force agissante » en m'appuyant sur une citation

de PHG : « Le Self est le *pouvoir* qui forme la Gestalt dans le champ... ». Et le pouvoir peut être défini comme « une force agissante » selon le dictionnaire historique de la langue française. Le Self est une force agissante, une énergie émanant du besoin fondamental du vivant de se développer, de croître et d'accéder à plus de conscience.

Il pourrait être vu comme l'étincelle qui jaillit quand les deux pôles positif et négatif, en terme d'électricité, se touchent et se rejoignent et que ça crée de l'énergie et de la lumière. Cela crée alors un grand bouleversement dans la conception et la vision du monde, un grand bouleversement aussi dans la capacité d'aller vers, d'aliéner et de manipuler. Le groupe, avec l'*émotionnalité* qu'il suscite et qui se dégage de lui, est le lieu même du Self, c'est-à-dire de l'être là de la force agissante qui remet du mouvement là où il y avait fixité et qui transforme.

La naissance de la fonction Ça groupale passe par ces moments d'*émotionnalité* diffuse, confuse. On sent que quelque chose se passe, on l'intuitionne, mais on ne peut pas encore le nommer. Il n'y a pas de forme. Tout au plus une sorte de bouillonnement parfois ténu, parfois intense. Et paradoxe ! Cette non-forme, ce bouillonnement dont les manifestations se trouvent dans le diffus et le confus va servir de lien entre les individus. C'est cela qui constitue ce que PHG (1951, p. 185) décrivent comme « le fond donné qui se dissout en possibilités, dont les excitations organiques, les situations passées inachevées émergeant dans la conscience, l'environnement vaguement perçu et les sentiments rudimentaires liant l'organisme et l'environnement ».

« *Le fond donné qui se dissout en possibilités* »...

Pour qu'apparaissent et se développent les possibilités, il faut qu'il y ait fond. Et nous sommes en train de poser l'hypothèse que la rencontre de la fonction Ça de chaque individu va susciter une *émotionnalité* groupale et c'est tout ce processus qui constituerait le fond groupal. C'est là que le Self commence son œuvre d' « agent intégrateur », à travers la composante physiologique et émotionnelle des individus et à travers les prémices de la *reliance* contenues dans cet « émotionnel » primaire. La force agissante de cet agent intégrateur va donner une orientation de sens à ce qui est déjà là : orientation de mouvement vers, orientation jusqu'à une mise en mots, une symbolisation et un partage avec l'autre ; orientation qui peut aller jusqu'à la co-création de nouveaux ajustements et jusqu'à la découverte du sens de l'évènement dans la vie de l'individu et du groupe.

Le processus commence là, dans la non-forme, dans l'informe, dans un informe en quête d'esquisses pour l'émergence des prémices de l'existence. Qu'il s'agisse de l'existence d'un groupe ou d'un

enfant, il y a la non-forme, cet état plus ou moins indifférencié et chaotique à partir duquel tout est possible. Il y a des groupes qui n'en sont pas vraiment malgré les apparences et qui sont une somme d'individus juxtaposés sans coordination. Il y a parfois un long travail de précontact à faire pour que se mette en place cette « émotionnalité » groupale qui peut être un élément important dans l'alliance thérapeutique. Le piège serait de penser qu'elle existe vraiment parce que l'un ou l'autre des participants explose de temps en temps ou parce que le thérapeute propose des « exercices » qui vont favoriser l'expression émotionnelle. Nous avons vu, au cours de l'histoire de ce qu'on a appelé le développement personnel, comment l'expression émotionnelle forcée par certaines pratiques pouvait être parfois l'équivalent d'un agir émotionnel, installant un climat défensif dans les groupes.

Le groupe naît de cette *émotionnalité* parfois évidente, parfois souterraine qui circule de l'un à l'autre, de la convergence des affects individuels vers un thème commun, pour la co-construction progressive de la forme, de l'évènement dont le groupe et chacun au niveau individuel ont besoin pour sortir des répétitions névrotiques et créer du nouveau.

De l'émotionnalité groupale à la mise en forme de l'affect : exemple clinique

Il s'agit d'un séminaire de trois jours dans un processus de formation de Gestalt-thérapeutes dans lequel la pédagogie repose sur le couplage thérapeutique-didactique. Il se situe au milieu d'un cycle de formation qui s'étale sur deux ans. L'on sait bien qu'à ce moment-là de l'histoire d'un groupe, les individus passent par des moments difficiles, remise en question de la formation et du désir de devenir psychothérapeute, nécessité et peur de regarder et d'approfondir les relations interpersonnelles qui peuvent être source de tension, déstabilisation personnelle par les effets thérapeutiques de la formation...

Ainsi, au premier tour de parole, le premier matin, on entend s'exprimer de la tristesse, du malaise, « à quoi ça me mène de faire tout ça... ». Il y a une tonalité dépressive et morose que tout le monde peut constater et le thérapeute dans sa posture phénoménologique va se contenter de refléter cela, de façon concise et sans interprétation. Il s'agit là d'un affect de premier niveau. *Ce dont je parle, c'est de l'affectation profonde, pas encore conscientisée, cachée sous l'« émotionnalité » commune et apparente du moment et simplement nommée.*

Le simple reflet du thérapeute a pour effet de stimuler la prise de conscience de chacun de son expérience du moment; elle peut permettre aussi aux uns et aux autres de lâcher prise plus loin dans leur *awareness* jusqu'à ce que la conscience immédiate implicite de soi (conscience de soi dans le champ et conscience du champ) devienne explicite. Et par la centration sur le continuum de l'expérience, cet explicite peut ouvrir à autre chose jusqu'à ce que l'on découvre que l'affect plus profond est une agressivité vis-à-vis du formateur, ou de l'institution... En fait, le dépôt de l'expérience du moment par chacun et les uns après les autres peut être vu comme le processus de la libre association, celle-ci n'étant pas celle de l'individu isolé, mais celle du groupe, où chacun en prenant la parole inscrit une continuité associative.

Ainsi, je reflète cette caractéristique groupale du moment:

Thérapeute: J'ai l'impression que l'ambiance du groupe ce matin est plutôt morose et un peu dépressive...

Patient A (après un long silence): Ce que tu dis est juste, mais ça me dérange que tu le nommes. Ça ne m'apporte rien.

Patient B: Moi aussi je suis dérangée, mais c'est pas ça.

(Silence)

Thérapeute: Tu peux en dire plus?

Patient B: Je me suis engueulée ce matin avec mon conjoint, on avait convenu hier que c'est lui qui emmènerait les enfants à l'école ce matin et c'est moi qui ai dû le faire. De toute façon, c'est toujours comme ça avec lui.

Thérapeute: ...de toute façon, c'est toujours comme ça avec lui... Laisse-toi sentir ce qui est là pour toi quand tu dis ça.

Patient B: ... de la tristesse et du ras-le-bol. S'il était là, je hurlerais que ça ne peut plus durer comme ça.

Patient C: Moi aussi j'ai de la colère, contre toi (thérapeute); tu nous demandes d'écrire un rapport après chaque séminaire, mais tu ne nous donnes jamais de retour. Cette fois-ci, je n'ai pas écrit.

Ainsi se poursuit une expérience groupale où l'on passe progressivement d'une tonalité dépressive à une tonalité agressive et l'on voit progressivement que l'affectation commune, qui s'exprimait d'abord par la dépression, cachait un affect d'agressivité projeté sur le thérapeute-formateur perçu comme insuffisamment présent et/ou sur la formation perçue en ce moment-là comme insatisfaisante.

Un peu plus tard dans l'histoire de ce groupe, on mettra en évidence que tout cela prépare l'émergence et la mise en figure claire

d'un conflit larvé entre la patiente B et le patient C. Ce conflit est mis au travail. Ensuite, le thérapeute pose l'intervention suivante : « J'é mets l'hypothèse que B et C qui viennent de travailler sur un conflit qui existait entre eux ont tenté, sans le savoir, d'aider à mettre à jour et à défaire d'autres conflits latents qui flottent dans l'atmosphère, parlons-en... ».

Intervention suivie d'un long silence où le Ça individuel et le Ça groupal sont fortement sollicités avec la montée de l'anxiété. Silence que je laisse se développer parce que ça travaille profondément jusqu'à ce que D, qui jusque là était restée en retrait, éclate en sanglots et fasse bouger le groupe par la mise en évidence de son ambivalence entre dominer ou être dominée. Ainsi, l'on voit l'affectation commune évoluer et passer par des formes différentes. Plus tard, l'on mettra en évidence aussi que l'émergence, la reconnaissance et l'expression de l'agressivité était une étape pour rejoindre une angoisse de fond non encore conscientisée en lien avec la fin de ce séminaire qui approche et qui déjà éveille l'angoisse de la fin de la formation dans quelques mois.

Ainsi, il serait trompeur de comprendre la notion de convergence seulement à partir des contenus et de l'affectation de surface. Ce qui fait convergence est déjà là, dans le fond groupal, non encore conscientisé et donc non encore mis en forme. Dans la situation que je viens de rapporter, ce qui fait lien et maintient la cohérence du groupe, c'est l'affect d'agressivité, lui-même permettant d'atteindre un sentiment d'abandon et de perte. Le travail thérapeutique – aussi bien la thérapie du groupe que celle de l'individu dans le groupe – se fait à partir de l'émergence de ces formes émotionnelles, présentes dans le champ, déposées par l'individu dans le groupe et qui constituent ce que j'appelle le fond groupal. Et de la constitution de ce fond va se développer un processus de mise en figure, que l'on pourrait appeler *figurabilité*.

3 – FIGURABILITÉ ET BEAUTÉ NATURELLE

À partir du modèle du rêve, Freud a décrit le travail de *figurabilité* comme l'expression d'une créativité particulière. Celle-ci donne accès à la conscience, par le passage du préconscient au contenu latent des désirs inconscients. Benghozi (2003), psychanalyste et psychodramatiste, évoque ce concept de figurabilité à propos de cette mise en forme qui va du préconscient à l'inconscient et au conscient qui est très visible dans les groupes. Il parle même de l'esthétique de la figurabilité.

La figurabilité

La figurabilité, la mise en figure. Voilà un terme qui devrait nous interpeller, nous qui travaillons avec le concept figure-fond et qui sommes à la recherche de la *belle forme* ou de la *bonne forme*.

Explorons un instant l'étymologie du mot figure, duquel vient ce terme de figurabilité. Voici ce qu'en dit le Dictionnaire historique de la Langue française. Figure a plusieurs sens: forme et représentation de la forme, aspect; ce qui donne ensuite: représentation sculptée, mode d'expression, manière d'être. Et *figura* vient du verbe *figere* qui signifie modeler (de l'argile) et c'est de ce même verbe que vient le mot feindre. L'une des autres catégories de sens, c'est signe et symbole.

Pour moi, la figurabilité, c'est le processus de mise en figure. C'est un terme général qui désigne ce qui est contenu dans le fond susceptible de passer progressivement du fond vers l'avant, dans un mouvement duquel va émerger une forme. Aujourd'hui, voici l'ensemble de sens que je pourrais lui donner, en sachant qu'ils s'interpénètrent et que la vision que j'en ai est en cours de gestation :

- *c'est un terme général qui désigne ce qui est dans le fond et qui contient la mise en figure à venir.* C'est ce qui, compte tenu de l'état de l'organisme à un moment donné, de l'environnement dans lequel il se trouve et du contexte dans lequel l'organisme et l'environnement se trouvent, est susceptible de se mettre en mouvement pour répondre à la tension suscitée par l'ensemble de la situation ;
- *c'est ensuite le processus de traitement de l'« in-formation », le processus de modelage de la forme, ce que nous appelons habituellement le processus de formation de la forme.* C'est le mouvement suscité par les manifestations de la fonction Ça qui va mettre en figure ce matériau resté jusque là dans l'indifférenciation fond-forme jusqu'à l'émergence d'une préfiguration, à partir de laquelle une forme claire pourra apparaître et se déployer dans l'espace thérapeutique qui contient et définit le champ organisme-environnement et qui est influencé par lui ;
- *c'est le processus par lequel se met en scène la feinte.* La feinte, c'est l'objet produit par le modelage à travers le processus de figurabilité; la forme sous ses différentes formes, ses différentes façons de se manifester compte tenu des interventions du thérapeute. Dans cette logique, la feinte c'est que de tout ce processus naît un ensemble de signes, de symboles, quelque

chose qui est à décoder, comme un langage, puis à mettre en mots dans la relation avec l'autre. La feinte, c'est la forme qui, parfois, apparaît très concrètement à travers un dessin, un portrait, une sculpture, un jeu de rôle, une métaphore créée et jouée par le groupe, un rêve. La feinte, c'est ce qui se donne à voir, c'est le visible qui donne accès à l'invisible, ou l'invisible qui se donne à voir à travers du figuratif. La feinte, c'est le fait que le figuratif permette de voir l'invisible alors que l'on ne s'y attendait pas.

Du Ça groupal à la beauté naturelle

Ce processus de figurabilité tel que je le comprends aujourd'hui est le processus de gestation de ce que j'appelle la *beauté naturelle*. Dans le contexte de la psychothérapie en situation groupale, ce qui est « naturellement beau » c'est le « ça se fait tout seul ». Et ce qui se fait tout seul grâce à et dans le processus de figurabilité, c'est la figuration d'un organisme dans et avec son environnement, figuration qui est « bonne » pour l'individu et pour l'environnement avec lequel il est engagé, mais aussi pour le champ qu'ils forment ensemble et qui est formé par eux. C'est en ce sens que l'on pourrait parler d'esthétique, de l'esthétique de la forme, du processus de figurabilité, de la relation, comme je le fais dans le dernier chapitre de mon ouvrage.

La figurabilité est à voir en tant que processus. Dans la situation groupale, le processus est déjà commencé quand les patients arrivent pour la première séance. L'affect est déjà mobilisé par cet aller vers l'inconnu. Et l'inconnu est de taille : les autres, le lieu, le thérapeute, le contexte et ses particularités, ce qu'on va faire ensemble, comment ça va se passer, qu'est ce qui va m'arriver...

Puis, il y a le premier contact, le premier affect, la première vision de la forme groupale, les premières prises de paroles, la première vision des corps, des visages des hommes et des femmes qui sont là, la première écoute des timbres de voix et du rythme de la parole... L'affect est constamment mobilisé, directement à travers un ressenti ou une forme émotionnelle claire ou à travers sa mise à distance ou le déni dont il est l'objet, mais si c'est le cas de toute façon ça parle de cet affect et du rapport que l'on entretient avec lui.

Cette séquence temporelle évoque le moment où l'orchestre se prépare à jouer, ce moment de cacophonie où chaque musicien accorde son instrument tout en écoutant les sons produits par les autres de telle sorte qu'il y ait « accordance » au moment où va apparaître le chef d'orchestre et cela, même s'il s'agit de produire de la dissonance comme dans certaines pièces de musique contemporaine.

Ce processus semble contenir les conditions qui font que l'on peut parler d'esthétique ; il permet l'émergence de formes jusqu'à l'apparition de ce que nous appelons la belle forme, la bonne forme, celle qui a des contours clairs, qui est lumineuse et vigoureuse. Cette « belle et bonne forme » repose sur le réveil de la sensibilité et de l'émoi des uns et des autres jusqu'à l'émotion ; elle crée le lien particulier qui unit les personnes engagées dans ce processus, elle nourrit la relation qui unit les partenaires en présence, elle oriente l'excitation vers la rencontre à la frontière contact, elle la mobilise vers la créativité pour passer à un autre niveau vers la création de nouvelles formes. Cette créativité peut déclencher un acte tel que une mise en scène, une invention, un acte qui passe par des modes d'expression. En ce sens, on est dans l'art-thérapie, c'est-à-dire dans une thérapie de la création et de la re-création des manières d'entrer en contact.

On peut parler d'esthétique quand cela suscite du *beau qui vient naturellement*. Pour moi, beauté naturelle signifie que *ça vient tout seul*, quand on passe du *Ça* au *se*, quand l'acte se fait spontanément, sans qu'il y ait eu construction voulue et pensée d'une expérimentation à partir du matériau déjà là. De ce matériau se met en place cette spontanéité créatrice dont parlent PHG. *Ça s'organise tout seul* sur l'étaillage du fond groupal et sur le support de l'excitation maintenue présente par la tension des organismes stimulés les uns par les autres et en recherche d'équilibre et de dépassement de ce qui est habituellement.

Dans ces moments, le Self est en recherche de trans, trans-gression, trans-action, trans-cendance et cela vient tout seul quand toutes les conditions sont réunies. C'est cela que j'appelle la beauté naturelle. C'est à la fois la « force agissante » du Self qui est alors opérante, c'est le surprenant de ce qui était resté jusque là dans l'invisible et qui apparaît dans le visible, c'est la surprise et l'émoi qu'elle provoque, c'est l'état très particulier dans lequel se trouvent alors les individus et l'entité groupale. C'est tout cela réuni dans le même moment en une forme unifiée et unifiante et qui laisse des traces dans l'organisation du rapport au monde.

Du fond groupal à la spontanéité créatrice : exemple clinique

Il s'agit d'un séminaire d'approfondissement professionnel pour des Gestalt-thérapeutes souhaitant acquérir plus d'aisance et de sécurité intérieure pour utiliser le corps avec leurs patients. J'avais intitulé ce séminaire : *Élargir les zones de la conscience corporelle* en reprenant l'invitation que nous font PHG dans leur ouvrage. J'avais décidé d'y introduire l'une des pratiques qui vient des traditions thérapeutiques

amérindiennes d'Amérique du Nord, appelée hutte de sudation (sorte de sauna très naturel et rudimentaire utilisé pour l'épuration du corps physique et émotionnel et parfois comme rituel de guérison).

Cette pratique fut menée par l'un de mes collègues, habilité à le faire, selon les principes de la spiritualité de la tradition Lakota. On entre donc dans une hutte obscure au centre de laquelle sont déposées des pierres chauffées à blanc et les participants se mettent à transpirer. Parfois le maître de cérémonie chante, parfois il frappe sur un tambour, parfois il invite les participants à dire quelque chose et il y a beaucoup de silences.

J'ai eu souvent l'occasion d'apprécier les bienfaits de cette pratique pour moi-même et je me suis rendu compte de son intérêt pour nous, gestaltistes, pour penser les concepts d'*awareness*, de conscience, de fond, de Ça, d'élargissement du champ de la conscience. Le stimulus chaleur ouvre la sensorialité, en commençant par les pores de la peau. L'intensité de l'expérience et sa durée dans le temps mettent l'organisme dans un état inhabituel dans lequel son seuil de tolérance par rapport à certaines limites est dépassé. Et comme son seuil habituel de sensorialité est dépassé, certaines mémoires inscrites dans l'organisme et qui se trouvaient au-delà de ce seuil peuvent être réveillées. Ainsi s'élargissent le champ de la conscience corporelle et le champ de la conscience globale.

Revenons sur le *ça se fait tout seul* et parlons de Marie. Très rapidement, la sensation de chaleur est ressentie par elle comme très forte (elle n'est pas ressentie avec la même intensité par toutes les personnes du groupe dans le même moment) et cela lui donne des images et des représentations de son grand-père qui a été gazé dans les tranchées pendant la Première Guerre mondiale. Au même moment, un autre participant est aux prises avec des images semblables. Il les exprime à haute voix alors que Marie est déjà aux prises silencieusement avec cela, ce qu'elle ne sait pas. On observe un synchronisme.

Le lendemain, Marie ne se sent pas très bien, elle témoigne de son malaise ainsi que des sensations désagréables qui évoquent des brûlures surtout au niveau du cou, de la nuque et dans la gorge. Elle a de la difficulté à parler mais elle essaie de le nommer dans le groupe. Par ailleurs, elle est très participante aux diverses séquences du séminaire qui, toutes, sont centrées sur l'*awareness*, la conscience corporelle, le continuum de l'expérience et l'utilisation de ces concepts dans la pratique thérapeutique. Après chaque pratique à trois (thérapeute, patient et observateur), elle exprime sa difficulté à dire et son ressenti de brûlure dans la gorge.

Nous pourrions dire que cette seconde journée est, pour elle, un temps dans lequel ce qui du fond a été mis en mouvement la veille, continue à être brassé. C'est un temps de gestation silencieuse de la forme, de travail intérieur de *préfiguration* dans le contenant groupal, dans le groupe en tant que contenant, en tant que support pour entretenir l'*awareness* et la démarche qui consiste à être dans le continuum de l'expérience. Elle *in-forme* en permanence le groupe de ce qu'elle est, instant par instant; inconsciemment, son affect et ses états intérieurs se déposent dans le fond groupal et l'influencent, de même qu'elle reçoit des éléments des *in-formations* déposées par les autres. Dans le même temps, chacun en fait autant et influence aussi les autres et la situation groupale. Au cours de cette deuxième journée, différentes formes groupales se succèdent. Marie semble très présente mais en même temps, elle n'apparaît pas comme une figure en avant-plan. Elle fait partie du fond groupal au travail, de même que ça travaille dans son fond à elle.

Au cours de la matinée du troisième jour, elle se lève et nous répète son malaise et ses sensations de brûlures au niveau du visage, en même temps qu'elle est prise d'un grand froid et qu'elle est habitée par des tremblements. Il y a alors un renversement fond-figure; ce qui était en mouvement dans le fond commence à passer en avant-plan, spontanément. *Ça se fait tout seul*, le thérapeute et le groupe n'ont rien à faire, sinon à être présents à ce qui se passe pour chacun d'entre eux et pour Marie, et *ça* vient tout seul de même qu'elle vient toute seule vers le groupe en se mettant debout face à lui.

Les mots viennent pour parler de sa peur, de la honte, de sa difficulté à supporter le « regard jugeant » des membres du groupe. Puis, elle glisse dans une transposition spontanée de l'ici et maintenant sur le passé: le groupe devient sa famille, dont elle a très peur. Elle est aux prises avec la honte, elle vient de cette famille honteuse que l'on regarde au village. Elle est complètement envahie par la honte, la peur du jugement, elle se sent en danger face à cette famille qui est aussi la société. Elle ressent la souffrance du grand-père gazé et brûlé. Ça brûle au niveau de la gorge, tout son corps tremble et en même temps elle ressent le froid que le grand-père ressentait dans les tranchées. Le danger et l'inconfort sont tels qu'elle vient se réfugier derrière Béatrice qu'elle assimile à l'une de ses sœurs avec qui elle se sent bien.

De cette position, elle exprime beaucoup de choses en lien avec ce grand-père, entre autres le fait qu'elle a appris il y a peu de temps qu'il s'était suicidé en se jetant dans un puits et que sa honte ainsi que celle de sa famille était en lien avec ce suicide qui, jusqu'à récem-

ment, était gardé secret. Protégée par Béatrice, elle puise dans ses ressources. Elle pleure et crie sa honte, elle laisse aller ses tremblements, *ça s'exprime*. Pendant ce temps, le groupe est extrêmement mobilisé, attentif et silencieux.

Je me suis approché d'elle, puis je me suis assis devant elle, en essayant de sentir la juste distance, pour lui signifier ma présence et mon soutien sans l'effaroucher. Après avoir beaucoup exprimé, beaucoup dit avec une grande émotion, elle se lève, regarde le groupe, fait le tour des regards. Elle ne tremble plus. Je lui demande ce qu'elle voit. Maintenant, elle voit les personnes du groupe, elle fait la dissociation entre le groupe familial et le groupe réel. Elle voit le groupe de ses collègues et se resitue comme collègue avec eux. Puis, Béatrice derrière qui elle s'était réfugiée, intervient fiévreusement, très excitée : « Il faut à tout prix que je dise quelque chose maintenant : je suis biochimiste et je travaille en ce moment pour le Ministère de l'Intérieur sur un projet de recherche pour mettre au point un médicament pour traiter les blessés de guerre qui ont été gazés ». Surprise, étonnement, silence.

C'est cela que j'appelle la beauté naturelle, qui naît de cette spontanéité créatrice suscitée par le champ groupal. Et même par le Self groupal ? Le processus de figurabilité contient les préfigurations à partir de quoi *Ça se fait tout seul*. La constellation familiale s'est mise en place d'elle-même, sans projet, sans volonté, sans l'étape du « eh bien, faisons une constellation familiale ».

CONCLUSION

Déjà en 1980, E. Kepner avait écrit un article remarquable intitulé « Le processus gestaltiste de groupe », article qui fut traduit en français par J. Corbeil et publié en 1998 dans le numéro 4 de la Revue française de Gestalt-thérapie consacré au groupe. Cet article reste étonnamment jeune. L'auteure nous rappelle que le modèle gestaltiste nous invite à sortir du « *un à un en groupe* pour travailler sur les systèmes d'interaction organisme-environnement », sur l'inter (inter-subjectif, inter-relationnel, inter-psychique). Mettre en évidence comment ça se passe dans l'inter et dans l'entité groupale.

Comme je l'annonçais dans l'introduction, j'ai essayé, dans ce texte, d'identifier de façon plus précise ce qui se passe dans l'inter et dans le champ groupal à partir des concepts de la théorie gestaltiste du Self. Je me suis plus particulièrement centré sur les concepts de Ça, fond, forme et figurabilité pour étayer l'hypothèse d'un fond groupal constitué par la circulation dans l'entité groupale d'une *émotionnalité*

à partir de quoi des formes allaient émerger et se clarifier à travers le processus de figurabilité.

Nous sommes ainsi dans une perspective où il s'agit de prendre en considération à la fois le champ et l'individu et de rentrer dans le paradigme de l'interdépendance : ce que l'un est influence le champ, ce qui se passe dans le champ a des répercussions sur l'individu et ce qui se passe est l'histoire et la co-création de tous et du champ relationnel, énergétique, vibratoire créé par la rencontre de tous. Au cours de ma carrière de psychothérapeute-anthropologue, il m'a été donné de voir et de vivre comment certains groupes humains qui œuvrent encore à partir des rituels de guérison ancestraux organisent une « cérémonie » thérapeutique pour une personne en y impliquant le quartier ou le village ou en concevant le rituel de guérison seulement dans une dimension collective (Delacroix, 2000). Car c'est l'affaire de tout le monde. L'individu porteur d'un symptôme est porteur d'un symptôme qui parle du social et c'est la raison pour laquelle il est nécessaire d'impliquer la communauté dans l'acte thérapeutique.

Le groupe thérapeutique serait-il le laboratoire de psychologie sociale clinique donnant l'occasion à l'individu et au collectif de créer un contexte particulier permettant au beau de réapparaître ? Retrouver cette spontanéité créatrice, cette beauté naturelle précédemment évoquée ; faire l'expérience que cela peut exister à certains moments dans nos vies et dans certains contextes.

Serait-ce cela, transcender le Self ? Je tiens cette expression d'E. Kepner qui m'a beaucoup interpellé quand, à la fin de son article, elle nous invite à le faire. Notre mission en tant que psychothérapeute, écrit-elle (1980), consiste à élever le niveau de conscience.

Mais surtout, le but essentiel est de faire en sorte que l'évolution du Self transcende le Self. Ceci veut dire qu'au cœur du développement personnel repose cette polarité centrale : liberté et libération d'une part et discipline et responsabilité sociale d'autre part. C'est la tension permanente entre ces deux opposés qui sous-tend chacun de nos actes.

Il s'agirait alors de capter l'énergie contenue dans les affects individuels et groupaux pour que la force du groupe l'oriente vers des actes collectifs de re-création pour retrouver un certain art de vivre, un certain plaisir à vivre et peut-être le sens de l'esthétique.

Références

- Avron, O. (1985). « La psychanalyse et le groupe : énergie libidinale et émotionnalité ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1985, 1-2. Toulouse : Éd. Erès.
- Benghozi, P. (2003). « Esthétique de la figurabilité ». *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2003, 2. Toulouse : Éd. Erès.
- Delacroix, J.-M. (2000). *Ainsi parle l'esprit de la plante. Un psychothérapeute français à l'épreuve des thérapies ancestrales d'Amazonie*. Genève : Éd. Jouvence.
- Delacroix, J.-M. (2006). *La troisième histoire. Patient-psychothérapeute : fonds et formes du processus relationnel*. Paris : Éd. Dangles.
- Kepner, E. (1998). « Le processus gestaltiste de groupe ». *Revue du Collège européen de Gestalt-thérapie*, n° 4. Éd. l'Exprimerie.
- Les Cahiers de Gestalt-thérapie (1998). « Le groupe en Gestalt-thérapie ». *Revue du Collège européen de Gestalt-thérapie*, n° 4. Éd. l'Exprimerie.
- Pagès, M. (2002). *La vie affective des groupes*. Éd. Dunod.
- Parlett, M. (1999). « Réflexions sur la théorie du champ ». *Revue du Collège européen de Gestalt-thérapie*, n° 5. Paris : Éd. l'Exprimerie.
- Perls, Hefferline, Goodman (1951). *Gestalt-Thérapie*. Paris : Éd. l'Exprimerie.
- Sheldrake, R. (2001). *L'âme de la nature*. Paris : Éd. Albin Michel.

Abstract

The author explores how the concepts of the theory of the Self presented by Perls, Hefferline and Goodman in 1951, and also taught in several training institutes, may apply to group psychotherapy. In this paper, he proposes the hypothesis that in order for figures to emerge in a group situation, it is necessary to first be attentive to the group ground. The main concepts discussed are those of group ground, group Id, « *in-formation* » and « *figurability* » ; he speaks about a « *natural beauty* » that comes from the creative spontaneity initiated by the Self, the « *integrating agent* » and « *acting force* ».

Art-thérapie, intersubjectivité et Gestalt

Pour une intervention novatrice
auprès de dyades parent/enfant

Pierre PLANTE et Marc-Simon DROUIN

Résumé

Le but de cet article est de vous présenter sommairement les éléments constitutifs d'un projet d'intervention novateur auprès d'enfants issus de familles vivant un niveau de détresse psychologique important. Cette intervention est caractérisée par le recours à l'art-thérapie et fait une place centrale au concept d'empathie dans l'intervention auprès de la dyade parent/enfant. Les résultats obtenus auprès d'un groupe de dyades parent/enfant sont prometteurs, tant au niveau de l'amélioration des relations des relations interpersonnelles des participants qu'au niveau du développement des stratégies alternatives d'intervention.

INTRODUCTION

Dans bien des familles, la relation parent/enfant est devenue particulièrement difficile, voire inexistante. Plusieurs facteurs de stress peuvent nuire au développement et au maintien d'une relation de base saine ou suffisante au plein épanouissement de l'enfant. Le champ phénoménologique et social dans lequel évolue la cellule familiale peut faire place à bon nombres d'écueils et ce, particulièrement dans les quartiers les plus défavorisés. Un projet de recherche combinant à la fois des éléments de thérapie familiale, d'art-thérapie, d'intersubjectivité et de Gestalt a été conçu pour intervenir auprès de familles en difficulté afin de renforcer le lien parent/enfant.

Le but de cet article est de vous présenter sommairement les éléments constitutifs de ce projet, tant au point de vue théorique que pratique, ainsi qu'un aperçu des résultats obtenus. Ce projet a été réalisé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve où nous retrouvons

plusieurs familles vivant un niveau de détresse psychologique important. Les sections suivantes présenteront des notions se rapportant à l'intervention auprès des enfants et des familles, du développement de l'art-thérapie et de l'empathie comme élément de changement au sein de la dyade en art-thérapie. Par la suite, nous mettrons l'emphase sur les éléments concrets de l'intervention proposée, soit l'approche préconisée par l'intervenant dans ce projet ainsi qu'un résumé de la modalité d'intervention. Dans la dernière section, nous offrirons un aperçu des résultats obtenus auprès de notre population cible.

INTERVENTION AUPRÈS DES ENFANTS ET DES FAMILLES

Depuis quelques années, plusieurs thérapeutes reconnaissent que pour créer une intervention efficace et durable auprès des enfants, il est nécessaire, du moins dans certains cas, d'effectuer des séances à visée thérapeutique qui impliquent aussi les parents. Par exemple, pour Winnicott (1971) ou Lebovici (1992), ces rencontres prenaient la forme de consultations thérapeutiques qui servaient à évaluer la relation parent/enfant et à leur donner des conseils pouvant être bénéfiques. Pour Lebovici (p. 20), cette voie nouvelle apparaît prometteuse :

C'est une voie vraiment nouvelle qui débouche sur des perspectives thérapeutiques préventives et par là très intéressantes. Cela conduit même à des réflexions plus générales sur la psychopathologie... une psychopathologie du développement qui ne se limite pas à l'individu, qui intègre cet espace, cet intervalle entre deux êtres. L'étude de la pathologie interactive constitue un domaine réellement nouveau.

Il arrive que dans certaines situations familiales, les parents ne reconnaissent pas leur part de responsabilité dans les difficultés que présente l'enfant. Dans certains cas plus exacerbés où la négligence parentale peut être en cause, les parents n'admettent même pas que leur enfant vive des difficultés ; ils sont présents à la consultation, car ils y ont été obligés par l'ordonnance d'un tiers (i.e. l'équipe d'intervenants scolaires, directeurs et professeurs, qui exercent une grande influence à ce niveau, allant parfois jusqu'à l'interdiction d'un retour en classe sans la consultation auprès d'un professionnel de la santé).

Suite à une évaluation, des services précis sont offerts à l'enfant et aux parents. Dans la plupart des cas, l'enfant seul (surtout d'âge scolaire) sera rencontré en psychothérapie. Dans certains cas plus rares, des rencontres avec parent et enfant sont proposées. On recom-

mande également à des enfants de faire partie d'un groupe d'enfants du même âge et présentant des difficultés semblables : autant les psychoéducateurs, les psychologues que les art-thérapeutes proposent cette alternative.

Cependant, on constate l'apparition de certains blocages lorsque les parents ne sont pas directement ou indirectement impliqués dans le processus thérapeutique de l'enfant. Dès lors, le travail accompli avec l'enfant est miné par le manque de réceptivité des parents, qui ont tendance à percevoir l'enfant sous une seule et unique vision (du moins celle qui étiquette l'enfant). Face à cette résistance, il est difficile d'aider l'enfant et d'améliorer la situation.

L'enfant qui a été référé en psychothérapie individuelle ne reconnaît pas toujours qu'il a des difficultés ou qu'il lui est possible d'obtenir de l'aide. Souvent, ces enfants n'auront aucune demande ou aucune attente vis-à-vis la thérapie ; ils reprennent plutôt les commentaires (et la demande) des parents. Ils auront aussi cette tendance, concordante avec les dires des parents, à se percevoir comme étant les seuls responsables de la dynamique familiale.

Cependant, lorsque la thérapie s'amorce et que l'enfant arrive à prendre une distance par rapport à sa situation, la possibilité d'instaurer un changement dans sa vie dépendra alors de la capacité de sa famille d'être à l'écoute. La fermeture des parents constitue alors une résistance au changement et perturbe le développement du processus thérapeutique ; des rencontres avec eux s'avèrent alors nécessaires.

Nos différentes expériences de travail dans les milieux offrant des services cliniques nous ont permis de constater l'importance d'intéresser les parents aux processus. Le travail auprès des enfants, des adolescents et même des jeunes adultes démontre à quel point la présence des parents peut accélérer le processus thérapeutique. Ainsi, nul besoin d'attendre que l'enfant ou l'adulte formule en mots (ou en créations métaphoriques) la situation à la maison, car les rencontres parent/enfant provoquent *in vivo* toute la richesse (teneur) de la dynamique conflictuelle.

Dans les situations où la collaboration des parents n'est pas possible, le thérapeute doit user de créativité pour trouver une façon d'échanger avec les parents et ainsi stimuler une réponse positive de leur part. Dans ces cas, la situation est très difficile à gérer. Ne pas impliquer le parent, tout en sachant qu'il possède une part de la résolution du problème, peut prolonger le nombre de rencontres et provoquer l'impatience des participants. Au contraire, être trop

entreprenant vis-à-vis des parents, montrant ainsi qu'ils ont en effet un rôle à jouer, peut aussi pousser ces derniers à mettre fin aux rencontres.

Pour le meilleur intérêt de l'enfant, face à un parent rébarbatif ou récalcitrant, un fragile équilibre de coopération doit être installé afin de l'emmener à investir le processus thérapeutique. Il nous faut trouver une méthode d'intervention qui puisse être stimulante autant pour l'enfant que pour le parent, et qui permette de travailler sur leur relation sans que ce soit trop confrontant afin de conserver et soutenir leur implication. Les expériences acquises en art-thérapie nous ont permis d'ouvrir une piste intéressante pour venir en aide aux parents et aux enfants vivant des situations conflictuelles.

DÉVELOPPEMENT DE L'ART-THÉRAPIE

Au début du XIX^e siècle, un nouveau courant lié à l'utilisation de l'art en psychothérapie prend forme aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Pour ce dernier pays, on associe le développement du mouvement art-thérapie aux travaux d'Adrian Hill, un artiste peintre qui en découvrit les bienfaits alors qu'il était en rémission de la tuberculose. Il utilisa d'ailleurs l'art-thérapie auprès de soldats atteints de tuberculose lors de la Deuxième Guerre mondiale (Hogan, 2001).

À la même période, aux États-Unis, on associe le développement de l'art-thérapie aux travaux de Margaret Naumburg et d'Edith Kramer (Rubin, 1987). Naumburg, psychothérapeute d'orientation psychanalytique, travaillait principalement avec les adolescents et les adultes. Pour plusieurs auteurs, c'est elle qui propose pour la première fois le terme d'art-thérapie (la composition anglophone de *art therapy* ne sera d'ailleurs pas modifiée lors de sa francisation). Dès 1914, Naumburg fonde une première école axée sur les principes de l'art-thérapie. Il faut préciser que, suite aux divergences de position au sujet de l'orientation théorique de la pratique de l'art-thérapie, principalement avec Edith Kramer, Naumburg en vient à parler de son approche comme étant de « l'art-thérapie d'orientation dynamique ».

Pour Naumburg (1987), l'art-thérapie procure certains avantages que nous ne pouvons retrouver avec d'autres approches. Ainsi, l'art-thérapie d'orientation dynamique permet l'expression directe des rêves, des fantaisies et autres expériences qui apparaissent en premier lieu sous forme d'images et non sous forme de mots. Cette approche permet aussi la projection sur un support artistique du matériel inconscient et demeure moins soumise à la censure, contrairement à l'expression verbale. De cette façon, selon Naumburg, le

processus thérapeutique peut être accéléré. De plus, les réalisations, du moins les œuvres plastiques, sont durables et permanentes. Leur contenu ne peut être effacé ou oublié, ce qui évite le déni. Finalement, l'art-thérapeute encourage le client à prendre lui-même la position d'interpréter ses œuvres, ce qui encourage ce dernier à prendre une distance vis-à-vis sa création, diminuant ainsi la dépendance du thérapeute et encourageant son autonomie.

Naumburg qui, dès 1947, avait déjà publié des livres sur des aspects théoriques de ce que devrait être l'art-thérapie, sera confrontée à une position divergente, celle d'Edith Kramer, art-thérapeute provenant avant tout du domaine de l'enseignement de l'art et très proche des positions défendues par Viktor Lowenfeld, qui se pose en ardent défenseur d'une « non-séparation de l'éducation artistique et de la thérapie » (Sudres, 1998, p. 15). De là, d'ailleurs, émergera la distinction entre *art as therapy* de Kramer et *art psychotherapy* de Naumburg.

En 1958, Kramer publie *Art as Therapy with Children*. Sa position diverge de celle de Naumburg qui porte avant tout son regard sur le processus de création. Elle a une vision plus holistique de l'art-thérapie, proposant « une intégration sereine d'apprentissages artistiques, pédagogiques et thérapeutiques dans la formation des art-thérapeutes » (Sudres, 1998, p. 16). En fait, Kramer dit connaître les principes théoriques sous-jacents à la thérapie mais préfère ne pas intervenir dans le processus de création et n'offrir que très peu d'interprétation.

Aujourd'hui, on reconnaît l'art-thérapie comme étant riche d'une diversité d'approches. En fait, comme pour la psychologie en général, on retrouve des intervenants se situant à l'intérieur des trois grandes écoles reconnues, soit la psychodynamique, l'humanisme et la vision cognitiviste/comportementale (Rubin, 1987a). De plus, on retrouve aussi un engouement, à l'intérieur des écoles de formation, pour une orientation dite éclectique (Wadeson, 1987a). Cependant, avec tout ce bagage historique, puisant à la fois autant dans le large éventail de la psychologie que dans ses racines au niveau des Beaux-Arts et de l'enseignement de l'art, l'art-thérapeute et l'art-thérapie se construisent tranquillement une identité et un langage qui leur sont propres.

L'ART-THÉRAPIE ET L'EMPATHIE COMME ÉLÉMENT DE CHANGEMENT AU SEIN DE LA DYADE

Afin d'effectuer un changement au sein de la dyade, comme porte d'accès, notre choix s'appuie sur le recours à la création plastique. À notre avis, l'art est un mode d'expression de soi qui aide les membres

de la dyade à se redécouvrir, à être en contact avec les besoins, désirs, fantaisies de chacun, bref le monde subjectif de soi et de l'autre. À ce sujet, nous pouvons faire un parallèle fort intéressant avec l'approche intersubjective. Cette dernière a pour fondement que la réalité objective, bien que présente, demeure inaccessible, car notre perception n'est que subjectivité. Cette subjectivité est le résultat de nos expériences émotionnelles vécues qui façonnent notre façon d'appréhender le monde (Buirski et Haglund, 2001). Selon ces auteurs, cette construction interne n'est pas fixe, elle continue à être remodelée par nos nouvelles expériences. Le but d'une telle approche, par la rencontre intersubjective, est de mettre en lumière ces constructions, mais pas nécessairement de les modifier.

Dans un tel cadre, le thérapeute doit avoir une attitude d'ouverture à l'autre et tenter, par sa propre subjectivité, de saisir cette réalité subjective de l'autre car, selon Buirski et Haglund (2001), sans la subjectivité de chacun il ne peut y avoir d'intersubjectivité. Selon ces derniers, une dimension fondamentale de cette approche est le recours à l'empathie (plus précisément l'accordage émotif (*affect attunement*) comme étant la méthode pour être à l'écoute, une façon de créer un pont avec la subjectivité du client et de donner du sens à ses expériences subjectives. Dans une telle approche, une grande part de l'intervention sera orientée sur la dimension émotive associée aux expériences vécues. D'ailleurs, toujours selon ces auteurs, la capacité du thérapeute à être bien en contact avec cette dimension affective du client devient une expérience favorable à l'avancement de la psychothérapie.

Tel que mentionné, une grande part de cette construction subjective prend son origine sur le plan des expériences émotionnelles vécues par l'enfant auprès des personnes significatives. À travers ces expériences, l'individu construit sa perception du monde, sa subjectivité qui vient, par la suite, teinter sa relation au monde. La façon de percevoir le changement par les tenants de l'approche intersubjective s'apparente beaucoup à la théorie proposée par Stern (1995). Pour Buirski et Haglund (2001), lorsqu'un élément subit une modification à l'intérieur d'un système dynamique, c'est l'ensemble de ce système qui se trouve en état de déséquilibre et doit conséquemment s'accommoder à la nouveauté. En thérapie, lorsque l'organisation subjective d'une personne se modifie, c'est l'ensemble de ses représentations de soi et des autres qui change et des significations nouvelles émergent quant au passé et au présent de la personne.

Ce déséquilibre chez l'individu, ce malaise éprouvé, devient alors la dimension souhaitable au changement. Cependant, le choix du tra-

vail en dyade possède à notre avis un impact plus important, car au lieu d'avoir recours au thérapeute comme étant l'objet-soi du travail thérapeutique, nous avons recours à la dyade (au lien parent/enfant déjà existant) qui est, en soi, beaucoup plus significative et par laquelle toute modification peut avoir un effet beaucoup plus durable. Dans un tel cadre, le fait de soutenir et consolider la dimension empathique de la relation parent/enfant favorise un lien d'attachement plus fort.

À ce sujet, selon Feshback (1997), plus l'attachement à une personne est solide, plus cette relation sera empathique. Il précise aussi que les mères possédant un faible capacité d'empathie auront tendance à avoir des enfants plus anxieux, dépressifs et démontrant un niveau d'agressivité plus élevé. En fait, la capacité du parent à être empathique aux expériences vécues par son enfant peut influencer positivement le développement de l'enfant, ce qui, selon le même auteur, concorde avec les postulats de l'approche intersubjective.

Le choix de s'appuyer sur les principes de l'approche intersubjective prend son sens dans le fait que l'intervention que nous souhaitons proposer utilise, comme porte d'entrée dans la dyade, des dimensions importantes de l'interaction. Cette interaction vécue s'effectue à deux niveaux : dans l'espace de rencontre (le lieu) et dans l'espace de création. À ce sujet, Sami-Ali (1974, p. 116) exprime bien comment la création d'une œuvre devient en elle-même un espace de projection lié à son auteur :

L'espace du fantasme, rendu à son essence corporelle, peut enfin se structurer à partir d'un processus de projection géométrique impliquant une correspondance terme à terme entre le corps propre et ce plan de projection qu'est la feuille blanche. La géométrie projective, coïncidant avec l'expérience vécue, semble prolonger dans le monde des objets un pouvoir de projection inhérent au corps propre.

Ce double niveau de rencontre contribue à emmener les protagonistes de la dyade à être plus sensibles aux préoccupations de chacun, en fait à être plus empathiques face à l'autre. Ainsi, nous pouvons situer notre approche comme étant axée sur l'interaction avec une mobilisation particulière sur le plan de l'empathie, cette dernière jouant un rôle favorable au changement de la dynamique relationnelle.

La relation intime entre l'empathie et l'art est digne d'intérêt. À l'origine, le mot « empathie », de l'allemand *Einfühlung*, n'avait aucun lien avec la psychothérapie en tant que tel (O'Hara, 1997). Au contraire, ce mot tire plutôt ses racines du niveau artistique, référant au processus de l'artiste, à son intuition et à sa tentative d'être en communion avec son sujet d'intérêt (pour une revue de l'importance de l'empathie en psychothérapie, voir Drouin, 2003). D'ailleurs,

pour le Collins English Dictionary (1990), l'empathie est associée à une *attribution to an object such as a work of art, of one's own emotional or intellectual feelings about it*.

Pour Forestier (2000), cette perception associée à l'art, à l'expression créatrice de toute sorte (plastique, musicale, etc.) est en fait ce qui la distingue des approches ayant recours à l'art dans la psychologie en général (que Forestier identifie comme étant des psychothérapies à support artistique). Pour lui (p. 31), la dimension contemplative, l'attrait esthétique de l'expression créatrice, échappe à la compétence d'autres approches en psychothérapie, car elle nécessite l'aide et le soutien de l'intervenant/artiste (art-thérapeute) pour que celle-ci soit poussée plus loin, en plus d'une connaissance de la matière utilisée.

Nous avons compris que l'œuvre d'art concerne la contemplation, c'est-à-dire la situation de l'homme qui fixe et concentre son attention sur une production artistique, et l'action, c'est-à-dire la production volontaire d'une œuvre d'art par un homme. Il s'agit là des deux aspects qui vont caractériser le contact de l'homme avec l'œuvre d'art, de l'extérieur vers l'intérieur de l'homme pour la contemplation, de l'intérieur vers l'extérieur pour l'action.

À ce sujet, Forestier (2000, p. 18) ajoute que « réduire l'art au psychologique, c'est oublier des composantes importantes comme l'implication corporelle, l'intention, la transcendance esthétique, la sensorialité ou bien la sensibilité au goût ». Schuwer (1962, p. 50), quant à lui, mentionne que c'est par le contemplatif que « la subjectivité humaine rejoint la réalité subjective de la matière ».

L'art revêt donc un vaste éventail d'expressions de soi, impliquant à la fois les dimensions symbolique, physique et intellectuelle. Devant un tel constat, le recours à l'expression plastique comme élément de communication (évidemment ajouté à l'expression verbale) prend tout son sens au sein d'une psychothérapie ayant pour objectif de renouer le lien entre le parent et l'enfant. D'ailleurs, pour Forestier (2000, p. 40), « l'indication thérapeutique pour améliorer les troubles de la relation et de la communication se trouve naturellement dans le champ d'action de l'art-thérapie ». En fait, l'expression par l'art laisse émerger une communication de soi beaucoup plus authentique (Linesch, 1993). Nédoncelle (1967, p. 34) dira à ce sujet que l'art est un langage et « c'est même le seul langage artificiel qui puisse d'emblée être compris par tout le monde ».

Pour Forestier (2000), le plaisir associé à l'activité artistique inclut une réaction physiologique et psychologique (perceptions (domaine du corps) et conceptions (domaine de l'esprit)). Le plaisir englobe

l'ensemble des mécanismes neuro-psycho-physiologiques et les états émotionnels liés à ces mécanismes. Il ajoute (p. 36) : « Cependant, le plaisir est un effet dont la cause peut déterminer la nature. Il existe donc des plaisirs particuliers comme le plaisir esthétique ».

En fait, l'art, et plus particulièrement l'expression plastique, a besoin du regard pour exister, sinon elle n'a qu'une existence endormie, explique Nédoncelle (1967). Selon ce dernier, l'œuvre a besoin de notre complicité bienveillante, sans quoi elle s'effondre. Devant une œuvre, en tant que spectateur, il faut être de jeu avec elle pour qu'elle prenne vie. Il est donc aisé, ici, de faire le parallèle avec cette attitude de rencontre à l'autre, « attitude de seuil » exprimée par Jager (1996), où l'enfant a besoin du regard contemplatif pour exister. Dans le cadre des ateliers proposés, cette attitude de rencontre entre le parent et l'enfant, ce jeu intersubjectif, permet donc à chacun de se recréer, de se reconnaître, d'exister à nouveau.

LES MODALITÉS D'INTERVENTION PROPOSÉES

Approche préconisée par l'intervenant

L'art-thérapie, dans sa grande diversité d'approches au niveau de l'intervention (ayant comme polarités l'*art as therapy* jusqu'à la psychothérapie à support artistique), nécessite que nous choissions les balises à instaurer en fonctions des objectifs visés. Dans le cas présent, nous optons beaucoup plus pour une approche dite « art as therapy ». Dans la présente section, nous expliquerons ce choix.

Tout d'abord, nous choisissons de créer un lieu où l'intervenant, plutôt que d'être à la quête des dimensions inconscientes qu'il essaie de faire émerger par un recours important à l'interprétation, tente plutôt de privilégier l'établissement d'un cadre favorable à la réalisation des œuvres. Pour ce faire, le thérapeute devient alors un allié de la dyade et un soutien à l'exploration créatrice (Kramer, 1971). L'intervenant fait donc le choix de favoriser l'aide sur la dimension technique (nécessitant une connaissance des médiums utilisés) ainsi qu'un soutien sur le plan relationnel à l'intérieur de la dyade (attitude entre les partenaires).

D'ailleurs, selon Kramer (1971), le soutien qu'apporte le thérapeute au niveau du processus à la création, lorsqu'un succès est atteint, aide le participant à se sentir compris. Selon elle, cette capacité à être sensible aux besoins des participants encourage le processus créatif chez eux, contrairement à l'interprétation qui aurait pour effet de risquer l'établissement d'un processus défensif. Le thérapeute

installe donc un cadre ludique où chaque partenaire est invité à être de jeu avec l'autre, favorisant ainsi cette rencontre intersubjective (Gadamer 1996).

Dans un tel cadre, l'intervenant encourage le parent et l'enfant à se soutenir l'un l'autre pendant la réalisation des projets (selon les forces et faiblesses de chacun). Ainsi, par exemple, un parent peut aider son enfant, démontrant des difficultés à bien ériger une structure de carton, à avoir recours à des fondations plus solides alors qu'un enfant, dans le cas d'un parent plutôt défensif, peut encourager ce dernier être à plus spontané au niveau de la création. Ces ateliers provoquent donc un effet miroir intéressant où l'un et l'autre s'entraident et deviennent mutuellement empathiques.

Dans un tel cadre, l'intervenant est avant tout le thérapeute de la dyade parent/enfant (Proulx, 2003). Porter une attention sur chaque individu, dans la situation d'intervention en groupe, rendrait le travail impossible et ferait perdre à l'intervenant la capacité d'être disponible à chacun. En fait, comme Proulx (p. 18) le précise : « *The parent becomes the child's therapist, the child becomes the parent's therapist, and the art therapist becomes the facilitator* ».

Demeurer à l'extérieur de la dyade, de façon à soutenir la relation, être un facilitateur, correspond d'ailleurs à cette idée que l'intervenant ne doit pas se substituer au parent à l'intérieur de cette dyade. Il doit encourager le parent à être « juste assez bon » (good enough), car faire autrement pourrait transformer le thérapeute en ce « bon parent » désirable aux yeux de l'enfant. Discrediter le parent peut avoir un double effet, soit de devenir le parent désirable aux yeux de l'enfant et, en même temps, de donner l'impression (ou confirmer leur appréhension) d'être un parent inadéquat (Proulx, 2003).

À l'intérieur de ce type de cadre, le groupe prend la forme d'un espace transitionnel (Winnicott, 1975), et les projets réalisés (à l'intérieur des dyades) deviennent des « créations transitionnelles » (Proulx, 2003) où les aires de chacun se rencontrent. Le thérapeute a donc pour tâche de créer un lieu où les participants se sentent invités au jeu, un espace sans jugement où parents et enfants sont invités à jouer. Cette rencontre est nécessaire pour que le jeu, l'intersubjectivité, puisse se réaliser, sans quoi la psychothérapie ne pourrait être amorcée. Selon Winnicott (1975, p. 71), le jeu est essentiel, car il permet le chevauchement des aires de chacun, un espace potentiel, un lieu de rencontre où les « enrichissements » pourront intervenir. Cet espace devient donc un lieu expérimental, un laboratoire qui, nous croyons, lorsque vécu avec succès, peut avoir un effet influençant l'ensemble de la dynamique relationnelle. Il poursuit (p. 76) :

C'est en jouant, et seulement en jouant, que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité toute entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi.

Influence de la perspective gestaltiste

Notre approche est également fortement influencée par certains concepts centraux de la perspective gestaltiste. Plusieurs thérapeutes et théoriciens de la Gestalt se sont prononcés sur l'importance du champ social dans l'intervention thérapeutique (voir *Revue québécoise de Gestalt*, 2004). L'approche que nous préconisons dans cette intervention va au-delà de la notion de champ phénoménologique propre à l'individu pour y inclure des dimensions du champ social. Comme nous le verrons plus loin dans la section sur le choix des activités thérapeutiques, nous tenons compte à la fois du champ phénoménologique de l'individu mais également de la dyade parent/enfant, de la triade parent/enfant/thérapeute et également du champ formé par le groupe de thérapie qui représente, en quelque sorte, un microcosme du champ social dans lequel chacun des participants évolue.

Cette prise en compte du champ social permettra possiblement une meilleure intégration des changements survenus chez les sujets et un meilleur maintien de ces changements dans le temps. On a souvent reproché à la situation thérapeutique traditionnelle de constituer un univers à part dans la réalité du client et qu'en conséquence, les expériences singulières qu'il pouvait y vivre étaient difficilement transférables dans sa vie de tous les jours. Nous croyons fermement que notre projet peut permettre de pallier partiellement cette lacune.

Les notions de frontière-contact et de modes de régulation de ces frontières sont particulièrement centrales à l'intervention que nous souhaitons développer. En effet, le recours à l'art permet une gestion et une régulation créatrice de la frontière-contact. En utilisant une stratégie novatrice de l'expression de soi par l'art, nous plaçons nos sujets dans un espace intersubjectif favorisant une nouvelle forme de contact avec l'autre qui permet de maîtriser, dans une certaine mesure, le recours à des mécanismes rigides de rapport à soi et à l'autre. La présence du groupe et les échanges ludiques et inhabituels entre les membres qui le composent permettent également un ajustement créateur multimodal.

La notion de confluence est également au cœur de l'intervention que nous proposons. La confluence est, pour ainsi dire, le parent pauvre des modes d'ajustement et de résistance au contact. Elle est souvent considérée exclusivement en tant que résistance au contact

en thérapie individuelle. Le client confluent est souvent perçu comme soumis face à son thérapeute, refusant d'utiliser son pouvoir de décision et d'autonomie.

Pourtant, notre capacité de vivre en société dépend largement de notre capacité de confluence volontaire et temporaire. L'empathie est, en général, associée à la projection en tant que mécanisme d'adaptation et de résistance au contact, mais il est permis de penser que la confluence participe à sa façon à ce phénomène. En demandant à des clients, à l'intérieur d'une dyade de thérapie, de créer ensemble une œuvre, nous les invitons à exprimer leur subjectivité tout en tenant compte de la subjectivité de l'autre et de la nécessité d'intégrer le travail de l'autre à leur création commune. Nous les invitons à une collaboration empathique qui nécessite ou encore permet de développer l'aspect sain de la confluence.

Choix des ateliers

Le choix des ateliers devait donc être en communion avec l'approche théorique proposée. En fait, nous pouvons dire que, de façon générale, tout atelier, pour être sélectionné, devait répondre à cinq critères principaux (ces points seront développés par la suite) :

1. Être, avant tout, axé sur le plaisir, favorisant ainsi le jeu au sein de la dyade ;
2. Être adapté au niveau du développement de l'enfant ;
3. Favoriser une diversité des expériences sensorielles et symboliques ;
4. Offrir des résultats accessibles et gratifiants sans pour autant exiger une exécution nécessitant des talents en art ;
5. Favoriser une progression, en passant par des réalisations non-différenciées vers des projets différenciés au sein de la dyade, ainsi qu'en passant de la dyade fermée vers l'ouverture au groupe.

L'accent mis sur le plaisir au niveau du choix des projets à réaliser est avant tout pour assurer la participation des membres de la dyade, mais aussi pour préserver leur investissement dans la suite du processus. Des ateliers intéressants incitent les participants à prendre plaisir au jeu, à s'oublier dans le jeu (Gadamer 1996). Ce jeu, tel qu'il a été mentionné, devient essentiel au changement car il encourage une attitude réceptive, respectueuse de la subjectivité de l'autre plutôt qu'une attitude de confrontation.

Le choix d'avoir des ateliers adaptés au niveau du développement de l'enfant, incite le parent à ne pas embarquer dans des

processus de création trop élaborés pour l'enfant, au point où ce dernier devienne spectateur du projet et non partenaire à part entière. Faire autrement aurait pour effet de ne pas favoriser le jeu, mais plutôt de nuire à la collaboration entre eux. De plus, ce choix nous permet d'identifier la capacité du parent à rejoindre son enfant là où il se trouve, à créer un contact avec lui, d'entrer en contact avec son propre passé et ses expériences vécues (parfois ses propres blocages qui peuvent le retenir de se laisser aller à de tels projets).

L'importance d'avoir accès à une diversité de matériaux, à une diversité sensorielle, a pour objectif d'emmener les parents et les enfants à vivre des expériences variées, mais aussi d'éviter que les rencontres ne deviennent une spécialisation sur un mode de création particulière (par exemple : uniquement des projets de murales et de peinture). De plus, le type de projet et les médiums utilisés doivent favoriser une exploration beaucoup plus créatrice et symbolique, contrairement à des projets (par exemple, le dessin à l'aide de crayons de couleur) qui pourraient facilement encourager les participants à avoir recours à des images stéréotypées.

De cette façon, les œuvres réalisées ouvrent l'accès à un monde d'images porteuses de sens qui atteint le spectateur et son auteur, procurant un saisissement esthétique, dimension qui n'est pas celle liée à l'interprétation (qui demeure trop rationnelle). Ainsi, comme nous le verrons, les médiums offerts, que ce soit l'argile, le plâtre, la farine, le carton ou encore les épices et la gouache, incitent les participants à vivre des expériences différentes et très variées.

En fait, la diversité offerte sur le plan de l'apparence, de la texture, et même des odeurs (dans le cas des épices), amène les participants à faire des liens symboliques personnels qui enrichissent les échanges. Certaines rencontres nécessitent le travail à l'aveugle et d'autres impliquent le toucher (caresser le visage lors de la réalisation des masques). Cette variété d'activités et d'explorations invite les membres de la dyade à vivre la relation de façon très diversifiée. Ainsi, au lieu d'avoir recours à la parole, parents et enfant embarquent dans un mode de communication multisensorielle, ce qui peut être bénéfique lorsque cette communication apparaît d'ailleurs fermée. Greenspan et Torndike-Greenspan (1986, p. 26) encouragent beaucoup cette dimension dans le rétablissement de la communication au sein de la dyade :

Pouvoir se servir de ses sens pour appréhender la complexité et la richesse du monde extérieur est également l'une des conditions essentielles du développement affectif. Si, au cours de l'enfance, on rejette la plus grande partie des messages transmis par les organes des sens, on

met en place un type de fonctionnement affectif qui, s'il se perpétue, privera l'adulte de l'accès à la totalité du champ des affects.

Dans le choix des ateliers, si nous souhaitons soutenir l'investissement des participants, il est essentiel que les projets de création demeurent accessibles au niveau technique, tout en permettant des résultats très créatifs et parfois inattendus. Comme il a été mentionné, faire le choix de projets où les participants peuvent avoir trop rapidement recours à des éléments stéréotypés peut grandement entraver le processus créatif (Kramer, 1971). À ce sujet, les ateliers réalisés par René Bernèche nous ont grandement inspirés. Ces derniers, axés avant tout sur le processus créatif en ayant recours à des matériaux parfois inusités (par exemple, la réalisation de dessins avec l'aide de ficelles, création de projets à l'aveugle, etc.) donnent des résultats esthétiquement plaisants qui procurent une satisfaction tout en ayant un impact positif au niveau de l'estime de soi. Une telle expérience, réussie, devient alors un tremplin vers le souhait d'en répéter l'expérience.

Cette position est d'ailleurs en parfait accord avec la spirale développementale (*Developmental Spiral*) proposée par Basch (1995). Selon cette perspective, lorsqu'un individu éprouve du succès dans la réalisation d'une action, il développe son sentiment de compétence et rehausse son estime de soi. Ces deux éléments assurent, à leur tour, la poursuite du développement de l'individu.

Finalement, le choix des activités doit permettre le passage d'une situation très intime entre le parent et l'enfant (projet en collaboration où les identités se confondent) aux projets individuels. Par la suite, les participants se dirigent vers la création de dyades nouvelles (où enfants et parents de dyades différentes collaborent ensemble) pendant quelques rencontres, pour finalement terminer dans un projet de groupe.

Cette progression assure certaines dimensions importantes. Tout d'abord, elle permet de respecter le rythme d'ouverture des participants envers le groupe, en leur laissant le temps de pouvoir apprivoiser le lieu de rencontre. Le concept d'espace transitionnel prend ainsi tout son sens ici. Cet espace favorise la rencontre intersubjective, la création d'un lien sécurisant et encourage le développement d'une attitude de jeu entre les partenaires. Pour ce faire, le thérapeute doit assurer un cadre ludique et sans jugement. De cette façon, cette progression offre aux partenaires de la dyade la chance de recréer ce lien d'origine entre eux, l'unité relationnelle la plus fondamentale (Stern, 1995).

Une fois cette base acquise, cette sécurité établie, le choix des ateliers devient une métaphore au développement de l'individu, passant de projets associés à la symbiose, au mouvement vers l'autonomie, puis vers la communauté (le groupe). La collaboration entre les parents et les enfants, sous forme de nouvelles dyades, donne la chance à chacun de vivre d'autres types de collaboration et une distance qui permet de voir autrement leur relation et d'enrichir leur expérience. Cette expérience de distance informe aussi le thérapeute sur la capacité relationnelle de l'enfant et sur le type d'attachement qu'il entretient face à son parent.

Un projet d'intervention respectant les éléments précédents a donc été mené (exclusivement par Pierre Plante) auprès de cinq dyades parent/enfant issues de familles vivant des difficultés. Ces familles étaient toutes issues du quartier Hochelaga-Maisonneuve, quartier hautement défavorisé de la métropole. (Pour une description complète de l'intervention, voir Plante, 2005). L'intervention consistait en une rencontre préliminaire, neuf ateliers spécifiques et une rencontre d'évaluation de l'intervention.

Résultats de l'intervention

Bien qu'aucune mesure quantitative ne permette d'étoffer les résultats de cette intervention, une analyse qualitative exhaustive nous permet de tirer sept caractéristiques ayant trait aux bienfaits de cette intervention et aux aspects spécifiques rapportés par les participants.

1. Les participants ont manifesté leur appréciation face à une approche thérapeutique répondant au besoin de chacun d'avoir un lieu, un espace protégé des exigences de la vie courante, qui favorise l'intimité, le plaisir d'un moment privilégié en dyade parent/enfant, tout en permettant un ressourcement autant pour la dyade que pour l'individu (ce thème ressort chez tous les participants). À cause de sa petite taille, la participation à ce groupe est vécue comme un espace privilégié, un havre protégé qui procure intimité et répit en face des exigences et anxiétés de la vie courante. Pour les participants, ces rencontres s'inscrivent comme un moment de ressourcement et de détente agréable pour chacun, un moment qui répond aussi au besoin qu'a l'enfant de vivre quelque chose avec son parent, de vivre « hors culture », en dehors de la relation habituelle de la dyade, où chacun peut créer une relation plus harmonieuse et empreinte d'une belle collaboration. Cet aspect a un impact positif qui se prolonge sur la dynamique

relationnelle parent/enfant, il leur permet de voir qu'il est possible de créer un tel espace de bien-être, à caractère ludique. En plus, une telle activité suscite leur désir de revivre l'expérience, ce qui est bénéfique au rapprochement de la dyade.

2. Les participants ont trouvé la thérapie de groupe bien adaptée aux besoins des parents et des enfants, car elle facilite l'investissement de chacun par son recours aux arts plastiques, et au caractère ludique ; cette approche est moins confrontante que les méthodes traditionnelles verbales. La participation à ce groupe d'art-thérapie s'avère une occasion de rapprochement dans la relation parent/enfant. De plus, le processus des rencontres respecte le rythme d'ouverture de chacun vis-à-vis leur gêne, il est donc vécu de façon positive et agréable, et rend la présence des autres dyades peu confrontante.
3. Les participants ont découvert dans la démarche un espace qui permet aux membres de la dyade de redécouvrir les plaisirs de la complicité, au point de désirer changer leur emploi du temps de manière à maintenir ces moments d'activités bien au-delà de l'expérience de thérapie. Cette expérience peut se reproduire avec le même enfant ou avec d'autres enfants de la famille. Pour un enfant, ce projet a engendré le désir de vivre la même expérience mais avec l'autre parent. Les parents et les enfants s'aperçoivent des bienfaits de leur participation sur leur relation. Les rencontres sont perçues comme des moments privilégiés et réparateurs de la complicité dans la dyade. De plus, la participation démontre qu'il est possible de modifier leur emploi du temps de façon à ce qu'ils puissent continuer à s'offrir ces moments privilégiés ensemble.
4. Un espace qui offre aux membre de la dyade la possibilité de vivre leur relation différemment, de confronter leurs perceptions et appréhensions de l'autre, et leurs attitudes, autant dans la dyade que dans l'interaction avec les autres participants. Cet espace leur permet de se redécouvrir comme individu. Ils peuvent développer une complicité et une belle collaboration, ce qui a pour effet de changer la dynamique de la dyade ; chaque participant a l'impression de reprendre contrôle sur lui-même. Le groupe permet, de par le recours aux créations plastiques, de voir l'autre autrement, de prendre du recul et de mettre à jour certaines difficultés. En même temps, ces rencontres permettent à chacun de confronter son appréhension. La participation à ce groupe améliore la relation parent/enfant car elle les encourage à être plus à l'écoute des

besoins de l'autre, à être plus sensibles à ses préoccupations et désirs, ce qui a un effet positif sur les situations conflictuelles.

5. L'approche thérapeutique est bénéfique à la dyade parent/enfant à cause de l'encadrement offert par le thérapeute. Par ses compétences, il génère un espace agréable et apaisant qui suscite l'engagement. La personnalité et l'attitude du thérapeute contribuent grandement à faire de cette activité de groupe une expérience agréable. Il offre un cadre apaisant; pour certains, il revêt même le rôle d'un père symbolique. On souligne aussi que dans sa responsabilité de bien encadrer et d'organiser les activités des rencontres, il a la capacité de rendre l'expérience agréable; ainsi, il suscite l'engagement des participants, leur curiosité et même leur émerveillement vis-à-vis certains projets réalisés. L'ensemble incite plusieurs participants à vouloir renouveler l'expérience.
6. La thérapie est perçue comme une approche de groupe qui, par son caractère ludique et son ambiance, facilite la rencontre entre les participants, leur en fait voir les bienfaits et les incite à se recréer un réseau social.. Le lieu devient un espace qui permet de briser l'isolement et les participants redécouvrent les bienfaits d'un réseau social au point d'en souhaiter le rétablissement.
7. L'approche thérapeutique aide les participants à améliorer leur estime de soi et leur créativité en diminuant les résistances à la création et ce, en stimulant leur capacité à générer des idées et à prendre plaisir au processus de création (thème qui ressort chez deux participants, soit A et B).

La participation à ce groupe encourage parents et enfant à améliorer leur estime d'eux-mêmes particulièrement en diminuant l'anxiété qui provient de la crainte du jugement, crainte intérieure bien souvent projetée dans le regard de l'autre. Pour aider les participants, l'accent est mis sur le processus de création et la disponibilité à se laisser surprendre par les résultats. Ce mode d'intervention permet de réduire les résistances face à l'utilisation des arts plastiques et aide les participants à reprendre confiance en leur propre potentiel créateur.

CONCLUSION

L'élaboration et l'évaluation du projet proposé nous encouragent à poursuivre le développement d'interventions alternatives dans le cadre de l'intervention familiale. Les champs phénoménologiques

personnels et intersubjectifs se doivent d'être pris en considération dans l'élaboration de ces modalités d'intervention. Les participants de ce projet de recherche se sont permis un temps d'arrêt dans leur vie, pour retrouver une relation, un certain plaisir de vivre ensemble, sentir qu'il est encore possible de collaborer et même de réaliser des choses; c'était le cœur du projet et il semble bien que nous ayons réussi.

Les partenaires des dyades ont eu la possibilité de sortir des patterns de vie inefficaces, de s'éloigner du découragement au niveau relationnel et de retrouver l'espoir d'une relation plus harmonieuse. On peut donc dire que l'approche a atteint son objectif premier: celui de trouver une intervention thérapeutique qui permette de renouer les liens entre les parents et les enfants. Ces acquis encourageants montrent des pistes de recherche qui permettraient d'évaluer une application plus large, potentiellement profitable à d'autres groupes et au grand public.

Références

- Basch, M. F. (1995). *Doing Brief Psychotherapy*. New York: BasicBooks.
- Buirski, P. et Haglund, P. (2001). *Making Sense Together: The Intersubjective Approach to Psychotherapy*. New Jersey: Jason Aronson.
- Cane, F. (1983). *The Artist in Each of us*. Craftsbury Common: Art Therapy Publication.
- Deschamps, C. (1993). *L'approche phénoménologique en recherche*. Montréal: Guérin.
- Drouin, M-S. (2003). « L'empathie en Gestalt thérapie; quelques considérations cliniques et éthiques ». *Revue québécoise de Gestalt*, 6, 85-105.
- Edwards, M. (1987). « Jungian Analytic Art Therapy ». In *Approaches to Art Therapy: Theory and Practice*, sous la dir. de J.A.Rubins. New York: Brunner/Mazel.
- Feest, C. (1980). *Native Arts of North America*. London: Thames and Honsdon.
- Feshback, N. D. (1997): « Empathy: the Formative Years – Implications for Clinical Practice ». In *Empathy Reconsidered: New Directions in Psychotherapy*, sous la dir. de A. C. Bohart & L. S. Greenberg. Washington, DC: American Psychological Association.
- Forestier, R. (2000). *Tout savoir sur l'art-thérapie*. Lausanne: Favre.
- Gadamer, H.-G. (1996). *Vérité et méthode: Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Greenspan, S. et Thorndike-Greenspan, N. (1986). *Le développement affectif de l'enfant: De la naissance à quatre ans*. Paris: Payot.
- Hanks, P. (Ed.).(1990). *Collins Dictionary of the English Language*. (2nd ed.) London: Collins.

- Hogan, S. (2001). *Healing Arts: The History of Art Therapy*. London : Jessica Kingsley.
- Jager, B. (1996). «The Obstacle and the Threshold : Two Fundamental Metaphors Governing the Natural and Human Sciences». *Journal of Phenomenological Psychology*, vol. 27, n° 1, p. 26 – 48.
- Jaoui, H. (1995). *La créativité*. Paris : Morisset.
- Julien, G. (2004). *Soigner différemment les enfants : Méthodes et approches*. Montréal : Les Éditions Logiques.
- Klein, J.-P. (1997). *L'art-thérapie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Kramer, E. (1971). *Art as Therapy with Children*. New York : Schocken Books.
- Lebovici, S. (1992). *En l'homme, le bébé*. Paris : Flammarion.
- Liebmann, M. (1986). *Art Therapy for Groups : a Handbook of Themes, Games and Exercises*. Cambridge : Brookline Books.
- Linesch, D. (1993). «Family Systems and the Creative Process : the First Look». In *Art Therapy with Families in Crisis : Overcoming Resistance Through Nonverbal Expression*, sous la dir. de D. Linesch. New York : Brunner/Mazel.
- Lynch, V.-J. (1993). «Basic Concepts». In *Using Self Psychology*, sous la dir. de H. Jackson. Northvale : Jason Aronson.
- Naumburg, M. (1987). *Dynamically Oriented Art Therapy*. Chicago : Magnolia Street Publishers.
- Nédoncelle, M. (1953). *Introduction à l'esthétique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Petot, J.-M. (1979). Mélanie Klein : *Premières découvertes et premier système, 1919-1932*. Paris : Dunod.
- Plante, P. (2005) *Élaboration et évaluation par l'approche phénoménologique d'un groupe d'art-thérapie s'adressant à des dyades et ayant pour objectif le renforcement du lien parent/enfant*. Thèse de doctorat inédite, UQAM.
- Prinzhorn, H. (1995). *Artistry of the Mentally Ill : A Contribution to the Psychology and Psychopathology of Configuration*. New York : Springer-Verlag.
- Proulx, L. (2003). *Strengthening Emotional Ties Through Parent-Child-Dyad Art Therapy*. London : Jessica Kingsley.
- Riley, S. et Malchiodi, C. (1994). *Integrative Approaches to Family Art Therapy*. Chicago : Magnolia Street Publishers.
- Rowe C.E. (1997). «Expanding Attunement : A Contribution to the Experience-near Mode of Observation». In *Empathy Reconsidered : New Directions in Psychotherapy*, sous la dir. de A.C. Bohart & L.S. Greenberg. Washington, DC : American Psychological Association.
- Rubin, J.A. (1987a). *Approaches to Art Therapy : Theory and Technique*. New York : Brunner/Mazel.
- _____. (1987b). *Child Art Therapy : Understanding and Helping Children Grow Through Art*. New York : John Wiley and Sons.
- Sami-Ali, M. (1974). *L'espace imaginaire*. Paris : Gallimard.
- Schuber, C. (1962). *Les deux sens de l'art*. Paris : Presses universitaires de France.

- Stern, D. N. (1995). *The Motherhood Constellation: A Unified View of Parent-infant Psychotherapy*. New York: BasicBooks.
- Sudres, J. L. (1998). *L'adolescent en art-thérapie*. Paris: Dunod.
- Ulman, E. et Dachinger, P. (1975). *Art Therapy: in Theory and Practice*. New York: Schocken Books.
- Waller, D. (1993). *Group Interactive Art Therapy: Its Use in Training and Treatment*. London: Routledge.
- Wadeson, H. (1987a). *The Dynamics of Art Psychotherapy*. New York: John Wiley & Sons.
- _____. (1987b). « An Eclectic Approach to Art Therapy ». In *Approaches to Art Therapy: Theory and Practice*, sous la dir. de J.A. Rubins. New York: Brunner/Mazel.
- Winnicott, D.W. (1971). *La consultation thérapeutique de l'enfant*. Paris: Gallimard.
- _____. (1975). *Jeu et réalité: L'espace potentiel*. Paris: Gallimard.

Abstract

The aim of this article is to present an innovative model of therapeutic intervention that is focusing on art-therapy and empathy to improve the quality of the relation between a child and his parent. The results of the intervention with a group of parent/child dyads are presented and are very encouraging, regarding the impact on the improvement of interpersonal relationships and the development of alternative interventions.

La complexité selon Edgar Morin et la prise de forme en relation

Jean GAGNON

Résumé

Edgar Morin a élaboré un *nouveau discours de la méthode* pour remplacer celui de Descartes, jugé trop simplificateur pour rendre compte adéquatement de la complexité révélée par les découvertes scientifiques et philosophiques modernes. Dans un premier temps, l'auteur présente une synthèse des réflexions de Morin sur la complexité et les principes qui peuvent aider à la penser. Dans un second temps, il se sert de ces réflexions; d'abord pour mettre en lumière le caractère complexe de la théorie gestaltiste du soi, ensuite pour expliciter, développer ou réviser certains aspects de sa propre *théorie de la prise de forme en relation*.

La forme n'est qu'un instantané pris sur une transition.

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*¹

Il y a quelques années, des problèmes cliniques difficiles m'ont conduit à élaborer *le modèle de la prise de forme en relation* (Gagnon, 1999) pour rendre compte des ruptures de continuité dans l'expérience de soi et dans les relations avec autrui, dont sont affligées les pathologies limites. Prolongeant la théorie gestaltiste du soi de Perls, Hefferline et Goodman (1994), ce modèle intègre, en les recadrant, certains apports de la psychanalyse contemporaine et de la théorie générale des systèmes.

Plusieurs années de mise à l'épreuve de ce modèle dans l'enseignement et la pratique de la psychothérapie m'ont conduit progressivement aux conclusions suivantes. Il est tout d'abord plus approprié d'appeler cette conceptualisation une théorie plutôt qu'un modèle parce qu'elle correspond bien à la définition de *théorie donnée* par le *Petit Robert* (1993): « une construction intellectuelle méthodique

1 Citation tirée du Dictionnaire de poche de la langue française Larousse: citations françaises (1977). Librairie Larousse, p. 66.

et organisée, de caractère hypothétique (au moins en certaines de ses parties) et synthétique ». Alors qu'un *modèle*, c'est plutôt « une représentation simplifiée d'un processus, d'un système ».

À partir de maintenant, je parlerai donc dans ce texte de la *théorie de la prise de forme en relation*, même pour parler de ma conceptualisation de 1999. Je réserverai le mot *modèle* pour la représentation visuelle simplifiée que j'en donnerai dans un prochain article plus clinique. Ensuite, cette *théorie a une portée plus large que la problématique identitaire des pathologies limites*, car elle traite du devenir de toute personnalité, comme je le montrerai plus loin. Enfin, ma formulation initiale comporte des lacunes que je désire combler : certains aspects méritent d'être explicités ou développés, alors que d'autres doivent plutôt être révisés. Pour ce faire, j'ai senti le besoin de lui jeter un regard neuf à la lumière des réflexions contemporaines sur la complexité.²

La notion de complexité m'habitait déjà puisque j'avais fait appel au *modèle du système adaptatif complexe* de Buckley dans ma théorisation de la prise de forme en relation³. En effet, en plus de lui trouver une parenté évidente avec le concept gestaltiste fondamental d'*adaptation créatrice*, j'appréciais comment ce modèle permettait de rendre compte adéquatement et avec des concepts modernes, du conflit, de la stabilité et du changement chez l'individu et dans la vie sociale. À ma connaissance, Buckley a été un des premiers sociologues à utiliser de façon systématique la théorie générale des systèmes, la théorie de l'information, la cybernétique et la notion d'auto-organisation⁴.

Mais je n'avais pas tiré tout le bénéfice possible de la notion de complexité et je sentais le besoin de rafraîchir mes connaissances. Mes recherches m'ont fait découvrir la pensée d'Edgar Morin, qui élève la complexité au rang de paradigme dans son élaboration monumentale d'*un nouveau discours de la méthode*⁵, pour remplacer celui

2 Voir en particulier Benkirane (2002) pour un survol des divers champs d'application de la réflexion sur la complexité.

3 Voir Gagnon (1999) et Buckley (1967). Sans doute ai-je été influencé par Buckley quand j'ai adopté tout d'abord le terme *modèle*. Mais il l'utilise dans le contexte d'une comparaison de trois modèles du système social : le modèle mécanique du système en équilibre, le modèle organique du système homéostatique et le modèle processuel du système adaptatif complexe, qu'il propose.

4 Voir aussi Buckley (1968).

5 *La Méthode* est une somme qui compte maintenant six tomes. Pour en avoir un aperçu général, lire *Introduction à la pensée complexe* (2005). Pour des extraits de l'ensemble de l'œuvre de Morin et une introduction très riche qui interprète l'ensemble de son parcours personnel et intellectuel, lire *La complexité humaine* (1994). Par ailleurs, *Science avec Conscience* (1990) est considéré par Le Moigne (2000), un collaborateur de Morin, comme « le manifeste de l'épistémologie de la complexité (ou des nouvelles sciences de la complexité) par lequel Edgar Morin condense *La Méthode* ».

de Descartes qui gouvernait la science classique depuis le XVII^e siècle. Je dois dire que je fus ébloui par l'ampleur, la richesse et la profondeur de sa synthèse qui décloisonne les divers savoirs philosophiques et scientifiques et qui interroge les bases de toute connaissance. Je me retrouvais aussi en terrain familier parce que je reconnaissais en elle la représentation du monde qui anime ma théorie.

Comme la fréquentation d'Edgar Morin a beaucoup influencé ma vision de la prise de forme en relation, je vais commencer par présenter une synthèse de sa pensée sur la complexité avant d'examiner ma théorie de la prise de forme⁶ à sa lumière et de proposer les clarifications, les développements et la révision qui s'imposent.

LA COMPLEXITÉ SELON EDGAR MORIN

Complexité, connaissance et paradigme

La passion qui habite Morin, c'est la mise au point des outils conceptuels adéquats pour penser la complexité du réel sans la mutiler, comme le fait ce qu'il appelle la pensée simplifiante. Or, qu'est-ce que la complexité? Au premier abord, explique-t-il (2005, p. 21), «la complexité se présente avec les traits inquiétants du fouillis, de l'inextricable, du désordre, de l'ambiguïté, de l'incertitude». Plus techniquement, on peut dire selon lui (2000, p. 39) qu'«il y a complexité lorsque sont inséparables les éléments différents constituant un tout (...) et qu'il y a tissus interdépendant, interactif et interrétroactif entre l'objet de connaissance et son contexte, les parties et le tout, le tout et les parties, les parties entre elles».

Mais qu'est-ce que connaître ou comment connaît-on? Pour Morin (2005, p. 16-17), toute connaissance opère de la façon suivante. Elle choisit d'abord les données significatives et rejette celles qui ne le sont pas. Puis, elle met en relation ces données; elle les sépare (par distinction ou disjonction) et les unit (par association ou identification), les hiérarchise (en distinguant le principal, le secondaire), et les centralise (en fonction d'un noyau de notions maîtresses)⁷. Le théoricien retrouve ici le processus par lequel il élabore ses modèles et le thérapeute peut reconnaître comment fonctionne toute bonne démarche diagnostique. Morin ajoute que ces opérations utilisent la

6 Pour alléger le texte, je vais utiliser à l'occasion *théorie de la prise de forme* plutôt que *théorie de la prise de forme en relation*, appellation plus explicite mais un peu lourde.

7 Ailleurs, il précise (2000, p. 24) : « Ainsi l'Orbe dans les conceptions déterministes, la Matière dans les conceptions matérialistes, l'Esprit dans les conceptions spiritualistes, la Structure dans les conceptions structuralistes, sont les concepts maîtres, sélectionnés/sélectionnant, qui excluent ou subordonnent les concepts qui leur sont antinomiques (le désordre, l'esprit, la matière, l'événement). »

logique tout en étant, en fait, commandées par des paradigmes, qui sont des principes « supralogiques » et occultes d'organisation de la pensée. De sorte que les individus connaissent, pensent et agissent selon les paradigmes inscrits culturellement en eux à leur insu.

Il y a différents niveaux de paradigmes. Un exemple, appartenant aux débats politiques de la seconde moitié du XX^e siècle, illustre un premier niveau d'analyse. Il concerne les interprétations opposées qu'on a données du système concentrationnaire soviétique⁸, une fois reconnue son existence. Les uns ont rejeté le Goulag à la périphérie du système soviétique, le considérant comme un phénomène négatif secondaire et temporaire dû à l'encercllement des forces capitalistes et aux difficultés initiales de construction du socialisme, alors que les autres l'ont vu, au contraire, comme le noyau central du système, révélant son essence totalitaire. C'est ainsi que la vision de l'URSS changeait totalement selon les opérations de centration, de hiérarchisation, de disjonction ou d'identification, que l'on effectuait en fonction des notions maîtresses de *capitalisme* ou de *communisme*.

Mais la démarche de Morin se situe à un niveau plus fondamental. Il travaille à la reconnaissance et à l'élaboration d'un paradigme de complexité et il dénonce les insuffisances du paradigme de simplification. Je vais d'abord présenter les principales caractéristiques du paradigme de simplification, car elles vont ensuite servir de point de repère pour définir le paradigme de complexité.

Le paradigme de simplification

C'est Descartes qui est à l'origine de ce « paradigme maître d'Occident » quand, dans son *Discours de la méthode*, en 1637, il a séparé le *cogito* subjectif (l'irréductible premier principe de réalité qui l'a sorti de son doute intégral⁹), et l'univers objectif de la *res extensa*, ouvert à la science. Ce faisant, il disjoignait la philosophie et la science, lui qui était philosophe et scientifique à la fois. Mais en posant comme principe de vérité les idées « claires et distinctes », il allait encore plus loin et faisait la promotion de la pensée disjonctive elle-même¹⁰.

Le paradigme de simplification se caractérise par les principes de généralité¹¹, de réduction et de disjonction et sa notion maîtresse,

8 Voir Morin (2005), p. 17. Il est intéressant de savoir que Morin sait de quoi il parle parce qu'il a été membre du parti communiste français de 1941 à son exclusion, en 1951.

9 D'où sa formule fameuse: *cogito ergo sum* (je pense, donc je suis).

10 Voir Morin, 2005, pp 18 et 56.

11 Parfois Morin parle plutôt de *principe d'abstraction* au lieu de *principe de généralité*. Le plus souvent, il caractérise la pensée simplifiante tout simplement par les principes de réduction et de disjonction, ce qui peut sans doute se justifier en considérant la généralité comme une forme de réduction.

c'est l'ordre. Le principe de généralité élimine d'emblée ce qui est local, événementiel, historique et singulier. Le principe de réduction réduit la connaissance des ensembles ou systèmes complexes à la connaissance de leurs éléments constitutifs (réduction du biologique au physique et de l'humain au biologique). De la même façon, on réduit la compréhension des organisations de divers niveaux à leurs principes d'ordre (invariances, constance, etc.) en excluant tout ce qui est désordre, accident, aléa. Quant au principe de disjonction, il tend à isoler l'objet de son environnement pour mieux l'étudier et à dissocier complètement l'objet et le sujet qui le perçoit ou le conçoit, par souci d'objectivité. Il faut dire aussi que c'est la causalité linéaire, supérieure et extérieure aux objets qui est privilégiée. En somme, en cherchant à dévoiler la simplicité cachée derrière la multiplicité et le désordre apparent des phénomènes, la pensée simplifiante détruit les totalités, isole les objets de leur environnement et ne peut concevoir le lien inséparable entre l'observateur et la chose observée.

Morin reconnaît que ce paradigme a permis à la pensée occidentale de faire de grands progrès en science et en philosophie. Mais, depuis le début du XX^e siècle, on a aussi découvert sa nocivité. En effet, il ne permet pas une réflexion critique de la science sur elle-même et de la philosophie sur la science et il tend à isoler les uns des autres les trois grands champs de la connaissance scientifique : la physique, la biologie et les sciences de l'homme. De plus, diverses découvertes d'ordre empirique et d'ordre logique ont remis en question tous ses principes et suscité un retournement dans le sens de la complexité.

Le tournant paradigmatique

On s'est tout d'abord rendu compte que le désordre et le hasard ne pouvaient pas être éliminés. En effet, partir du milieu du XIX^e siècle, le désordre fait irruption en physique. Par exemple, Boltzmann découvre que la chaleur (phénomène ordonné) est provoquée par l'agitation désordonnée, la collision et la dispersion d'atomes et de molécules. On formule aussi le second principe de la thermodynamique¹² qui dit que l'état d'équilibre vers lequel tend un système isolé, est l'état d'entropie (c'est-à-dire de désordre) maximale¹³. De sorte que l'univers pris dans son ensemble tend ultimement vers le désordre complet. Par ailleurs, le mathématicien Chaïtïn a montré que nous ne pouvons pas prouver que ce que nous appelons le hasard

12 La thermodynamique est « l'étude des transformations de l'énergie sous ses formes les plus diverses ». Serres et Farouki (1997), p. 137.

13 Voir la notice sur l'entropie. Ibidem, p. 325.

n'est pas dû tout simplement à notre ignorance. Il n'est donc pas légitime de l'éliminer d'emblée de la réflexion.

② De plus, le principe de généralité ou d'abstraction qui éliminait la singularité, la temporalité et la localité a été remis en question dans les sciences naturelles. En biologie, par exemple, on s'est rendu compte qu'une espèce vivante n'était pas un cadre général dont l'individu constituait un cas particulier, mais que l'espèce elle-même était une singularité dans l'univers du vivant, produisant elle-même des singularités. Il est aussi apparu indispensable de faire intervenir le temps, l'histoire et l'événement dans la description de tous les phénomènes organisés. C'est ainsi qu'en macrophysique les découvertes de Hubble sur la dispersion des galaxies ont conduit à formuler l'hypothèse, largement partagée, que l'univers provient d'une déflagration, d'un *big bang*. On aboutit donc avec un cosmos singulier né du désordre, et ayant une histoire singulière dans laquelle s'inscrit la nôtre, comme espèce humaine et comme individus.

③ Par ailleurs, le lieu où se passe un phénomène est aussi apparu comme fondamental en écologie et en éthologie. L'étude des chimpanzés dans leur milieu naturel par Janette Lawick-Goodall en est un bon exemple. Elle a en effet mis en évidence leur vie sociale complexe de même que les aptitudes techniques et intellectuelles considérables qu'ils déploient, particulièrement en chasse. Or, ces capacités étaient passées totalement inaperçues dans les études de laboratoire, qui ne révélaient finalement que le comportement d'individus isolés, prisonniers et manipulés.

En plus de la faillite du principe d'abstraction généralisante, ce dernier exemple illustre, bien sûr, l'inadéquation du principe de disjonction qui prescrit la dissociation de l'objet d'étude de son environnement. Rappelons que c'est le défaut que PHG¹⁴ trouvaient à la Gestalt- psychologie, tout en reconnaissant travailler à partir de ses principales découvertes. En effet, pour eux (2001, p. 63) :

(...) la situation de laboratoire pose en elle-même une limite à la pensée et à la découverte. C'est cette situation qui constitue le contexte total et détermine la signification de ce qui émerge, et ce qui émerge de cette limite, c'est la qualité particulièrement formelle et statique de l'essentiel de la Gestalt-théorie.

Par ailleurs, même en physique, on a constaté que « toute observation transfère une perturbation minimale qui entache toute mesure

14 Abréviation commode et commune pour ne pas répéter tout au long Perls, Hefferline, Goodman.

Principe
d'isolation
minimale

d'une indétermination obligatoire¹⁵. C'est ce qu'on a appelé le principe d'indétermination d'Heisenberg. Impossible donc de dissocier l'observateur de son observation.

Le principe de réduction d'un ensemble complexe à ses unités les plus simples a aussi été mis à l'épreuve. En effet, en microphysique, la recherche de la brique élémentaire a conduit de proche en proche, avec le développement de la physique quantique, à une entité floue et complexe, la particule, impossible à isoler et impossible à concevoir logiquement sans contradiction, parce qu'elle apparaît ou bien comme onde ou bien comme corpuscule. De façon générale, on s'est rendu compte qu'il fallait lier la connaissance des éléments ou parties à celle des systèmes où ils s'intègrent et qu'il était impossible de réduire la connaissance des entités organisées à leurs principes d'ordre (lois, invariances, constances, etc.) étant donné l'inhérence en eux du désordre et du hasard.

Transcrite
de la conférence
de Morin
à l'Université

On s'est, par ailleurs, heurté aux limites de la logique classique, à laquelle le paradigme de simplification faisait une confiance absolue pour établir la vérité intrinsèque des théories. Selon cette logique, toute contradiction indiquait une erreur à surmonter. Or, certaines découvertes empiriques ont conduit à des contradictions insolubles. Morin considère comme un événement épistémologique capital la prise de position du physicien Niels Bohr sur la contradiction entre les conceptions corpusculaire et ondulatoire de la particule : il fallait affronter cette contradiction et non pas tenter de l'éliminer, puisque les expériences conduisaient rationnellement à cette contradiction. Il en va de même du big bang. Morin constate (1990, p. 174) : « Pour des raisons logiques, on en est arrivé à cette absurdité logique où le temps naît du non-temps, l'espace du non-espace et l'énergie de rien. »

Une autre limite de la logique a été mise en évidence par des réflexions d'ordre épistémologique. Tarski a établi qu'aucun système explicatif ne peut s'expliquer totalement par lui-même tandis que Morin (2005, p. 63) rapporte que Gödel a formulé un théorème qui « démontre que, dans un système formalisé, il y a au moins une proposition qui est indécidable : cette indécidabilité ouvre une brèche dans le système qui devient alors incertain. Certes, la proposition indécidable peut être démontrée dans un autre système, voire un méta-système, mais celui-ci comportera aussi sa brèche logique. »

Les considérations précédentes montrent que la remise en question du paradigme de simplification a un double noyau empirique

15 Serres et Farouki (1997), p. 754.

et logique. Passons maintenant à la présentation du paradigme de la complexité tel que le conçoit Morin. Je vais d'abord exposer ses caractéristiques principales pour ensuite formuler et expliquer les trois principes fondamentaux qu'il met en œuvre. Je terminerai cette partie par une présentation du tétragramme qui condense la réflexion de Morin.

Le paradigme de complexité

Caractéristiques générales

Alors que le paradigme de simplification est dominé par les opérations logiques de disjonction et de réduction, le paradigme de complexité se fonde sur les principes de distinction, de conjonction et d'implication qui permettent de distinguer sans disjoindre et d'associer sans identifier ou réduire. La pensée complexe essaie de tenir compte de tout ce dont la pensée simplifiante se débarrasse en l'excluant (le désordre, le singulier, le local, l'événementiel, l'historique, l'organisation, l'environnement et l'observateur) tout en incluant aussi les notions maîtresses et les processus logiques de la simplification. En fait, selon Morin (1990, p. 164), le paradigme de complexité tend à la connaissance multidimensionnelle.

Si nous essayons de penser le fait que nous sommes des êtres à la fois physiques, biologiques, sociaux, culturels, psychiques et spirituels, il est évident que la complexité est ce qui essaie de concevoir l'articulation, l'identité et la différence de tous ces aspects, alors que la pensée simplifiante soit disjoint ces différents aspects, soit les unifie par une réduction mutilante.

Les trois principes fondamentaux de la pensée complexe

Pour Morin, trois principes peuvent aider à penser la complexité. Ce sont les principes dialogique, récursif et hologrammatique.

Le principe dialogique

Étant donné que la pensée complexe implique, d'une part, l'articulation de ce qui est dissocié et distingué et, d'autre part, l'union de la simplicité et de la complexité, elle doit inévitablement composer avec la contradiction. Or, comme l'a dit Niels Bohr, cité par Morin (1990, p. 308) : « Une vérité superficielle est un énoncé dont l'opposé est faux ; une vérité profonde est un énoncé dont l'opposé est aussi une vérité profonde. » Morin entreprend donc d'unir des notions antagonistes, mais complémentaires par le principe dialogique pour mieux saisir la réalité. Il définit techniquement ce principe (1986, p. 98) comme : « l'association complexe (complémentaire, concurrente

et antagoniste) d'instances, nécessaires ensemble à l'existence, au fonctionnement et au développement d'un phénomène organisé ». Ici, le terme dialogique veut dire que deux logiques, deux principes sont unis sans que la dualité se perde dans cette unité.

Il importe de noter que la dialogique présentée ici doit être distinguée de la dialectique, parce que dans la dialogique, les antagonismes demeurent et constituent en quelque sorte la force motrice des phénomènes complexes, alors que la dialectique hégélienne dépasse les contradictions par la référence à une unité supérieure. Elle n'a pas grand-chose à voir non plus avec la dialogique du *je-tu* bubérien.

Les rapports complexes entre l'autonomie et la dépendance constituent un bon exemple de dialogique. En effet, l'autonomie d'un système exige qu'il soit à la fois ouvert et clos, ce qui est contradictoire. Pourtant, un système qui travaille a besoin de renouveler son énergie en la puisant dans son environnement. C'est ce qui fonde la proposition gestaltiste de mettre, au point de départ de la réflexion, l'interaction de l'organisme et de son environnement. Morin met en évidence (1990, pp. 171-172) le caractère dialogique de ce rapport pour l'organisme.

Dès lors, l'autonomie se fonde sur la dépendance à l'égard de l'environnement et le concept d'autonomie devient un concept complémentaire à celui de dépendance bien qu'il lui soit antagoniste. Par ailleurs, un système autonome ouvert doit être en même temps clos afin de préserver son individualité et son originalité.

Le principe récursif

Le second principe, c'est le principe récursif. Pour bien le comprendre, il faut revenir à la notion de causalité. Nous avons vu que la pensée simplifiante s'appuyait exclusivement sur la causalité linéaire, selon laquelle telle cause produit tel ou tels effets et que, pour elle, cette forme de causalité s'appliquait d'une façon supérieure et extérieure aux objets.

Avec la notion de rétroaction (*feed-back*), la cybernétique a été à l'origine d'une révolution conceptuelle parce que, rompant avec la causalité linéaire, elle apportait une première forme de causalité en boucle par laquelle les effets retentissent sur leurs causes en les modifiant. L'exemple classique de la boucle rétroactive, c'est le système de chauffage central : l'effet produit par la source de chaleur, c'est-à-dire l'accroissement de la chaleur dans la pièce, entraîne automatiquement, par l'intermédiaire du thermostat, l'arrêt du chauffage. La rétroaction régulatrice produit donc une forme d'autonomie

thermique de l'ensemble chauffé par rapport aux variations externes de température. Les animaux homéothermes comme nous entretiennent leur homéostasie thermique par des processus de régulation rétroactive de même nature, mais plus complexes. On peut dire que cette autorégulation est fondée sur une rétroaction négative parce qu'elle réduit les écarts entre l'état du système et des critères prédéterminés (fixés par le réglage du thermostat ou la constance de survie de nos organismes).

Mais, comme je l'indiquais à la suite de Buckley (Gagnon, 1999), il existe une autre forme de rétroaction négative qui produit non pas de l'autorégulation, mais de l'autodirection. Cette rétroaction réduit l'écart entre des états-buts visés intentionnellement et les états actuels successifs d'un système ou d'une organisation en marche pour les atteindre. C'est le principe du guidage des missiles vers leur cible. C'est aussi celui qui conduit à donner à un individu de l'information sur sa performance pour qu'il puisse l'améliorer.

L'idée de boucle récursive est beaucoup plus complexe que celle de boucle rétroactive régulatrice parce qu'elle révèle un processus organisateur fondamental de l'univers physique, qui prend toute son ampleur dans l'univers biologique et encore plus dans l'univers humain. C'est en fait une idée première pour concevoir l'autoproduction et l'auto-organisation. Morin (1986, p. 101) définit techniquement le processus récursif comme « un processus où les effets ou produits sont en même temps causateurs et producteurs dans le processus lui-même, et où les états-finaux sont nécessaires à la production des états-initiaux. Ainsi, le processus récursif est un processus qui se produit/reproduit lui-même. » Il en va ainsi dans une relation interpersonnelle : une relation émerge des interactions de certains individus et, une fois constituée, elle conditionne le jeu des interactions qui continuent à la produire. La boucle récursive est aussi à l'œuvre dans les rapports entre l'individu et la société. Les interactions entre les individus produisent un tout intégrateur, la société, qui rétroagit sur les individus pour en faire des humains en développant leur potentiel intellectuel et affectif inné, par l'éducation, le langage et la culture.

Le principe hologrammatique

 Le troisième principe, c'est le principe hologrammatique. On trouve un exemple simple d'hologramme sur certaines cartes de crédit; je peux faire apparaître l'image tridimensionnelle d'une colombe en vol si je remue ma carte Visa dans la lumière. Mais il y en a de plus spectaculaires dans certains musées: on peut voir, par exemple, un

modèle réduit de bâtiment s'avancer dans l'espace, translucide et immatériel, sous l'effet combiné d'un certain éclairage et de l'obscurité ambiante.

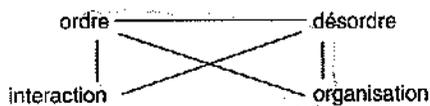
Comme le précise Morin (1990, p.168), « l'hologramme est l'image physique dont les qualités de relief, de couleur et de présence tiennent au fait que chacun de ses points contient presque toute l'information de l'ensemble qu'il représente ». Nous avons cette organisation dans notre corps, puisque chacune de nos cellules contient l'information génétique de notre être global. On peut donc dire que non seulement la partie est dans le tout, mais que le tout est dans la partie.

Il en va de même dans les rapports individu-société. La culture nous est transmise dans le processus de socialisation, qui commence dès la naissance dans la famille avec l'apprentissage de la propreté, du langage et des divers rites sociaux et se poursuit ensuite à travers les divers niveaux du système éducatif. De sorte que le tout de la société est présent dans la partie qu'est l'individu. Avec le principe hologrammatique, on échappe selon Morin (1990, p. 169) « à l'alternative du réductionnisme (qui veut comprendre le tout uniquement à partir des qualités des parties) ou du holisme, non moins simplificateur, qui néglige les parties pour comprendre le tout ». Il ajoute : « Cela veut dire qu'on abandonne un type d'explication linéaire par un type d'explication circulaire, où l'on va des parties au tout, du tout aux parties, pour essayer de comprendre un phénomène. »

Une fois posés les principes dialogique, récursif et hologrammatique, il va presque de soi qu'Edgar Morin formule des macroconcepts pour tenir compte de l'interdépendance de certains concepts. La présentation de son tétragramme va illustrer l'utilisation des macroconcepts.

Le tétragramme

Morin le propose (1990, p.189) pour analyser tous les phénomènes complexes. Il se déploie de la façon suivante :



Morin le considère comme incompressible : on ne peut réduire l'explication d'un phénomène complexe à aucune notion seule et il faut forcément les mettre en jeu toutes les quatre pour le comprendre. Évidemment, ce jeu va varier selon le phénomène concret

envisagé. Mais pour saisir ce tétragramme, il faut examiner les deux macroconcepts dont il est constitué: le triangle ordre-interaction-organisation, définissant la notion de système, et le triangle ordre-désordre-organisation, explicitant la dialogique de l'ordre et du désordre. Commençons par la notion de système qui a déjà été utilisée à quelques reprises sans être définie.

La notion de système

Selon Morin, il faut considérer la notion de système, non pas comme une théorie générale¹⁶ qui rendrait compte de façon abstraite de toutes les totalités, mais comme un paradigme générique pour rendre compte de la complexité. Il distingue trois faces à cette notion: le système, l'interaction et l'organisation.

Pour ne pas substituer une macro-unité simple (la totalité) à l'unité élémentaire simple du réductionnisme, il faut concevoir le système comme une unité multiple (couplage de termes antagonistes) où les parties ne sont pas fondues dans le tout, mais gardent leur identité propre en même temps qu'une identité commune d'appartenance au tout. Morin (1990, pp. 241-244) tente d'élucider les relations entre le tout et les parties par un certain nombre d'énoncés lapidaires dont je ne vais mentionner que les plus significatifs.

Nous sommes habitués, en Gestalt-thérapie, à dire qu'une figure est une totalité plus grande que la somme des éléments qui la constituent. Morin va plus loin en affirmant que le tout est en même temps plus et moins que la somme de ses parties. En effet, il est quelque chose de moins parce que l'organisation du tout fait subir des contraintes qui inhibent certaines potentialités de chaque partie. Si, comme on l'a vu, la moindre cellule de son épiderme contient toute l'information génétique d'un individu, elle n'actualise pourtant qu'une petite partie de cette information étant donné sa localisation dans l'organisme. C'est ainsi que l'adolescent doit s'affranchir de sa famille pour libérer son plein potentiel.

Mais le tout est aussi quelque chose de plus que la somme de ses parties, puisqu'à son niveau surgissent des qualités qui n'existeraient pas sans cette organisation. Ce sont des propriétés nouvelles, des « émergences », que l'on peut constater empiriquement mais qu'on n'aurait pas pu déduire logiquement. Ces qualités émergentes rétroagissent au niveau des parties et peuvent les stimuler à exprimer

16 La théorie générale des systèmes à laquelle je me référais, à la suite de Buckley, en 1999.

leurs potentialités. C'est pourquoi Morin ajoute que le tout est plus que le tout parce que le tout rétroagit sur les parties qui à leur tour rétroagissent sur le tout dans un processus récursif. De sorte que « le tout n'est pas simplement une réalité globale, c'est un dynamisme organisationnel ».

On pourrait croire avoir fait le tour de la question, mais Morin formule trois autres énoncés importants dans la perspective de la complexité. Tout d'abord, le tout est moins que le tout parce qu'il comporte toujours des zones d'ombre, des ignorances mutuelles, voire des scissions entre l'univers du tout et celui des parties de même qu'entre les parties. C'est ainsi que l'individu ne sait rien de la totalité sociale alors que la société ignore les émotions, les aspirations et les rêves des individus qui la constituent. Il y a la même part d'inconscience au sein de l'individu. Morin (1977, p. 127) a une phrase magnifique pour l'exprimer : « Aucune des trente milliards de cellules d'Antoine ne sait ce qui se passe quand Antoine dit son amour à Cléopâtre, et Antoine ignore qu'il est constitué de trente milliards de cellules. »

Par ailleurs, le tout est incertain parce que selon lui (1990, p. 243), « on ne saurait de façon certaine isoler ou clore un système parmi les systèmes de systèmes auxquels il est associé et dans lesquels il est imbriqué ou enchevêtré ». Il n'est pas non plus évident d'établir quel niveau de système considérer dans le cas de polytotalités comme celles de l'univers vivant où les parties sont en même temps des totalités pour leurs composantes. On peut se demander, par exemple, si une réflexion sur l'homme doit porter sur l'espèce, sur la société ou sur l'individu.

Enfin, le tout est conflictuel parce que tout système comporte des forces qui s'opposent à sa perpétuation. Ces forces sont soit neutralisées, soit constamment maîtrisées par régulation, soit utilisées de façon constitutive dans l'auto-régénération, que ce soit dans les étoiles, dans les organisations vivantes ou dans les sociétés humaines.

Mais la problématique du système ne s'exprime pas pleinement dans la relation entre le tout et les parties. Il faut ajouter deux termes capitaux : interactions et organisation. Tout d'abord, les relations tout-parties s'exercent sous forme d'interactions. Morin explique (1990, p. 244) : « Ce terme est d'autant plus important qu'en fait la plupart des systèmes sont constitués non de « parties » ou « constituants », mais d'actions entre unités complexes, elles-mêmes constituées d'interactions ». C'est ainsi qu'un organisme est fait non pas de cellules, mais d'actions et d'interactions entre les cellules. Et l'ensemble de ces interactions trouve dans l'organisation sa cohérence, sa règle et

sa structure (autrement dit son ordre), de même que sa régulation et sa régénération. En fait, comme l'organisation est active dans la plupart des systèmes physiques naturels et dans tous les systèmes biologiques, Morin parle d'organisation.

Une fois établis les liens qui unissent les notions de système, d'interactions et d'organisation, il est temps d'examiner leurs rapports avec les notions d'ordre et de désordre qui ont déjà été évoquées en traitant du tournant paradigmatique.

La dialogique de l'ordre et du désordre

Nous venons de voir que l'organisation crée de l'ordre par ses contraintes systémiques, mais elle crée aussi du désordre de deux façons. Tout d'abord, le déterminisme systémique peut être souple et comporter des zones d'aléa, de jeu, de liberté. C'est ainsi que dans un organisme, l'intégration des cellules entre elles et des organes entre eux est très lâche et comporte une marge d'incertitude jusqu'à un certain seuil de viabilité. C'est évidemment encore plus vrai dans une relation interpersonnelle, dans une famille, dans un groupe, dans une organisation et dans la société.

En second lieu, l'activité organisatrice, qui implique l'approvisionnement, le stockage, la répartition et le contrôle de l'énergie, constitue en même temps un travail qui forcément dépense et disperse de l'énergie et par le fait même produit de l'entropie (c'est-à-dire la dégradation du système et la dégradation de l'activité organisatrice elle-même). La comparaison de l'organisation vivante et des machines est éclairante pour voir à l'œuvre cette dialogique. Dans sa théorie des automates autoreproducteurs, Von Neumann a remarqué qu'une différence fondamentale entre les machines artificielles et les « machines vivantes » se manifestait dans leur comportement par rapport au désordre.

Les machines artificielles se dégradent rapidement, bien qu'elles soient constituées de composants extrêmement fiables, parce qu'elles ne disposent pas d'aptitudes à l'autoréparation et à l'autorégénération. Pour leur part, les machines vivantes sont constituées de composants qui se dégradent très rapidement (les protéines), mais elles échappent pour un temps à la dégradation parce que les cellules fabriquent des protéines neuves et que les organismes fabriquent des cellules neuves. Morin ajoute (1990, p. 204) :

(...) les organisations vivantes, non seulement tolèrent un certain désordre, mais produisent les contre-processus de régénération, et, par là, tirent un bénéfice de rajeunissement des processus internes de dégra-

dation et de dégénérescence. Ainsi, l'organisation vivante tolère du désordre, produit du désordre, combat ce désordre et se régénère dans le processus même qui tolère, produit et combat le désordre.

Il y a donc nécessité de penser ensemble dans leur complémentarité, leur concurrence et leur antagonisme les notions d'ordre et de désordre. Mais pour établir le dialogue entre elles, il faut les associer à la notion d'organisation qui renvoie elle-même à la notion d'interaction. D'où l'idée du tétragramme ordre-désordre-interactions-organisation dont la présentation a été assez élaborée parce qu'il inspire un remaniement important de la théorie de la prise de forme en relation. Il est d'ailleurs temps d'examiner cette théorie à la lumière des considérations de Morin sur la complexité. Mais, pour que cet examen prenne tout son sens, il importe de rappeler tout d'abord l'essentiel de ma conceptualisation de 1999.

COMPLEXITÉ ET PRISE DE FORME EN RELATION

Aperçu de la formulation originale de la théorie de la prise de forme

Les préalables

Le point de départ, c'est la notion gestaltiste fondamentale d'adaptation créatrice (*creative adjustment*) qui établit que, pour assurer sa survie, l'organisme s'adapte à son milieu en même temps qu'il le transforme pour s'approprier et assimiler ce dont il a besoin. Le cycle de contact/retrait décrit, de façon plus précise, le déploiement dans le temps du processus d'adaptation créatrice dans une situation donnée. Mis en branle par un besoin interne ou par une stimulation externe, le cycle se clôt, si tout va bien, par une expérience d'achèvement. Le résultat de ce contact se trouve ensuite assimilé par l'organisme, hors de la conscience du sujet. L'organisme se développe donc ainsi de situation en situation, chaque nouveau contact s'appuyant sur le produit cumulatif des contacts antérieurs. Voilà la conception gestaltiste classique.

Je l'ai complétée (1999, p. 72) par l'affirmation suivante :

En s'adaptant de façon plus ou moins créatrice à son milieu changeant, de situation en situation, *l'individu prend forme, se transforme et transforme aussi son milieu humain*, en créant, avec ses interlocuteurs, des formes relativement stables d'interaction qu'on appelle des relations, des groupes, des organisations, une société, une culture. Tout mouvement d'adaptation créatrice en situation donne donc lieu, simultanément, à un processus d'adaptation transformante de soi et du milieu.

La théorie de la prise de forme en relation porte essentiellement sur l'adaptation transformante de soi de l'individu et elle l'analyse à l'aide de trois dimensions fondamentales: conscience/non conscience; maîtrise/abandon; différenciation/intégration.

La théorie proprement dite

La forme dont il est question, c'est l'individu lui-même en situation et en devenir. Elle est définie comme une et multiple, car un processus global de prise de forme, en grande partie non conscient, articule une succession ininterrompue de formes variées qui sont chacune une forme présente. La forme présente est considérée comme émergeant d'un double contexte: la situation immédiate et la forme du moment précédent. Cette forme immédiatement antérieure est mise en œuvre dans cette situation, mais elle est aussi mise à l'épreuve par la nouveauté qu'elle rencontre qui entraîne des mouvements contradictoires de conservation et de dépassement de soi.

La prise de forme de l'individu est ensuite analysée comme un triple processus de différenciation et d'intégration de divers éléments de sa personne, de son vécu immédiat et de son action. Alors que la différenciation/intégration situationnelle met en jeu les éléments transitoires qui deviennent successivement présents en figure pour l'individu dans une situation donnée (sensations, émotions, pensées, désirs, souvenirs, anticipations, etc.), la différenciation/intégration interne porte sur des éléments durables, habituellement à l'arrière-plan (orientations, capacités, mémoire, représentations de soi, représentations de l'autre et représentations du monde). Quant à la différenciation/intégration externe, elle concerne la façon qu'a l'individu de composer avec le besoin de s'unir à d'autres (intégration), tout en respectant son individualité (différenciation).

Dans un troisième temps, on voit que ces trois processus, qui en réalité n'en font qu'un, s'effectuent essentiellement en relation avec autrui, dans une dynamique de maîtrise de soi et de l'autre et d'abandon à soi et à l'autre, qui est marquée par les conditions initiales de développement, mais qui s'exprime aussi de façon neuve dans les relations contemporaines de l'individu.

Les pathologies limites

Cette théorisation permet enfin l'analyse précise du mode de prise de forme limite qui est commun, avec des variantes, à tous les troubles graves de la personnalité. Des manques précoces sont à l'origine d'un défaut de différenciation/intégration interne (confusion de certains

éléments et dissociation radicale de d'autres) qui les fragilise dans l'épreuve. Les chocs de la vie les mettent dans une angoisse telle qu'ils perdent leur différenciation et leur intégration situationnelles et que leurs mouvements de maîtrise/abandon se caractérisent par un débordement d'émotions intenses (le plus souvent négatives) et par des activités impulsives ou compulsives qui peuvent être dangereuses pour eux-mêmes ou pour autrui.

Voilà donc résumé mon article de 1999. Les considérations qui suivent ne portent cependant pas sur la totalité de cette conceptualisation, mais seulement sur ce qui en constitue le cœur, c'est-à-dire une théorie de la personnalité en devenir au présent. On n'y trouvera pas de traitement élaboré du développement parce que je m'intéresse ici au déploiement actuel du résultat du développement. Il ne sera pas question, non plus, des pathologies limites, pourtant à l'origine de ma réflexion, parce qu'ils ne constituent qu'un cas particulier de ce dont je veux parler ici.

1. Je montrerai tout d'abord comment la théorie du soi de PHG, source de la théorie de la prise de forme, s'inscrit déjà dans la perspective de la complexité / J'examinerai ensuite la théorie même de la prise de forme sous différents angles à la lumière du paradigme de complexité. Ce sera l'occasion de préciser et de développer certains aspects et d'en réviser d'autres.

Complexité et théorie du soi

Voyons, tout d'abord, en quoi la théorie du soi de PHG relève elle-même du paradigme de complexité. Tout d'abord, l'approche unitaire adoptée n'isole pas l'objet d'étude de son environnement, mais l'y intègre. En effet, PHG (2001, p. 51) définissent cette approche comme une tentative de « considérer dans le détail *tout* problème comme survenant dans un champ social, animal et physique ». Ils ajoutent :

De ce point de vue (...) on ne peut pas regarder les facteurs historiques et culturels comme des éléments qui compliquent ou modifient les conditions d'une situation biophysique qui serait plus simple, mais comme des éléments intrinsèques à la manière dont tout problème se présente à nous.

Il semble donc que l'approche unitaire respecte le principe hologrammatique.

On trouve ensuite dans PHG une critique fouillée d'un certain nombre de dichotomies théoriques établies qu'ils considèrent comme névrotiques. Certaines sont héritées de Descartes, d'autres de la psychanalyse. Il s'agit de la disjonction entre : le corps et l'esprit, le soi

et le monde extérieur, l'émotionnel (subjectif) et le réel (objectif), l'infantile et le mûr, le biologique et le culturel, la poésie et la prose, le spontané et le délibéré, le personnel et le social, l'amour et l'agressivité, l'inconscient et le conscient. L'ensemble du livre constitue une entreprise de dissolution de ces dichotomies.

De plus, la méthode contextuelle d'argumentation qui est utilisée pour réduire ces clivages respecte un des principes de base de la pensée complexe : ne pas séparer l'observateur/concepteur de l'objet perçu/conçu. En effet, selon PHG (1994, p. 20, ma traduction) :

Une erreur théorique fondamentale est de façon significative donnée dans l'expérience de l'observateur. Il ne peut pas faire autrement que de porter, de bonne foi, le jugement erroné et il est inutile de tenter de le réfuter simplement de façon « scientifique », en apportant des preuves contraires, car il ne fait pas l'expérience de celles-ci avec tout leur poids : il ne voit pas ce que vous voyez, cela lui échappe, cela lui paraît sans rapport avec la question, il s'en débarrasse avec une explication. Alors, la seule méthode d'argumentation utile consiste à replacer le problème dans son contexte total, y compris les conditions dans lesquelles l'observateur en fait l'expérience, c'est-à-dire son milieu social et ses « défenses » personnelles, c'est-à-dire à soumettre son opinion et le fait qu'il la soutienne à une analyse gestaltiste.

C'est avec la méthode contextuelle que PHG critiquent de façon très astucieuse la théorie du moi de Paul Federn qui isole le moi du corps et du monde extérieur. Ainsi, après avoir cité Federn qui écrit : « le moi psychique et le moi corporel sont ressentis séparément, mais, à l'état d'éveil, c'est toujours de manière telle que l'on fait l'expérience du moi psychique à l'intérieur du moi corporel », PHG (2001, pp. 234-235) rétorquent que c'est seulement vrai dans la situation particulière de l'introspection, où « le moi (...) est une attitude délibérée et restrictive de la conscience psychocorporelle, attitude qui exclut temporairement la conscience de l'environnement et qui fait de la conscience corporelle un objet passif. » Alors qu'au contraire, quand une situation est très intéressante, « elle surgit à la conscience avec beaucoup plus de puissance que le corps senti ; le corps est senti comme [faisant] partie de cette situation, ou alors ce n'est pas du tout le « corps » qui est senti, mais l'objet-dans-sa-situation, précisé par l'appétit corporel. » En fait, « le Self, conscient et en mode moyen, rompt la compartimentation entre esprit, corps et monde extérieur ».

On voit que cette analyse contextuelle est aussi phénoménologique et que le moi (ou le je) est vu comme une étape du déploiement temporel du soi, celle où l'individu se vit comme isolé de la situation et agissant sur elle en mettant entre parenthèses certaines de ses

capacités et les aspects de l'environnement qui ne sont pas pertinents à ce qui l'intéresse.

On ne voit pas cependant PHG s'appliquer la médecine qu'ils réservent aux autres théoriciens et examiner les conditions de leur propre réflexion. En cela, ils ne se comportent pas différemment de la plupart des auteurs, quoique Morin (1994) ait fait un effort particulier dans en ce sens dans plusieurs écrits autobiographiques.

Par ailleurs, il est évident que la théorie du soi comporte un *double holisme*, celui de l'organisme qui s'autorégule et celui du champ qui tend à trouver l'équilibre le plus simple¹⁷. Or, on se rappelle que pour Morin l'holisme est simplificateur. La théorie du Soi serait-elle donc simplificatrice? Je pense que non, dans la mesure où les deux holismes sont mis de l'avant. La dialogique qui les unit et les oppose à la fois n'est cependant pas assez exploitée. On peut facilement succomber à la simplification en excluant l'un au profit de l'autre ou encore en réduisant l'un à l'autre. Pourtant, certaines écoles de Gestalt-thérapie tendent à privilégier soit l'organisme, soit le champ.

Il est donc clair que la théorie du Soi relève déjà du paradigme de complexité de diverses manières. On peut s'attendre à ce qu'il en aille de même de la théorie de la prise de forme en relation qui la prolonge. Voyons maintenant ce qu'il en est.

La théorie de la prise de forme en relation et la complexité

Il ne sera pas possible, dans le cadre de cet article, de considérer tous les aspects de la théorie de la prise de forme sous l'angle de la complexité. Je vais me contenter de traiter les thèmes qui m'apparaissent les plus fondamentaux: les notions de prise de forme et de forme, les implications de la notion d'émergence pour l'expérience et la relation, et le caractère simplificateur de la notion de différenciation/intégration.

Prise de forme et forme

La proposition de départ de ma théorie, c'est que l'individu prend forme à travers la suite ininterrompue de ses rencontres avec son milieu changeant et que cette forme, c'est l'individu lui-même, en situation et en devenir. Mais cette définition n'est pas aussi simple qu'elle le paraît, si on l'examine attentivement. Tout d'abord, qu'est-ce qu'un individu?

17 Voir PHG (2001) chap. 2, section 10 et chap. 3, section 5.

L'individu

Le mot individu vient du latin *individuus* qui veut dire indivisible¹⁸. Mais l'individu est loin d'être indivisible, sauf dans une perspective simplifiante. Déjà, subjectivement, il se vit comme un et divers en passant d'une situation à l'autre, d'un rôle à l'autre. Et c'est justement à cause de la difficulté qu'ont les pathologies limites à garder un sentiment de continuité, à travers les chocs courants de la vie, que j'ai défini le processus global de prise de forme comme l'articulation de la suite ininterrompue de formes présentes variées que prend l'individu. On se trouve, déjà là, en présence d'une unité multiple, évidemment complexe, au plan temporel.

Mais cette unité est aussi complexe dans l'instant, sur un plan en quelque sorte spatial. En effet, une première division intérieure a lieu au plan conscient, du fait que l'individu est à la fois observateur et participant de son expérience immédiate. Évidemment, les coupures non conscientes opérées par le clivage ou par les divers modes de perte de la fonction Je que nous connaissons (introjection, projection, etc.) ajoutent à cette division du sujet de la prise de forme ; de même que les effets durables de l'action passée de ces mécanismes. Mais il y a plus : les recherches des neurosciences cognitives montrent qu'une grande partie de notre expérience est vécue et enregistrée sans être symbolisée au plan verbal. C'est le cas de la perception subliminale et de l'apprentissage implicite des gestes et des mouvements qu'il faut exécuter pour accomplir une tâche telle que parler une langue ou conduire une voiture. On parle alors d'un inconscient cognitif¹⁹.

À cela s'ajoutent la désorganisation et la réorganisation cellulaires constantes, dont nous ne pouvons absolument pas prendre conscience, de même que l'activité microphysique, encore plus inaccessible, qui nous constitue. Nous ne nous rendons pas compte, par exemple, que nous sommes pleins de vide et que les ondes radio ne nous contournent pas, mais nous traversent. Le principe hologrammatique nous ouvre donc sur des dimensions vertigineuses de complexité.

Et pourtant, un sujet émerge de l'interaction de tous ces niveaux de réalité. Comme le dit Francisco Varela, un spécialiste des neurosciences cognitives, dans un entretien avec Benkirane (2002, p. 168) :

Lorsque je vous dis bonjour, c'est bien un sujet qui vous le dit, mais ce sujet n'a aucune existence si j'essaie de le cibler. Francisco, où est-il ? Il n'est pas dans ma jambe, ni dans mon lobe occipital ou mon œil gauche ;

18 Voir Gaffiot (1936) p. 316.

19 Voir Ansermet et Magistretti (2006) et Péury (2006).

il n'existe pas dans ces endroits parce qu'il est une propriété émergente. C'est un niveau qui n'existe qu'en tant que *pattern* dynamique et émergent, mais qui permet de vous serrer la main.

L'individu qu'est la forme est donc une organisation active en devenir.

Mais cette organisation n'est pas solide, elle est précaire et s'entretient dans l'être, pour ainsi dire, par une boucle réursive constante des parties vers le tout et du tout vers les parties. Comme l'écrit Morin (1977, p. 211) :

L'idée d'être n'est pas une notion substantielle. C'est une idée organisationnelle. Il n'y a pas d'être là où il y a dispersion, il y a émergence d'être là où il y a organisation. (...) L'existence, c'est la qualité d'un être qui se produit sans cesse, et qui se défait dès qu'il y a défaillance dans cette production-de-soi ou régénération.

Dans ces conditions, la forme présente c'est l'état de cette organisation à un moment donné, dans une situation donnée. Ce qui nous amène à la notion de situation, qui n'est pas simple elle non plus.

La situation

Le *Petit Robert* (1993) définit le mot *situation*, au plan abstrait, comme l'« ensemble des circonstances dans lesquelles une personne se trouve ». Houdé (2003, p. 125) est plus précis : « la notion de situation, qui chevauche souvent celle de contexte, (...) renvoie au cadre social et spatio-temporel dans lequel ont lieu une énonciation, une interaction et, plus généralement, une activité ». Voilà qui est clair. On peut parler alors de la situation d'une séance particulière de psychothérapie, ayant lieu à tel moment, à tel endroit et dans tel contexte relationnel, groupal, organisationnel, sociopolitique et socioculturel. Mais ne doit-on pas être plus spécifique et dire que la situation change au sein d'une même séance quand le client change d'objet de contact ? La situation correspondrait alors aux circonstances d'un épisode de contact ou d'un cycle de contact/retrait complet.

Mais cela se complique si la forme, c'est l'individu en situation et en devenir : la situation devient évanescence parce qu'elle change tout le temps, en même temps que l'individu, d'un instant à l'autre. On ne peut même pas dire que la forme de l'individu est mise en œuvre dans la situation présente, comme l'énonçait ma formulation originale. Il serait plus juste de dire que la forme présente émerge dans la situation ou encore que l'individu advient au présent. Il en est ainsi à cause de la définition que j'ai donnée de la forme présente comme étant l'état momentané de l'organisation concrète en mouvement qu'est l'individu et non pas sa structure. En effet, à chaque instant, je suis différent de ce que j'étais le moment précédent même si certains des éléments psychologiques qui me constituent et leurs

interrelations sont relativement stables. Je ne réfère pas ici à ce dont nous n'avons pas conscience comme la désorganisation et la réorganisation cellulaires ou encore les traces laissées par toute expérience dans le système nerveux à cause de la plasticité synaptique²⁰. Je parle du flot continu de notre vécu immédiat, qui fait que nous ne sommes pas tout à fait les mêmes en passant d'un moment à l'autre.

On voit donc que la notion de forme est précisée et enrichie par la perspective de la complexité. Avant d'aller plus loin, il vaut la peine de préciser brièvement en quoi la notion de forme se distingue des concepts de personnalité et d'identité.

Forme, personnalité et identité

Je viens de définir la forme comme étant l'organisation active qu'est l'individu au présent. Mais la forme n'est pas la personnalité au sens, par exemple, d'Allport (1961, p. 28, ma traduction) pour qui « la personnalité c'est l'organisation dynamique dans l'individu des systèmes psychophysiques qui déterminent le comportement et la pensée qui le caractérisent ». Le mot *organisation* est utilisé dans les deux cas, mais pas avec la même signification: pour moi, c'est de l'être lui-même qu'il s'agit, alors qu'Allport parle d'une qualité de cet être, de son caractère organisé. Je m'inscris pourtant tout à fait dans sa vision de la personnalité quand il écrit ailleurs (1955, p. 19, ma traduction):

La personnalité est moins un produit fini qu'un processus transitoire. Bien qu'elle ait des caractéristiques stables, elle est en même temps continuellement en train de changer. C'est ce courant de changement, de devenir, d'individuation qui nous intéresse particulièrement maintenant.

Voilà pourquoi je considère que, même si la forme présente de l'individu n'est pas sa personnalité, la théorie de la prise de forme en relation constitue dans son ensemble une théorie du devenir de la personnalité, avec ses processus de conservation (par autorégulation) et de dépassement (par auto-direction et auto-réorganisation).

L'identité, pour sa part, est la dimension de la personnalité qui a rapport avec la continuité de l'expérience de soi de l'individu, dans sa singularité et dans ses appartenances, dans le flot continu de sa vie. On pourrait dire qu'il s'agit du volet conservateur de la prise de forme en relation. Il s'agit d'une dimension cruciale pour la personnalité des pathologies limites. Elle est aussi en cause chez les gens qui vivent des situations de crise (comme la rupture d'un lien émotif important, une maladie grave, une perte majeure au plan professionnel ou financier) ou qui abordent une nouvelle étape de vie (comme

20 Voir Ansermet et Magistretti (2006).

être
rapport
Allport
Organisation
personne
l'être
identité

✓ définition de la personnalité
Té de
Allport

l'adolescence, le départ des enfants, la retraite, l'immigration).

Nous avons vu que l'individu est une réalité émergente. Il vaut la peine d'identifier diverses implications de cette notion d'émergence pour la théorie de la prise de forme.

Émergence, expérience et relation

Je pense que la notion d'émergence met en question la conception gestaltiste du contact et de l'expérience. Reportons nous en effet à la toute première assertion de la partie théorique du livre de PHG (1994, p. 3) : « L'expérience a lieu à la limite entre l'organisme et son environnement qui est constituée principalement de la surface de la peau et des autres organes de réponse sensorielle et motrice. »²¹

From (1984, p. 5) est plus concret quand il écrit que « l'expérience se passe dans les rencontres sans fin de l'animal humain avec son milieu pour y satisfaire ses besoins, ses envies, ses désirs et ses appétits ». Il ajoute qu'« on appelle ces lieux de rencontre limite de contact en Gestalt-thérapie et que ce concept central constitue une abstraction de ces rencontres sans fin. Cela veut dire que l'expérience immédiate naît de la rencontre de l'organisme et de son environnement.

Mais le principe hologrammatique porterait plutôt à dire que l'expérience immédiate de l'individu émerge de la situation globale dans laquelle il se trouve dans l'instant. Et si l'on considère l'ensemble des organisations de divers niveaux qui entrent en jeu simultanément dans cette situation (les particules et les cellules de son organisme, sa maison, son quartier, ses relations interpersonnelles, ses groupes et ses organisations d'appartenance et de référence, sa région avec son écosystème, sa société, sa culture, sa civilisation, le système planétaire, etc.), alors on ne peut pas dire que l'individu rencontre son environnement : il en fait partie intégrante. En effet, à chacun de ces niveaux, il y a des processus d'organisation et de régulation, et même de réorganisation (dans le cas des organisations vivantes) qui conditionnent son expérience.

Il est sûrement vrai que la source de l'expérience immédiate de l'individu, c'est la situation globale dont il fait partie. Mais cela ne correspond pas du tout au sentiment qu'il a de prendre contact activement avec son environnement ou de s'en retirer selon les circonstances et selon ses besoins. La perspective dialogique permet de tenir

²¹ Ma traduction. Je préconise l'emploi de *limite* plutôt que de *frontière* pour rendre le terme anglais *boundary*. Le mot anglais qui veut dire frontière, c'est *border*. Cela implique évidemment l'emploi de l'expression *limite de contact* plutôt que *frontière-contact*. Pour moi, il ne s'agit pas d'un caprice, car cette erreur de traduction a l'inconvénient important d'insister sur l'aspect séparateur de la limite de contact aux dépens de son aspect unificateur.

ensemble l'expérience subjective de rencontrer un milieu distinct de soi et la connaissance objective d'une non-séparation d'avec ce milieu.

Le concept morinien d'inhérence, qui indique l'appartenance à un même monde, peut être utile pour concevoir cette dialogique (1994, p. 202). « Sans inhérence, il y a séparation absolue, donc pas de communication possible. Toutefois, au sein de cette inhérence, il y a nécessairement séparation entre le connaissant et le connaissable, c'est-à-dire une dualité préalable et insurmontable. » C'est ainsi qu'« il y a entre individus d'une même société, une relation d'inhérence/séparation/communication qui permet non seulement leur connaissance mutuelle, mais aussi le partage, l'échange et la vérification de leurs connaissances ».

Morin (1990, p. 206) rapporte une expérience de microphysique intrigante qui va dans le sens de l'inhérence et même d'une abolition de la séparation. Aspect a en effet démontré expérimentalement « que des particules qui ont interagi dans le passé sont en connexion instantanée, c'est-à-dire « communiquent » à des vitesses supérieures à celle de la lumière ». D'Espagnat, un commentateur, a indiqué que cela suppose « une inséparabilité cachée de toutes les choses séparées dans l'espace ».

À mon avis, ces considérations sur l'émergence et l'inhérence relativisent radicalement les notions de contre-transfert et d'identification projective, et même celle d'évocation projective que je formulais dans mon article de 1999. Car ces dernières relèvent toutes d'une conception simplifiante voulant qu'un individu puisse provoquer un ressenti chez quelqu'un d'autre sans que celui-ci n'y contribue d'aucune façon. Or, il n'est pas vrai que mon interlocuteur me fasse vivre une émotion; celle-ci émerge plutôt en moi en le rencontrant. Il s'agit en même temps d'un vécu personnel et relationnel.

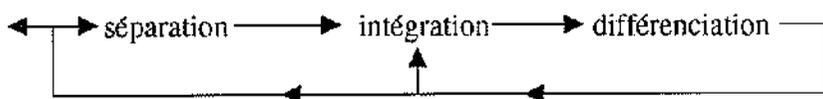
Par ailleurs, si j'ai déjà une relation avec cet interlocuteur, notre relation constitue une autre forme d'émergence, qui est née et continue de jaillir de nos interactions et qui conditionne en retour les interactions qui la produisent. Dans une relation, l'inhérence, c'est le fond de confluence saine et malsaine qui permet le contact, même conflictuel. Il vaut la peine de noter qu'à tous les niveaux d'organisation du contexte global de l'expérience de l'individu, il y a des propriétés émergentes entretenues par des boucles récursives. Cela veut dire qu'à la limite, l'émotion qui émerge en moi en rencontrant l'autre n'est pas seulement personnelle et relationnelle. Elle est aussi physique, biologique, culturelle, politique, écologique, planétaire et cosmique.

Passons maintenant au dernier thème de cet examen de la théorie de la prise de forme dans une perspective de complexité : le caractère simplificateur de la notion de différenciation/intégration.

Simplification et différenciation/intégration

Si l'on considère les trois dimensions fondamentales de la théorie de la prise de forme en relation telles qu'exposées ci-haut, il est facile de voir en quoi la conscience/non-conscience et la maîtrise/abandon sont dialogiques, puisque les deux termes qu'elles joignent sont à la fois antagonistes et complémentaires. La conscience s'oppose évidemment à la non-conscience comme le jour à la nuit mais l'ignorance de certaines facettes de notre expérience est indispensable pour pouvoir nous concentrer sur d'autres aspects, plus immédiatement pertinents pour nos besoins. De même, la maîtrise apparaît comme le contraire de l'abandon, mais il faut avoir suffisamment confiance dans ses capacités de maîtrise de soi et de l'autre pour pouvoir s'abandonner.

Il n'en va pas de même pour la différenciation/intégration : il n'y a pas d'opposition entre ces deux termes, seulement une complémentarité. Cela tient à ma conception de la forme comme « totalité structurée concrète corps-esprit »²², conception organismique inspirée directement de PHG. C'est là que l'holisme dénoncé par Morin montre son aspect simplificateur, parce qu'il sous-estime la dialogique de l'ordre et du désordre qui caractérise toutes les organisations vivantes. En effet, a priori de la différenciation/intégration, c'est une totalité qui se différencie en parties alors qu'en réalité, l'unité est souvent gagnée sur la séparation et qu'à l'inverse, la différenciation peut autant mener à une séparation, facteur de désordre, qu'à une nouvelle intégration. Je vais donc utiliser dorénavant la notion plus complexe de séparation/intégration-différenciation dont les termes sont reliés de façon telle qu'on peut la considérer comme un macro-concept, qui se déploie de la façon suivante :



Ce processus de séparation/intégration-différenciation joue de façon différente aux plans situationnel, interne et externe. Voici comment.

²² Voir Gagnon (1999) p. 74

La séparation/intégration-différenciation situationnelle

Au plan situationnel, la séparation/intégration-différenciation correspond au jeu conjugué de l'activité spontanée du *soi* total intégrateur (consistant à former et détruire les figures/fonds de l'expérience immédiate) et de l'activité plus délibérée (d'identification et d'aliénation) de la fonction *je* du *soi*. Dans son pôle aliénant, la fonction *je* est tantôt différenciatrice, tantôt séparatrice, selon qu'elle distingue des éléments ou qu'elle les élimine du champ de conscience (par expulsion ou par lâcher prise). Dans son pôle identificatoire par contre, elle est intégratrice.

Le processus de séparation/intégration-différenciation situationnel porte sur des éléments transitoires qui sont conscients ou peuvent facilement le devenir dans le contact. Il s'agit des sensations, des mouvements corporels, des appétits, des désirs, des intentions, des émotions, des pensées, des souvenirs, des fantasmes, des perceptions de soi et du milieu extérieur, des évaluations, des anticipations et des actions. C'est à ce plan que se situent ces pertes momentanées de la fonction *je* qui séparent ou intègrent, à notre insu et à tort, des éléments de notre expérience de nous-mêmes et de l'autre, par clivage ou par introjection, projection, rétroflexion, déflexion et confluence.

La séparation/intégration-différenciation interne

Au plan interne, le processus de séparation/intégration-différenciation n'est pas conscient et il est vraisemblablement assez lent. Il porte sur des éléments relativement durables, hérités à la naissance ou acquis au cours du développement. J'ai regroupé ces éléments en six composantes, découpées en fonction des exigences de l'adaptation créatrice et transformatrice. Ce sont les orientations, les capacités, la mémoire, les représentations de soi, les représentations de l'autre et les représentations du monde de l'individu. On peut postuler que ces éléments sont à la fois intégrés, différenciés et séparés de diverses manières. Nous n'y avons accès que lorsqu'ils viennent à la conscience et sont traités par le processus de séparation/intégration-différenciation situationnel, mais ils s'expriment de façon implicite dans toutes nos façons de penser et d'agir. Le travail interne de séparation/intégration-différenciation se manifeste au bout d'un certain temps à la conscience par ses fruits. Petit à petit, à notre insu, certaines représentations de soi ou d'autrui sont devenues plus nuancées (ou différenciées), certains rêves ont été abandonnés (on en est séparé ou détaché), certaines connaissances ont été assimilées (ou intégrées).

La séparation/intégration-différenciation externe

Alors qu'au plan situationnel, la séparation/intégration-différenciation est un processus rapide qui porte sur des éléments transitoires, au moins potentiellement accessibles à la conscience, et qu'au plan interne, le processus est lent, non conscient et porte sur des éléments durables, on a affaire au plan externe à un processus à deux faces, à cheval sur les deux autres niveaux. Expliquons-nous. Il s'agit tout d'abord ici de comment l'individu réconcilie son besoin d'être lui-même dans sa singularité (ou différencié) et son besoin d'être uni à d'autres (ou intégré) dans des relations.

Le côté situationnel de ce processus s'exprime par des mouvements de maîtrise ou d'abandon par rapport à ses interlocuteurs présents et par des comportements de prise de contact ou de retrait actifs. Ces mouvements et ces comportements peuvent entretenir (par intégration ou différenciation) ou remettre en question (par séparation) l'organisation émergente des relations où ils s'inscrivent. Ce qui est en jeu, c'est la compatibilité, ou l'incompatibilité, des besoins de survie et de développement de l'individu avec ceux de ses partenaires ou ceux du groupe, de l'organisation ou du milieu auxquels il appartient.

Le processus peut mener soit à une intégration plus différenciée de l'individu dans la relation, le groupe, l'organisation ou le milieu en question, soit à son départ pour chercher ailleurs une intégration plus adéquate à ses besoins. C'est cette possibilité de rupture que la notion de différenciation-intégration ne permettait pas de considérer. Pourtant, le retrait d'un enfant maltraité de sa famille, la séparation d'avec un conjoint violent, la démission d'un emploi pathogène ou l'émigration pour fuir la persécution, sont des issues courantes et légitimes à des situations conflictuelles. Sans compter toutes les situations confortables qui ne menacent aucunement l'intégrité de l'individu, mais qu'il doit cependant quitter s'il veut réaliser pleinement son potentiel : un couple vide, un emploi sans défi, une région sans vitalité économique ou culturelle, etc.

Mais la séparation/intégration-différenciation externe a aussi sa face interne qui consiste dans les diverses façons dont sont présentes en soi les relations passées au sein desquelles on a pris forme au cours du développement. En effet, tous les éléments qui sont l'objet de la séparation/intégration-différenciation interne sont marqués par ce vécu relationnel passé, et orientent en conséquence les désirs et les anticipations présentes de l'individu face à autrui. Autrement dit, ils fondent ses mouvements situationnels de contact/retrait et de

maîtrise/abandon face à autrui. De sorte que ces mouvements présents constituent une porte d'entrée, en psychothérapie, pour favoriser la séparation/intégration-différenciation par rapport aux relations formatrices du passé.

CONCLUSION

Dans cet article, j'ai voulu, tout d'abord, faire connaître au lecteur gestaltiste l'ampleur, la richesse et la pertinence de la réflexion de Morin sur la complexité. J'ai ensuite montré comment celle-ci à la fois confirme, explicite et met en question la théorie de la prise de forme en relation, de même que la théorie du *soi* sur laquelle elle s'appuie. Puis, j'ai fourni des indications sur la révision théorique à laquelle elle me conduit. J'aurais aimé me rendre plus loin et aboutir à la présentation d'un modèle d'analyse articulé, utilisable concrètement en psychothérapie. Le temps et l'espace m'ayant manqué, ce sera l'objet d'un prochain article.

Je veux pourtant indiquer, dès maintenant, deux implications thérapeutiques de la dialogique de l'ordre et du désordre qui a entraîné mon remaniement théorique le plus important. Tout d'abord, le principe dialogique suggère, par définition, une stratégie d'affrontement, sans réduction simplificatrice, des contradictions vécues par les clients. Le double avantage d'une telle stratégie serait de respecter la nature complexe des enjeux en cause et de tirer profit de la dynamique générée par la tension entre les termes contradictoires. En second lieu, il importe de ne pas sous-estimer la désorganisation angoissante d'équilibres acquis que tout changement de la personnalité comporte inévitablement, avant que ne s'établisse et ne se consolide un nouvel ordre intérieur plus satisfaisant. Nos clients ont besoin d'être compris et soutenus pour vivre leurs contradictions et leurs processus de désorganisation/réorganisation.

En terminant, je tiens à relativiser tout ce que j'ai exposé dans cet article, en rappelant qu'il ne s'agit pas de la réalité, mais de constructions théoriques qui, en mettant en lumière certains aspects de la réalité, en jettent forcément d'autres dans l'ombre. Morin (2005, p. 137) a d'ailleurs écrit que pour lui « l'idée fondamentale de la complexité n'est pas que l'essence du monde est complexe et non pas simple. C'est que cette essence est inconcevable. »

Références

- Allport, G. W., (1955). *Becoming. Basic Considerations for a Psychology of Personality*. New Haven : Yale University Press.
- Allport, G. W., (1961). *Pattern and Growth in Personality*. New York : Holt, Rinehart & Winston.
- Ansermet, F., Magistretti, P., (2006). « L'inconscient au crible des neurosciences ». *La Recherche*. No. 397, Mai.
- Benkirane, Réda. (2002). *La complexité, vertige et promesses. 18 histoires de sciences*. Le Pommier.
- Buckley, W. (1967). *Sociology and Modern Systems Theory*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Buckley, W. (éd.) (1968). *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist*. Chicago : Aldine.
- From, I., (1984). « Reflections on Gestalt Therapy after Thirty-two Years of Practice : A Requiem for Gestalt ». *The Gestalt Journal*, Vol. VII, n° 1, pp. 4-12.
- Gaffiot, F. (1936). *Dictionnaire abrégé latin-français illustré*. Paris : Hachette.
- Gagnon, J. (1999). « Prendre forme en relation : fondements pour une compréhension gestaltiste des pathologies limites ». *Cahiers de Gestalt-thérapie*, n° 6, pp. 65-115.
- Houdé, O. (dir.) (2003). *Vocabulaire des sciences cognitives*. Paris : PUF.
- Le Moigne, J. L. (2000). « Morin (E.) », *Encyclopaedia Universalis France S.A.*
- Morin, E. (1977). *La Méthode, 1. La Nature de la Nature*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (1986). *La Méthode, 3. La Connaissance de la Connaissance*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (1990). *Science avec Conscience*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (1994). *La complexité humaine*. Paris : Flammarion.
- Morin, E. (2000). *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Seuil.
- Perls, F. S., Hefferline, R. E., Goodman, P. (1994). *Gestalt Therapy. Excitement and Growth in the Human Personality*. Highland, N.Y.: The Gestalt Journal Press. 1951.
- Perls, F. S., Hefferline, R. E., Goodman, P. (2001). *Gestalt-thérapie. Nouveauté, excitation et développement*. Bordeaux : L'expressimie.
- Pétry, F. (2006). « L'inconscient cognitif ». *Cerveau & Psycho*. N° 15, Mai.
- Serres, M., Farouki, N., (Éd.) (1997). *Le Trésor. Dictionnaire des Sciences*. Paris : Flammarion.

*état complexe -
 trois catégories base -
 terrain -> milieu long terme*

Abstract

Edgar Morin has elaborated a *new discourse on method* to replace the one by Descartes, which has proved too simplifying to deal adequately with the complex reality uncovered by modern science and philosophy. The author begins by presenting a synthesis of Morin's reflections on complexity and the principles that can be helpful in thinking about it. He then uses that, first to show how the gestalt theory of the self was already complex and then to clarify, develop or revise some aspects of his own *theory of form-taking in relationship*.

Résumé de lecture

Le concept d'amour en psychothérapie : Un outil au service de la relation

Par Sylvie Dunn

Gaétane BOURDAGES

En choisissant d'écrire sur le thème de l'amour du psychothérapeute pour son client, Sylvie Dunn fait preuve de courage et d'audace. Comme le souligne Gilles Delisle dans la préface, « Écrire sur la part d'amour qui cimente le lien psychothérapeutique est une tâche périlleuse à laquelle bien peu d'auteurs ont accepté de se frotter. »

C'est en pensant à sa propre démarche en psychothérapie que l'auteure pose les fondements de ce magnifique petit livre. S'interrogeant sur ce qui a permis, chez elle, la réparation et le changement, elle constate que c'est le sentiment d'avoir aimé son psychothérapeute et d'avoir été aimée de lui qui fut l'ingrédient essentiel. Elle écrit (p. 19) : « (...) au centre de mon expérience, tant du point de vue personnel que professionnel, le mot amour s'impose ».

L'auteure inscrit son propos à l'intérieur du modèle de la Psychothérapie Gestaltiste des Relations d'Objet proposé par Gilles Delisle, et nous rappelle que, dans ce modèle théorique auquel elle adhère, « la relation *est* la thérapie ». Elle est d'avis que les personnes qui se présentent à nous, professionnels de la psychothérapie, se sentent souvent blessées par des « manquements à l'amour » ayant jalonné leur enfance, ce qu'elle décrit (p. 34) comme étant « dans une perspective développementale (...) les attitudes, les gestes et les ambiances qui induisent une souffrance morale telle qu'elle contribue à l'élaboration d'une psychopathologie plus ou moins sévère ».

Sylvie Dunn se demande s'il est possible que l'amour du psychothérapeute puisse réparer quelque chose de ces blessures d'autrefois. S'il y a un amour qui blesse, y aurait-il aussi un amour qui répare ? C'est la question à laquelle l'auteure tente de répondre dans ce petit

livre d'une lecture facile et agréable, où elle « tente de comprendre la nature, les exigences et la portée clinique du sentiment sur lequel repose la relation thérapeute/client ». Elle précise que l'amour du psychothérapeute est un ingrédient essentiel mais non suffisant pour le succès d'une psychothérapie.

Sylvie Dunn commence par expliciter les enjeux et risques de cette « association suspecte » entre amour et psychothérapie. Elle décrit ensuite les manquements à l'amour qui pourraient se manifester au cours du développement et l'impact de ceux-ci sur l'apparition de la psychopathologie. S'appuyant sur les théories développementales de plusieurs auteurs reconnus, elle démontre que les manquements à l'amour sont un facteur de risque dans la genèse des psychopathologies de la personnalité, tout en spécifiant qu'il s'agit d'une expérience subjective et en tenant compte des facteurs autres tels que le tempérament ainsi que les circonstances et événements ayant jalonné le parcours de la vie de la personne.

Les chapitres suivants traitent de la nature de l'amour du thérapeute et des éléments qui lui permettent d'éprouver et d'exprimer cette sorte d'amour qui répare, puis de la manière dont les composantes de l'amour en relation psychothérapeutique sont, selon l'auteure, prioritairement activées dans l'un ou l'autre des modes relationnels de la relation thérapeutique tridimensionnelle que sont la relation transférentielle, la relation herméneutique et la relation réelle. Elle traite également des dimensions de reproduction, reconnaissance et réparation qui s'élaborent dans ces divers modes relationnels.

Les principales composantes de l'amour proposées par l'auteure sont l'accueil inconditionnel, la maturité, la sollicitude, l'ouverture, l'humilité, la générosité, le courage, la sobriété et le respect de la différence. Des considérations s'ensuivent sur la représentation symbolique du client dans ces différents modes relationnels de la relation thérapeutique ainsi que des réflexions sur l'attitude du thérapeute qui serait facilitatrice pour la maturation psychologique du client dans son cheminement. M^{me} Dunn établit un parallèle entre les soins et l'amour d'un parent pour son enfant et les soins et l'amour du psychothérapeute pour son client qu'elle conçoit comme « enfant symbolique », selon les divers moments de son cheminement en psychothérapie et les différents modes relationnels de la relation thérapeutique tridimensionnelle. Finalement, un chapitre est consacré à l'utilisation saine de l'agressivité au service de l'amour et de l'efficacité psychothérapeutique.

L'auteure rappelle que, dans la psychothérapie à visée transformative, le thérapeute souhaite mettre en place des conditions qui permettent de réactiver le processus développemental qui aurait été interrompu ou entravé. Comme le dit Delisle, le destin de l'enfant intérieur, c'est de grandir, et le psychothérapeute gestaltiste des Relations d'Objet tente d'aider le client à remettre en mouvement un développement psychique qui n'a pas été réussi d'une manière qui permette un fonctionnement optimal de la personnalité à l'âge adulte.

L'expérience clinique nous démontre que les clients qui sont les plus blessés dans leurs besoins d'amour sont souvent ceux qui ont le plus de difficulté à recevoir l'amour que le thérapeute veut leur donner. Ils ont besoin de maintenir le thérapeute à distance pour se protéger et ils nous font ce qu'on leur a fait ; par exemple, ils s'emploient à faire savoir au thérapeute à quel point il n'est pas important dans leur vie.

Quant à moi, il m'apparaît que les clients qui refusent d'investir le thérapeute et qui prétendent vouloir avoir avec lui une relation « professionnelle », sans lien d'attachement, sont probablement ceux qui ont le plus besoin de ce lien. Comme le mentionne Delisle dans la préface, « ce qui a manqué jadis tend à se remettre en place au cœur du lien thérapeutique ». Je trouve que les idées proposées dans ce livre rejoignent la pensée spirituelle de Thich Nhat Hanh, maître bouddhiste, qui écrit qu'avant d'être en mesure d'aider les autres, nous devons d'abord apporter la paix et un amour profond de la vie dans notre propre conscience.

D'ailleurs, dans sa conclusion, Sylvie Dunn tient un propos analogue (p. 118) :

Ainsi, jongler avec l'idée de l'amour en relation psychothérapeutique est une affaire éminemment personnelle et intime et souligne l'obligation de s'accorder d'abord à soi-même ce que l'on projette d'offrir à l'autre. C'est à cette condition que nous pouvons aspirer à la véritable empathie, celle qui nous permet alors de nous identifier au client et de poursuivre notre restauration, en même temps que de travailler à celle de l'autre.

Thich Nhat Hanh dit aussi que, puisque le psychothérapeute contribue à soulager la souffrance intérieure des autres, il contribue à la paix dans le monde. C'est réconfortant de penser que, dans ce travail solitaire effectué dans l'intimité de notre bureau, nous faisons quelque chose qui contribue à la paix universelle.

Le livre de Sylvie Dunn propose au psychothérapeute des idées pour nourrir sa réflexion et éclairer son chemin dans les parcours qu'il entreprend avec ses clients. Les notions proposées nous donnent des points d'appui pour conceptualiser ce que nous faisons et pourquoi nous le faisons, et constituent des balises pour évaluer l'à-propos de nos interventions. Ce texte m'a permis d'apprécier le talent indéniable de l'auteure, lequel se manifeste, entre autres, par sa capacité de vulgariser des théories complexes sans les simplifier à outrance.

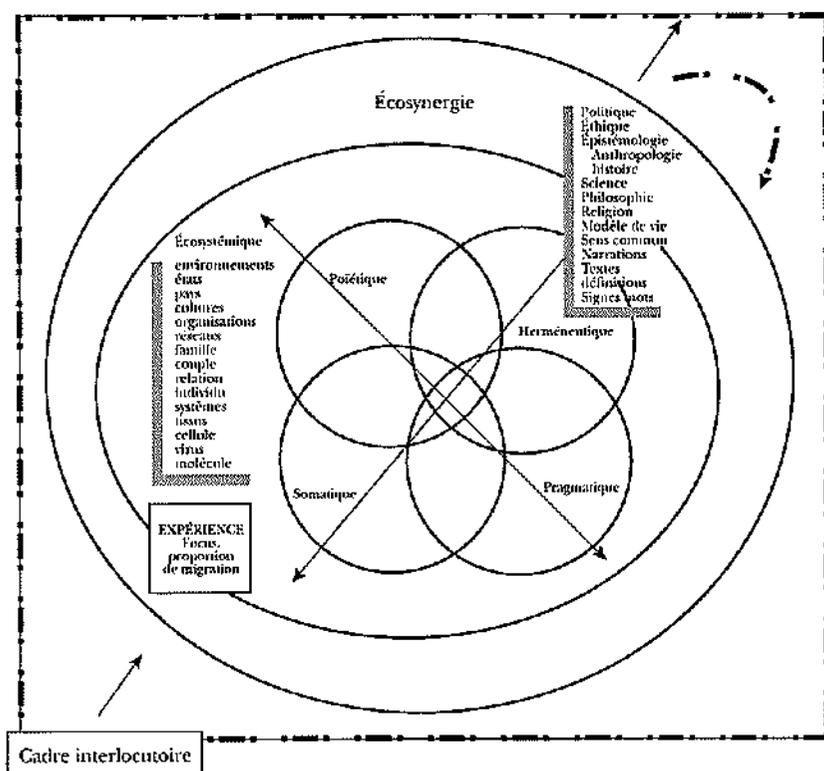
Elle démontre un bon esprit de synthèse et un style d'écriture alliant langage accessible, rigueur intellectuelle et précision théorique. Sylvie Dunn nous offre, avec générosité, simplicité et authenticité, je dirais même avec amour, un petit livre empreint de sagesse, rafraîchissant et réconfortant pour la psychothérapeute que je suis. Un petit bijou de livre à lire et à relire, surtout les jours où ce métier, à la fois fascinant et difficile, nous semble douloureux et lourd à porter.

Dunn, Sylvie (2005). *Le concept d'amour en psychothérapie. Un outil au service de la relation*. Montréal: Éditions Nouvelles.

Errata et notes complémentaires

1 – Concernant l'article *Récit d'un voyage au cœur du corps*, publié dans le numéro précédent (page 31, volume 8, 2005), l'ordre des auteurs aurait dû être le suivant: **Carmen Frenette, Diane Duguay et Marie Gérin-Lajoie**. Toutes nos excuses aux principales intéressées.

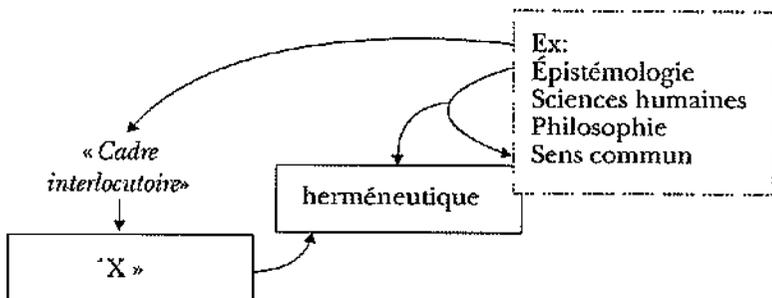
2 – Concernant l'article *Une Gestalt au centre d'une polyphonie*, de Marc Filiatrault (page 131, volume 8, 2005), il manque au graphique de la page 138 son «cadre», ce qui rend notamment le dernier paragraphe du point 3.1 confus. Dans le graphique tel qu'imprimé, une flèche part de la sphère «herméneutique» à la case «cadre interlocutoire», mais sans suite. Comme l'illustre le graphique corrigé ci-après, le cadre est restitué et la case «cadre interlocutoire» mise en



bas à gauche avec une flèche plus explicite pour bien faire ressortir la dimension réflexive et réursive du système.

Profitant de cette occasion, l'auteur spécifie et complète certains points.

A) Précisons que la sphère herméneutique est l'espace sémiotique et symbolique où un sujet (ou un groupe de sujets) prend conscience, distingue, nomme et théorise : 1) sur les différents niveaux d'interactions qui sont implicites et souvent idéologiquement distordus ; 2) les conditions de possibilité du discours critique ; 3) les stratégies pratiques pour intervenir aux différents niveaux interactionnels. Le terme « herméneutique » est choisi pour marquer une position philosophique et épistémologique suite aux travaux de Heidegger et Gadamer, i.e. la nature fondamentale du processus d'interprétation qui fonde et se reproduit à différents niveaux d'élaboration et d'enjeux critiques. Une nouvelle case est ajoutée au graphique à la sphère herméneutique pour illustrer que le processus herméneutique, lorsqu'il se déploie pleinement, en vient à aborder et tenter de donner sens à un continuum de niveaux et d'enjeux théoriques. Nous retrouvons plusieurs niveaux de récursions dans ce continuum :



Par ailleurs, une deuxième case est ajoutée à la sphère systémique pour illustrer les différents niveaux d'interactions systémiques. Dans le graphique édité, la case « expérience » précède celle de « systémique ». Dans le graphique original, elle est décalée pour illustrer la nature variable de l'expérience mais aussi, surtout, qu'il s'agit non pas d'un modèle à fondement subjectiviste, mais interactionnel et donc post-métaphysique au sens défini par Habermas, *La pensée postmétaphysique*, 1993.

B) Dans la version présentée, les titres des paragraphes 3.2 à 3.7, i.e. le nom des composantes était précédé de (éco) pour faire ressortir la dimension intégrative du modèle. Dans la version

éditée, l'expression éco est inscrite directement au nom des composantes, ce qui alourdit inutilement leur présentation et ne correspond pas à mon usage.

- C) Dans la biographie, une référence était incomplète: « La complexité: la science du XXI^e siècle », *Pour la Science*, décembre 2003, numéro spécial # 314.

Notes biographiques

Psychologue, Vincent **BORDELEAU** complète actuellement un doctorat en psychologie à l'UQÀM. Ses intérêts de recherche se situent au niveau des processus thérapeutiques et principalement sur les fonctions réflexives des thérapeutes. Il s'intéresse également au développement professionnel des thérapeutes.

Gaétane BOURDAGES est psychologue clinicienne en pratique privée. Depuis 1995, elle œuvre au sein du cabinet Bourdages, Trempe, Vasco psychologues, où elle offre des services de psychothérapie individuelle et de supervision. Auparavant, elle a travaillé dans des ressources publiques de réadaptation en toxicomanie et en programmes d'aide aux employés. Elle a complété sa formation de base en Gestalt thérapie au *Centre d'intervention gestaltiste de Montréal (CIG)* en 1991. Elle a obtenu du CIG sa certification de psychothérapeute de la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet suite à des activités de formation et de perfectionnement dans lesquelles elle s'investit depuis 1995, auprès de Gilles Delisle et Line Girard, et en supervision didactique avec Marc-Simon Drouin.

Janine CORBEIL, psychologue, est diplômée du *Gestalt Institute of Cleveland*, fondatrice du *Centre de croissance et d'humanisme appliqué* et formatrice invitée de plusieurs instituts de formation au Québec et à l'étranger. Une des pionnières de la Gestalt thérapie au Québec et en Europe francophone, elle a écrit une cinquantaine d'articles dans diverses revues de Gestalt thérapie et elle a participé à la rédaction de quelques livres, ici et en France.

Chargée d'enseignement clinique à l'université de Montréal, **Joanne CYR** a complété sa formation en psychiatrie à l'université de Montréal. Elle exerce à l'hôpital Louis-H. Lafontaine où elle dirige, en hôpital de jour, deux programmes de thérapie pour des patients ayant des problématiques anxieuses et dépressives en comorbidité avec un trouble de personnalité. Elle a terminé une formation en Gestalt au Centre d'intervention gestaltiste de Montréal (CIGM) et elle a reçu une formation de superviseur pour le modèle de la PGRO.

Jean-Marie DELACROIX est psychologue clinicien, psychothérapeute, formateur et superviseur. Il a été formé en Gestalt à Montréal entre

1974 et 1981. Il est l'un des fondateurs, en France, de l'Institut de Gestalt-thérapie de Grenoble (1981) et de l'Institut français de Gestalt-thérapie (1985). Il est maintenant directeur pédagogique et responsable du troisième cycle de la formation de l'Institut GREFOR (Gestalt, REcherche, FORMation), la continuité de l'Institut de Gestalt de Grenoble. Il est l'auteur de nombreux articles et de plusieurs ouvrages, dont le plus récent s'intitule *La troisième histoire. Patient-psychothérapeute: fonds et formes du processus relationnel*.

Psychologue clinicienne depuis 1981, pratiquant la thérapie de groupe, individuelle et de couple, **Nadine DELBEKE, M.Ps.**, œuvre en bureau privé et au Centre de cancérologie du CSSS de Gatineau, hôpital de Gatineau. De 1983 à 2005, elle a travaillé aux services ambulatoires du Centre hospitalier Pierre-Janet, dans l'Outaouais. Formée en psychothérapie gestaltiste des relations d'objet auprès de Gilles Delisle et de Line Girard du Centre d'Intervention Gestaltiste, elle est aussi psychothérapeute et superviseure certifiée de cette école.

Psychologue clinicien, **Marc-Simon DROUIN** a complété une formation de troisième cycle au Centre d'Intervention Gestaltiste de Montréal et une formation de superviseur au modèle de la PGRO. Superviseur didacticien du CIG et membre du Groupe de Recherche et d'Intégration en Psychothérapie (GRIP), il intervient dans la formation du premier cycle. Professeur au département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) dans la section psychodynamique /humaniste, il s'intéresse particulièrement à l'efficacité de la psychothérapie et au rapprochement entre les diverses approches thérapeutiques.

Formée à l'École parisienne de Gestalt, **Marie-José FLORENT** vient de terminer un 3^e cycle au Centre d'Intervention Gestaltiste. Psychothérapeute en cabinet privé dans le Nord de la France et formatrice consultante, elle accompagne, en individuel et en groupe, des endeuillés et des parents endeuillés. Elle a une expérience d'une dizaine d'années de soignante en cancérologie. Intervenante à Champ G: Institut de Gestalt du Nord de la France, elle est également responsable du Département de Formation en Relations Humaines pour un Centre de Formation. Enfin, elle est formatrice consultante dans les hôpitaux, en particulier dans les services de soins palliatifs.

Jean GAGNON est psychologue clinicien. Il exerce en pratique privée à Montréal depuis plus de vingt-cinq ans, comme psychothérapeute et comme superviseur. Formé principalement par Susan Saros, Isadore From et Michael V. Miller, il a enseigné la thérapie gestaltiste pen-

dant plusieurs années au Québec et en France dans le cadre du Centre International de Gestalt. Il offre périodiquement de la formation sur la thérapie des troubles graves de la personnalité, avec la théorie de la prise de forme en relation qu'il a élaboré.

Marie GÉRIN-LAJOIE, M.Ps., est psychologue clinicienne depuis 1982. Elle a travaillé en pratique privée à Rimouski de 1987 à 2001. Sa formation de base en Gestalt (1989-1992) s'est poursuivie par une formation approfondie sur la thématique de la Gestalt et du corps avec Janine Corbeil (1995-1998). Elle a complété le troisième cycle du Centre d'intervention gestaltiste (2001-2003) avec Gilles Delisle, y obtenant, sous la supervision de M^{me} Line Girard (2004), sa certification de psychothérapeute. Établie à Montréal depuis 2001, elle œuvre auprès d'adultes dans un contexte de psychothérapie individuelle.

Psychologue clinicienne ainsi que gestaltiste depuis près de vingt-cinq ans et formatrice en PGRO depuis une décennie, **Line GIRARD** a été témoin non seulement de la gestation et de la naissance de cette approche, mais encore de l'évolution de ses premiers praticiens. Que ce soit en tant que responsable des admissions et formatrice du premier cycle de la formation clinique du CIG ou de superviseure-didacticienne, elle a eu l'occasion d'observer sous différents angles le processus de maturation des compétences spécifiques nécessaire à une pratique optimale de cette psychothérapie du lien. Depuis 1981, M^{me} Girard a œuvré tant en bureau privé (CIG et clinique privée de psychiatrie) que dans le réseau public en santé mentale (CSSMM, CLSC, CH).

Pierre PLANTE est psychologue clinicien et art-thérapeute. Il a complété un doctorat en psychologie à l'UQÀM et est détenteur d'une maîtrise en art thérapie de l'Université Concordia. Diplômé en Beaux-Arts, il s'intéresse aux méthodes alternatives d'intervention en psychothérapie. Il est professeur au département de psychologie de l'UQÀM dans la section psychodynamique/humaniste.



Association québécoise de Gestalt
C.P. 428, Succursale Delorimier
Montréal (Québec) H2H 2N7
Canada
Tél.: (514) 971-7838
Courriel: [www @ aqg.ca](mailto:www@aqg.ca)
Site Web: www.aqg.ca

QU'EST-CE QUE L'AQG ?

Fondée en 1988, l'Association québécoise de Gestalt (AQQ) est un organisme professionnel, sans but lucratif, dont les membres se réfèrent au champ de pratique de l'intervention gestaltiste.

Buts: Développer et promouvoir la théorie et la pratique de l'intervention gestaltiste. Être un lieu de rencontre, de ressourcement et de consolidation professionnelle. Promouvoir des services de qualité au public.

Objectifs: Regrouper, en un lieu d'appartenance, les personnes qui travaillent professionnellement dans la perspective de l'intervention gestaltiste. Favoriser le développement actuel et futur de la théorie et de la recherche en Gestalt. Mettre en commun les expériences et les réflexions issues de la pratique professionnelle des membres. Encourager le perfectionnement des membres. Situer la perspective gestaltiste dans le champ des diverses approches théoriques et pratiques de la personnalité. Établir des liens, sur les plans national et international, avec les autres associations professionnelles de Gestalt.

Moyens: Édition d'une revue professionnelle annuelle. Publication 2 à 3 fois par année, du bulletin de liaison *Émergence*. Causeries préparées par des collègues, lors d'un partage d'un repas, 2 à 3 fois par année. Le site Web: www.aqg.ca offre toutes les informations sur l'AQG, ses membres, les activités en cours ou à venir ainsi qu'une liste de discussion entre collègues. Centre de documentation pour les membres regroupant des écrits sur la Gestalt: livres, revues québécoises et étrangères. Colloque annuel. Journées de formation spéciales données par un membre senior de la communauté internationale. Répertoire des membres diffusé à travers la province. Ligne téléphonique pour toute information sur l'AQG et ses membres. Conférence-bénéfice. Activités sociales.

Je désire devenir membre de l'Association québécoise de Gestalt:

NOM: _____

ADRESSE: _____

TÉLÉPHONE: _____

Faire votre chèque au nom de L'AQG, au montant de 50 \$CA.

Association québécoise de Gestalt

C.P. 428, Succursale Delorimier

Montréal (Québec) H2H 2N7

Canada

Pour toute information: (514) 971-7838

Je désire recevoir les exemplaires suivants de la *Revue québécoise de Gestalt* (inscrire le nombre) :

Vol. 1 épuisé Vol. 2, n° 1 () Vol. 2, n° 2 () Vol. 3 ()
Vol. 4 () Vol. 5 () Vol. 6 () Vol. 7 ()
Vol. 8 () Vol. 9 () Vol. 10 ()

Pour connaître le contenu de chaque numéro, visitez aqg.ca

COÛT PAR EXEMPLAIRE (Vol. 2 à 8) :

Membre : 25 \$

Non membre : 30 \$

Institution : 40 \$

Total : _____

COÛT PAR EXEMPLAIRE (Vol. 9) :

Membre : 32 \$

Non membre : 37 \$

Institution : 47 \$

Total : _____

Frais d'envoi : 5 \$ Canada (10 \$ autres pays)

GRAND TOTAL : _____

S.v.p. écrire lisiblement

Nom : _____

Institution (le cas échéant) : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____ (résidence)

_____ # _____ (travail)

Chèque à l'ordre de l'AQG (Association québécoise de Gestalt)

AQG
C.P. 428, succursale Delorimier
Montréal (Québec)
H2H 2N7
Canada



Norbert Fournier

PSYCHOLOGUE

Individus • Couples • Supervision
Ateliers mensuels • PAE

Tél. : (450) 446-6463

Beloeil

365, boul. Laurier
J3G 4T2

Montréal

56, boul. St-Joseph O.
H2T 2P4

www.norbertfournier.com

Gaétane Bourdages

Agnès Trempe

Jorge Vasco

BOURDAGES, TREMPE, VASCO

PSYCHOLOGUES

406, boul. Saint-Joseph Est, Montréal (Québec) H2J 1J5
Téléphone: (514) 288-2082 Télécopieur: (514) 288-0620

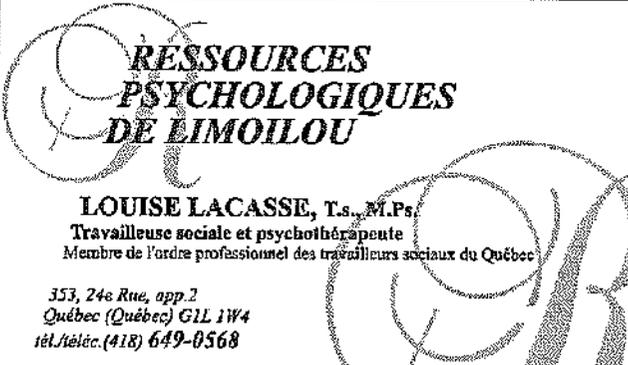
Diane Dulude

Psychologue

PSYCHOTHÉRAPIE

SUPERVISION

100, boulevard Montarville • Bureau 209 • Boucherville
Tél.: 450-641-3629



**RESSOURCES
PSYCHOLOGIQUES
DE LIMOILOU**

LOUISE LACASSE, T.s., M.Ps.
 Travailleuse sociale et psychothérapeute
 Membre de l'ordre professionnel des travailleurs sociaux du Québec

353, 24e Rue, app.2
 Québec (Québec) G1L 1W4
 tél./télé. (418) 649-0568



OBJECTIF COUPLE

GENTRE DE CONSULTATION
 CONJUGALE

Psychothérapie
 individuelle et conjugale

Nicole Hébert, M.Ps.
 Psychologue
 514.894.8119

1480, rue Bélanger Est
 Bur. 101, Montréal QC H2G 1A7
 514.843.9160
www.objectif-couple.com



PSYCHOLOGIE

AU CENTRE DE LA PERSONNE

Richard Filion
 Psychologue / Psychologist

1045, Grand Bérier, Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 1X4
 450 • 349-3048



*Henriette Blais, M.Ps.
Lise Bougard, M.Ps.*

SERVICE DE PSYCHOTHÉRAPIE individuelle et conjugale

Pour adultes, adolescents, personnes âgées et couples

Problématiques :

Troubles de l'humeur, anxieux, somatoformes, de l'adaptation

Malaises et maladies physiques, handicaps

Deuil, séparation, passages de vie

Condition féminine, croissance personnelle

Troubles de la personnalité

Intervention de courte et de longue durée

SERVICES DE SUPERVISION CLINIQUE

LIEUX DE TRAVAIL :

620 rue Notre-Dame, Saint-Lambert, J4P 2L1

H. BLAIS

St-Lambert : (450) 671 • 6457

Laval-Ahuntsic : (450) 668 • 1003

L. BOUGARD

St-Lambert : (450) 671 • 6457

CRITÈRES DE SÉLECTION ET DE CORRECTION D'UN ARTICLE

Provenance de l'article: Tout article écrit en français et qui s'inscrit dans le cadre de la mission de la revue est éligible à paraître dans la revue, qu'il vienne du Québec ou d'ailleurs. La qualité de l'article est le critère premier. En outre, le comité de rédaction jugera de sa pertinence en fonction de l'ensemble du numéro à publier. Afin de s'assurer que la revue reflète la spécificité gestaltiste québécoise, chaque numéro sera majoritairement écrit par des auteurs d'ici.

Pertinence de l'article: L'article doit demeurer en lien avec le contexte gestaltiste et respecter la mission de la revue. Un article présentant une critique de la Gestalt doit être conçu de manière à favoriser l'avancement de cette orientation en psychothérapie. Un article qui traite d'une autre théorie que la Gestalt doit le faire dans l'optique d'un rapprochement avec la théorie gestaltiste.

Rigueur de l'article: L'auteur doit étayer ce qu'il ou elle avance et approfondir son propos, qu'il s'agisse d'une étude de cas, d'un rapport de recherche, d'un essai, etc. La revue ayant pour mission de favoriser la réflexion sur la pratique et la théorie gestaltiste, il apparaît important que le vocabulaire employé demeure aussi gestaltiste que possible.

Clarté du texte: L'article doit être écrit dans un style clair et intelligible, prenant pour acquis que le lecteur connaît les concepts gestaltistes. Par exemple, on évitera de longues descriptions du cycle d'«awareness», des fonctions de contact ou d'autres concepts de base.

Correction des articles: Les articles sont lus et évalués de façon anonyme par au moins deux lecteurs. La correction du français sera faite si nécessaire. Ces corrections respecteront le style personnel des auteurs.

Présentation de l'article: Les textes doivent être soumis en français et respecter les normes usuelles des présentations scientifiques. Ils doivent être accompagnés d'un résumé d'environ cent (100) mots, rédigé en français et en anglais. Les références doivent respecter les règles de l'American Psychological Association. Dans l'éventualité où l'article est accepté, l'auteur reçoit les modifications suggérées, puis renvoie la version finale à l'attention de la coordination de la *Revue québécoise de Gestalt*.

Revue québécoise de Gestalt

Volume 9 • 2006

Claire Allard

Mot de la présidente

Marc-Simon Drouin

Éditorial

Line Girard

L'histoire de la PGRO :
une histoire de « champs »

Joanne Cyr

Si je pense, est-ce que je suis ?

**Nadine Delbeke
et Marie Gériņ-Lajoie**

Les faux pas de la danse
du lien

**Vincent Bordeleau
et Marc-Simon Drouin**

Le travail psychothérapeutique
avec les pathologies
de l'estime de soi

Janine Corbeil

L'exploration du rêve et de
l'imaginaire suivant les théories
gestaltiste et jungienne

Marie-José Florent

Créativité et travail de deuil

Jean-Marie Delacroix

Comprendre la Gestalt-thérapie
en situation groupale à partir
de la théorie du Self

**Pierre Plante
et Marc-Simon Drouin**

Art-thérapie, intersubjectivité
et Gestalt

Jean Gagnon

La complexité selon Edgar Morin
et la prise de forme en relation

Gaétane Bourdages

Résumé de lecture